﻿The Project Gutenberg EBook of La Main Gauche, by Guy de Maupassant

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: La Main Gauche

Author: Guy de Maupassant

Release Date: March 7, 2004 [EBook #11495]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA MAIN GAUCHE \*\*\*

Produced by Miranda van de Heijning, Renald Levesque and PG Distributed

Proofreaders. This file was produced from images generously made

available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr.

GUY DE MAUPASSANT

La Main Gauche

1889

ALLOUMA

I

Un de mes amis m'avait dit: Si tu passes par hasard aux environs de

Bordj-Ebbaba, pendant ton voyage en Algérie, va donc voir mon ancien

camarade Auballe, qui est colon là-bas.

J'avais oublié le nom d'Auballe et le nom d'Ebbaba et je ne songeais

guère à ce colon, quand j'arrivai chez lui, par pur hasard. Depuis un

mois je rôdais à pied par toute cette région magnifique qui s'étend

d'Alger à Cherchell, Orléansville et Tiaret. Elle est en même temps

boisée et nue, grande et intime. On rencontre, entre deux monts, des

forêts de pins profondes en des vallées étroites où roulent des torrents

en hiver. Des arbres énormes tombés sur le ravin servent de pont aux

Arabes, et aussi aux lianes qui s'enroulent aux troncs morts et les

parent d'une vie nouvelle. Il y a des creux, et des plis inconnus de

montagne, d'une beauté terrifiante, et des bords de ruisselets, plats et

couverts de lauriers-roses, d'une inimaginable grâce.

Mais ce qui m'a laissé au coeur les plus chers souvenirs en cette

excursion, ce sont les marches de l'après-midi le long des chemins un

peu boisés sur ces ondulations des côtes d'où l'on domine un immense

pays onduleux et roux depuis la mer bleuâtre jusqu'à la chaîne

de l'Ouarsenis qui porte sur ses faîtes la forêt de cèdres de

Teniet-el-Haad.

Ce jour-là je m'égarai. Je venais de gravir un sommet, d'où j'avais

aperçu, au-dessus d'une série de collines, la longue plaine de la

Mitidja, puis par derrière, sur la crête d'une autre chaîne, dans un

lointain presque invisible, l'étrange monument qu'on nomme le Tombeau de

la Chrétienne, sépulture d'une famille de rois de Mauritanie, dit-on. Je

redescendais, allant vers le Sud, découvrant devant moi jusqu'aux cimes

dressées sur le ciel clair, au seuil du désert, une contrée bosselée,

soulevée et fauve, fauve comme si toutes ces collines étaient

recouvertes de peaux de lion cousues ensemble. Quelquefois, au milieu

d'elles, une bosse plus haute se dressait, pointue et jaune, pareille au

dos broussailleux d'un chameau.

J'allais à pas rapides, léger, comme on l'est en suivant les sentiers

tortueux sur les pentes d'une montagne. Rien ne pèse, en ces courses

alertes dans l'air vif des hauteurs, rien ne pèse, ni le corps, ni le

coeur, ni les pensées, ni même les soucis. Je n'avais plus rien en moi,

ce jour-là, de tout ce qui écrase et torture notre vie, rien que la joie

de cette descente. Au loin, j'apercevais des campements arabes, tentes

brunes, pointues, accrochées au sol comme les coquilles de mer sur les

rochers, ou bien des gourbis, huttes de branches d'où sortait une fumée

grise. Des formes blanches, hommes ou femmes, erraient autour à pas

lents; et les clochettes des troupeaux tintaient vaguement dans l'air du

soir.

Les arbousiers sur ma route se penchaient, étrangement chargés de leurs

fruits de pourpre qu'ils répandaient dans le chemin. Ils avaient l'air

d'arbres martyrs d'où coulait une sueur sanglante, car au bout de chaque

branchette pendait une graine rouge comme une goutte de sang.

Le sol, autour d'eux, était couvert de cette pluie suppliciale, et le

pied écrasant les arbouses laissait par terre des traces de meurtre.

Parfois, d'un bond, en passant, je cueillais les plus mûres pour les

manger.

Tous les vallons à présent se remplissaient d'une vapeur blonde qui

s'élevait lentement comme la buée des flancs d'un boeuf; et sur la

chaîne des monts qui fermaient l'horizon, à la frontière du Sahara

flamboyait un ciel de Missel. De longues traînées d'or alternaient

avec des traînées de sang--encore du sang! du sang et de l'or, toute

l'histoire humaine--et parfois entre elles s'ouvrait une trouée mince

sur un azur verdâtre, infiniment lointain comme le rêve.

Oh! que j'étais loin, que j'étais loin de toutes les choses et de toutes

les gens dont on s'occupe autour des boulevards, loin de moi-même aussi,

devenu une sorte d'être errant, sans conscience, et sans pensée, un oeil

qui passe, qui voit, qui aime voir, loin encore de ma route à laquelle

je ne songeais plus, car aux approches de la nuit je m'aperçus que

j'étais perdu.

L'ombre tombait sur là terre comme une averse de ténèbres, et je ne

découvrais rien devant moi que la montagne à perte de vue. Des tentes

apparurent dans un vallon, j'y descendis et j'essayai de faire

comprendre au premier Arabe rencontré la direction que je cherchais.

M'a-t-il deviné? je l'ignore; mais il me répondit longtemps, et moi je

ne compris rien. J'allais, par désespoir, me, décider à passer la nuit,

roulé dans un tapis, auprès du campement, quand je crus reconnaître,

parmi les mots bizarres qui sortaient de sa bouche, celui de

Bordj-Ebbaba.

Je répétai:--Bordj-Ebbaba.--Oui, oui.

Et je lui montrai deux francs, une fortune. Il se mit à marcher, je le

suivis. Oh! je suivis longtemps, dans la nuit profonde, ce fantôme

pâle qui courait pieds nus devant moi par les sentiers pierreux où je

trébuchais sans cesse.

Soudain une lumière brilla. Nous arrivions devant la porte d'une maison

blanche, sorte de fortin aux murs droits et sans fenêtres extérieures.

Je frappai, des chiens hurlèrent au dedans. Une voix française demanda:

«Qui est là!»

Je répondis:

--Est-ce ici que demeure M. Auballe?

--Oui.

On m'ouvrit, j'étais en face de M. Auballe lui-même, un grand garçon

blond, en savates, pipe à la bouche, avec l'air d'un hercule bon enfant.

Je me nommai; il tendit ses deux mains en disant: «Vous êtes chez vous,

monsieur.»

Un quart d'heure plus tard je dînais avidement en face de mon hôte qui

continuait à fumer.

Je savais son histoire. Après avoir mangé beaucoup d'argent avec les

femmes, il avait placé son reste en terres algériennes, et planté des

vignes.

Les vignes marchaient bien; il était heureux, et il avait en effet

l'air calme d'un homme satisfait. Je ne pouvais comprendre comment ce

Parisien, ce fêteur, avait pu s'accoutumer à cette vie monotone, dans

cette solitude, et je l'interrogeai.

--Depuis combien de temps êtes-vous ici?

--Depuis neuf ans.

--Et vous n'avez pas d'atroces tristesses?

--Non, on se fait à ce pays, et puis on finit par l'aimer. Vous ne

sauriez croire comme il prend les gens par un tas de petits instincts

animaux que nous ignorons en nous. Nous nous y attachons d'abord par nos

organes à qui il donne des satisfactions secrètes que nous ne raisonnons

pas. L'air et le climat font la conquête de notre chair, malgré nous, et

la lumière gaie dont il est inondé tient l'esprit clair et content, à

peu de frais. Elle entre en nous à flots, sans cesse, par les yeux, et

on dirait vraiment qu'elle lave tous les coins sombres de l'âme.

--Mais les femmes?

--Ah!... ça manque un peu!

--Un peu seulement?

--Mon Dieu, oui... un peu. Car on trouve toujours, même dans les tribus,

des indigènes complaisants qui pensent aux nuits du Roumi.

Il se tourna vers l'Arabe qui me servait, un grand garçon brun dont

l'oeil noir luisait sous le turban, et il lui dit:

--Va-t'en, Mohammed, je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi.

Puis, à moi:

--Il comprend le français et je vais vous conter une histoire où il joue

un grand rôle.

L'homme étant parti, il commença:

--J'étais ici depuis quatre ans environ, encore peu installé, à tous

égards, dans ce pays dont je commençais à balbutier la langue, et obligé

pour ne pas rompre tout à fait avec des passions qui m'ont été fatales

d'ailleurs, de faire à Alger un voyage de quelques jours, de temps en

temps.

J'avais acheté cette ferme, ce bordj, ancien poste fortifié, à quelques

centaines de mètres du campement indigène dont j'emploie les hommes à

mes cultures. Dans cette tribu, fraction des Oulad-Taadja, je choisis en

arrivant, pour mon service particulier, un grand garçon, celui que vous

venez de voir, Mohammed ben Lam'har, qui me fut bientôt extrêmement

dévoué. Comme il ne voulait pas coucher dans une maison dont il n'avait

point l'habitude, il dressa sa tente à quelques pas de la porte, afin

que je pusse l'appeler de ma fenêtre.

Ma vie, vous la devinez? Tout le jour, je suivais les défrichements et

les plantations, je chassais un peu, j'allais dîner avec les officiers

des postes voisins, ou bien ils venaient dîner chez moi.

Quant aux... plaisirs--je vous les ai dits. Alger m'offrait les plus

raffinés; et de temps en temps, un arabe complaisant et compatissant

m'arrêtait au milieu d'une promenade pour me proposer d'amener chez moi,

à la nuit, une femme de tribu. J'acceptais quelquefois, mais, le plus

souvent, je refusais, par crainte des ennuis que cela pouvait me créer.

Et, un soir, en rentrant d'une tournée dans les terres, au commencement

de l'été, ayant besoin de Mohammed, j'entrai dans sa tente sans

l'appeler. Cela m'arrivait à tout moment.

Sur un de ces grands tapis rouges en haute laine du Djebel-Amour, épais

et doux comme des matelas, une femme, une fille, presque nue, dormait,

les bras croisés sur ses yeux. Son corps blanc, d'une blancheur luisante

sous le jet de lumière de la toile soulevée, m'apparut comme un des plus

parfaits échantillons de la race humaine que j'eusse vus. Les femmes

sont belles par ici, grandes, et d'une rare harmonie de traits et de

lignes.

Un peu confus, je laissai retomber le bord de la tente et je rentrai

chez moi.

J'aime les femmes! L'éclair de cette vision m'avait traversé et brûlé,

ranimant en mes veines la vieille ardeur redoutable à qui je dois d'être

ici. Il faisait chaud, c'était en juillet, et je passai presque toute la

nuit à ma fenêtre, les yeux sur la tache sombre que faisait à terre la

tente de Mohammed.

Quand il entra dans ma chambre, le lendemain, je le regardai bien en

face, et il baissa la tête comme un homme confus, coupable. Devinait-il

ce que je savais?

Je lui demandai brusquement.

--Tu es donc marié, Mohammed? Je le vis rougir, et il balbutia:

--Non, moussié!

Je le forçais à parler français et à me donner des leçons d'arabe, ce

qui produisait souvent une langue intermédiaire des plus incohérentes.

Je repris:

--Alors, pourquoi y a-t-il une femme chez toi.

Il murmura:

--Il est du Sud.

--Ah! elle est du Sud. Cela ne m'explique pas comment elle se trouve

sous ta tente.

Sans répondre à ma question, il reprit:

--Il est très joli.

--Ah! vraiment. Eh bien, une autre fois, quand tu recevras comme ça

une très jolie femme du Sud, tu auras soin de la faire entrer dans mon

gourbi et non dans le tien. Tu entends, Mohammed?

Il répondit avec un grand sérieux:

--Oui, moussié.

J'avoue que pendant toute la journée je demeurai sous l'émotion

agressive du souvenir de cette fille arabe étendue sur un tapis rouge;

et, en rentrant, à l'heure du dîner, j'eus une forte envie de traverser

de nouveau la tente de Mohammed. Durant la soirée, il fit son service

comme toujours, tournant autour de moi avec sa figure impassible, et je

faillis plusieurs fois lui demander s'il allait garder longtemps sous

son toit de poil de chameau cette demoiselle du Sud, qui était très

jolie.

Vers neuf heures, toujours hanté par ce goût de la femme, qui est tenace

comme l'instinct de chasse chez les chiens, je sortis pour prendre l'air

et pour rôder un peu dans les environs du cône de toile brune à travers

laquelle j'apercevais le point brillant d'une lumière.

Puis je m'éloignai, pour n'être pas surpris par Mohammed dans les

environs de son logis.

En rentrant, une heure plus tard, je vis nettement son profil à lui,

sous sa tente. Puis ayant tiré ma clef de ma poche, je pénétrai dans le

bordj où couchaient, comme moi, mon intendant, deux laboureurs de France

et une vieille cuisinière cueillie à Alger.

Je montai mon escalier et je fus surpris en remarquant un filet de

clarté sous ma porte. Je l'ouvris, et j'aperçus en face de moi, assise

sur une chaise de paille à côté de la table où brûlait une bougie, une

fille au visage d'idole, qui semblait m'attendre avec tranquillité,

parée de tous les bibelots d'argent que les femmes du Sud portent

aux jambes, aux bras, sur la gorge et jusque sur le ventre. Ses yeux

agrandis par le khol jetaient sur moi un large regard; et quatre petits

signes bleus finement tatoués sur la chair étoilaient son front, ses

joues et son menton. Ses bras, chargés d'anneaux, reposaient sur ses

cuisses que recouvrait, tombant des épaules, une sorte de gebba de soie

rouge dont elle était vêtue.

En me voyant entrer, elle se leva et resta devant moi, debout, couverte

de ses bijoux sauvages, dans une attitude de fière soumission.

--Que fais-tu ici, lui dis-je en arabe.

--J'y suis parce qu'on m'a ordonné de venir.

--Qui te l'a ordonné?

--Mohammed.

--C'est bon. Assieds-toi.

Elle s'assit, baissa les yeux, et je demeurai devant elle, l'examinant.

La figure était étrange, régulière, fine et un peu bestiale, mais

mystique comme celle d'un Boudha. Les lèvres, fortes et colorées d'une

sorte de floraison rouge qu'on retrouvait ailleurs sur son corps,

indiquaient un léger mélange de sang noir, bien que les mains et les

bras fussent d'une blancheur irréprochable.

J'hésitais sur ce que je devais faire, troublé, tenté et confus. Pour

gagner du temps et me donner le loisir de la réflexion, je lui posai

d'autres questions, sur son origine, son arrivée dans ce pays et

ses rapports avec Mohammed. Mais elle ne répondit qu'à celles qui

m'intéressaient le moins et il me fut impossible de savoir pourquoi elle

était venue, dans quelle intention, sur quel ordre, depuis quand, ni ce

qui s'était passé entre elle et mon serviteur.

Comme j'allais lui dire: «Retourne sous la tente de Mohammed», elle

me devina peut-être, se dressa brusquement et levant ses deux bras

découverts dont tous les bracelets sonores glissèrent ensemble vers ses

épaules, elle croisa ses mains derrière mon cou en m'attirant avec un

air de volonté suppliante et irrésistible.

Ses yeux, allumés par le désir de séduire, par ce besoin de vaincre

l'homme qui rend fascinant comme celui des félins le regard impur

des femmes, m'appelaient, m'enchaînaient, m'ôtaient toute force de

résistance, me soulevaient d'une ardeur impétueuse. Ce fut une lutte

courte, sans paroles, violente, entre les prunelles seules, l'éternelle

lutte entre les deux brutes humaines, le mâle et la femelle, où le mâle

est toujours vaincu.

Ses mains, derrière ma tête m'attiraient d'une pression lente,

grandissante, irrésistible comme une force mécanique, vers le sourire

animal de ses lèvres rouges où je collai soudain les miennes en enlaçant

ce corps presque nu et chargé d'anneaux d'argent qui tintèrent, de la

gorge aux pieds, sous mon étreinte.

Elle était nerveuse, souple et saine comme une bête, avec des airs, des

mouvements, des grâces et une sorte d'odeur de gazelle, qui me firent

trouver à ses baisers une rare saveur inconnue, étrangère à mes sens

comme un goût de fruit des tropiques.

Bientôt... je dis bientôt, ce fut peut-être aux approches du matin,

je la voulus renvoyer, pensant qu'elle s'en irait ainsi qu'elle était

venue, et ne me demandant pas encore ce que je ferais d'elle; ou ce

qu'elle ferait de moi.

Mais dès qu'elle eut compris mon intention, elle murmura:

--Si tu me chasses, où veux-tu que j'aille maintenant? I1 faudra que je

dorme sur la terre, dans la nuit. Laisse-moi me coucher sur le tapis, au

pied de ton lit.

Que pouvais-je répondre? Que pouvais-je faire? Je pensai que Mohammed,

sans doute, regardait à son tour la fenêtre éclairée de ma chambre; et

des questions de toute nature, que je ne m'étais point posées dans le

trouble des premiers instants, se formulèrent nettement.

--Reste ici, dis-je, nous allons causer.

Ma résolution fut prise en une seconde. Puisque cette fille avait été

jetée ainsi dans mes bras, je la garderais, j'en ferais une sorte de

maîtresse esclave, cachée dans le fond de ma maison, à la façon des

femmes des harems. Le jour où elle ne me plairait plus, il serait

toujours facile de m'en défaire d'une façon quelconque, car ces

créatures-là, sur le sol africain, nous appartenaient presque corps et

âme.

Je lui dis:

--Je veux bien être bon pour toi. Je te traiterai de façon à ce que tu

ne sois pas malheureuse, mais je veux savoir ce que tu es, et d'où tu

viens.

Elle comprit qu'il fallait parler et me conta son histoire, ou plutôt

une histoire, car elle dut mentir d'un bout à l'autre, comme mentent

tous les Arabes, toujours, avec ou sans motifs.

C'est là un des signes les plus surprenants et les plus

incompréhensibles du caractère indigène: le mensonge. Ces hommes en qui

l'islamisme s'est incarné jusqu'à faire partie d'eux, jusqu'à modeler

leurs instincts, jusqu'à modifier la race entière et à la différencier

des autres au moral autant que la couleur de la peau différencie le

nègre du blanc, sont menteurs dans les moelles au point que jamais on ne

peut se fier à leurs dires. Est-ce à leur religion qu'ils doivent

cela? Je l'ignore. Il faut avoir vécu parmi eux pour savoir combien

le mensonge fait partie de leur être, de leur coeur, de leur âme, est

devenu chez eux une sorte de seconde nature, une nécessité de la vie.

Elle me raconta donc qu'elle était fille d'un caïd des Ouled Sidi Cheik

et d'une femme enlevée par lui dans une razzia sur les Touaregs. Cette

femme devait être une esclave noire, ou du moins provenir d'un premier

croisement de sang arabe et de sang nègre. Les négresses, on le

sait, sont fort prisées dans les harems où elles jouent le rôle

d'aphrodisiaques.

Rien de cette origine d'ailleurs n'apparaissait hors cette couleur

empourprée des lèvres et les fraises sombres de ses seins allongés,

pointus et souples comme si des ressorts les eussent dressés. A cela, un

regard attentif ne se pouvait tromper. Mais tout le reste appartenait à

la belle race du Sud, blanche, svelte, dont la figure fine est faite de

lignes droites et simples comme une tête d'image indienne. Les yeux

très écartés augmentaient encore l'air un peu divin de cette rôdeuse du

désert.

De son existence véritable, je ne sus rien de précis. Elle me la conta

par détails incohérents qui semblaient surgir au hasard dans une mémoire

en désordre; et elle y mêlait des observations délicieusement puériles,

toute une vision du monde nomade née dans une cervelle d'écureuil qui a

sauté de tente en tente, de campement en campement, de tribu en tribu.

Et cela était débité avec l'air sévère que garde toujours ce peuple

drapé, avec des mines d'idole qui potine et une gravité un peu comique.

Quand elle eut fini, je m'aperçus que je n'avais rien retenu de cette

longue histoire pleine d'événements insignifiants, emmagasinés en sa

légère cervelle, et je me demandai si elle ne m'avait pas berné très

simplement par ce bavardage vide et sérieux qui ne m'apprenait rien sur

elle ou sur aucun fait de sa vie.

Et je pensais à ce peuple vaincu au milieu duquel nous campons ou plutôt

qui campe au milieu de nous, dont nous commençons à parler la langue,

que nous voyons vivre chaque jour sous la toile transparente de ses

tentes, à qui nous imposons nos lois, nos règlements et nos coutumes,

et dont nous ignorons tout, mais tout, entendez-vous, comme si nous

n'étions pas là, uniquement occupés à le regarder depuis bientôt

soixante ans. Nous ne savons pas davantage ce qui se passe sous cette

hutte de branches et sous ce petit cône d'étoffe cloué sur la terre avec

des pieux, à vingt mètres de nos portes, que nous ne savons encore ce

que font, ce que pensent, ce que sont les Arabes dits civilisés des

maisons mauresques d'Alger. Derrière le mur peint à la chaux de leur

demeure des villes, derrière la cloison de branches de leur gourbi, ou

derrière ce mince rideau brun de poil de chameau que secoue le vent, ils

vivent près de nous, inconnus, mystérieux, menteurs, sournois, soumis,

souriants, impénétrables. Si je vous disais qu'en regardant de loin,

avec ma jumelle, le campement voisin, je devine qu'ils ont des

superstitions, des cérémonies, mille usages encore ignorés de nous, pas

même soupçonnés! Jamais peut-être un peuple conquis par la force n'a

su échapper aussi complètement à la domination réelle, à l'influence

morale, et à l'investigation acharnée, mais inutile du vainqueur.

Or, cette infranchissable et secrète barrière que la nature

incompréhensible a verrouillée entre les races, je la sentais soudain,

comme je ne l'avais jamais sentie, dressée entre cette fille arabe et

moi, entre cette femme qui venait de se donner, de se livrer, d'offrir

son corps à ma caresse et moi qui l'avait possédée.

Je lui demandai y songeant pour la première fois:

--Comment t'appelles-tu?

Elle était demeurée quelques instants sans parler et je la vis

tressaillir comme si elle venait d'oublier que j'étais là, tout contre

elle. Alors, dans ses yeux levés sur moi, je devinai que cette minute

avait suffi pour que le sommeil tombât sur elle, un sommeil irrésistible

et brusque, presque foudroyant, comme tout ce qui s'empare des sens

mobiles des femmes.

Elle répondit nonchalamment avec un bâillement arrêté dans la bouche:

--Allouma.

Je repris:

--Tu as envie de dormir?

--Oui, dit-elle.

--Eh bien! dors.

Elle s'allongea tranquillement à mon côté, étendue sur le ventre, le

front posé sur ses bras croisés, et je sentis presque tout de suite que

sa fuyante pensée de sauvage s'était éteinte dans le repos.

Moi, je me mis à rêver, couché près d'elle, cherchant à comprendre?

Pourquoi Mohammed me l'avait-il donnée? Avait-il agi en serviteur

magnanime qui se sacrifie pour son maître jusqu'à lui céder la femme

attirée en sa tente pour lui-même, ou bien avait-il obéi à une pensée

plus complexe, plus pratique, moins généreuse en jetant dans mon lit

cette fille qui m'avait plu? L'Arabe, quand il s'agit de femmes, a

toutes les rigueurs pudibondes et toutes les complaisances inavouables;

et on ne comprend guère plus sa morale rigoureuse et facile que tout le

reste de ses sentiments. Peut-être avais-je devancé, en pénétrant par

hasard sous sa tente, les intentions bienveillantes de ce prévoyant

domestique qui m'avait destiné cette femme, son amie, sa complice, sa

maîtresse aussi peut-être.

Toutes ces suppositions m'assaillirent et me fatiguèrent si bien que

tout doucement je glissai à mon tour dans un sommeil profond.

Je fus réveillé par le grincement de ma porte; Mohammed entrait comme

tous les matins pour m'éveiller. Il ouvrit la fenêtre par où un flot

de jour s'engouffrant éclaira sur le lit le corps d'Allouma toujours

endormie, puis il ramassa sur le tapis mon pantalon, mon gilet et ma

jaquette afin de les brosser. Il ne jeta pas un regard sur la femme

couchée à mon côté, ne parut pas savoir ou remarquer qu'elle était là,

et il avait sa gravité ordinaire, la même allure, le même visage. Mais

la lumière, le mouvement, le léger bruit des pieds nus de l'homme, la

sensation de l'air pur sur la peau et dans les poumons tirèrent Allouma

de son engourdissement. Elle allongea les bras, se retourna, ouvrit les

yeux, me regarda, regarda Mohammed avec la même indifférence et s'assit.

Puis elle murmura.

--J'ai faim, aujourd'hui.

--Que veux-tu manger? demandai-je.

--Kahoua.

--Du café et du pain avec du beurre?

--Oui.

Mohammed, debout près de notre couche, mes vêtements sur les bras,

attendait les ordres.

--Apporte à déjeuner pour Allouma et pour moi, lui dis-je.

Et il sortit sans que sa figure révélât le moindre étonnement ou le

moindre ennui.

Quand il fut parti, je demandai à la jeune Arabe:

--Veux-tu habiter dans ma maison?

--Oui, je le veux bien.

--Je te donnerai un appartement pour toi seule et une femme pour te

servir.

--Tu es généreux, et je te suis reconnaissante.

--Mais si ta conduite n'est pas bonne, je te chasserai d'ici.

--Je ferai ce que tu exigeras de moi.

Elle prit ma main et la baisa, en signe de soumission.

Mohammed rentrait, portant un plateau avec le déjeuner. Je lui dis:

--Allouma va demeurer dans la maison. Tu étaleras des tapis dans la

chambre, au bout du couloir, et tu feras venir ici pour la servir la

femme d'Abd-el-Kader-el-Hadara.

--Oui, moussié.

Ce fut tout.

Une heure plus tard, ma belle Arabe était installée dans une grande

chambre claire; et comme je venais m'assurer que tout allait bien, elle

me demanda, d'un ton suppliant, de lui faire cadeau d'une armoire

à glace. Je promis, puis je la laissai accroupie sur un tapis du

Djebel-Amour, une cigarette à la bouche, et bavardant avec la vieille

Arabe que j'avais envoyé chercher, comme si elles se connaissaient

depuis des années.

II

Pendant un mois, je fus très heureux avec elle et je m'attachai d'une

façon bizarre à cette créature d'une autre race, qui me semblait presque

d'une autre espèce, née sur une planète voisine.

Je ne l'aimais pas--non--on n'aime point les filles de ce continent

primitif. Entre elles et nous, même entre elles et leurs mâles naturels,

les Arabes, jamais n'éclôt la petite fleur bleue des pays du Nord.

Elles sont trop près de l'animalité humaine, elles ont un coeur trop

rudimentaire, une sensibilité trop peu affinée, pour éveiller dans

nos âmes l'exaltation sentimentale qui est la poésie de l'amour. Rien

d'intellectuel, aucune ivresse de la pensée ne se mêle à l'ivresse

sensuelle que provoquent en nous ces êtres charmants et nuls.

Elles nous tiennent pourtant, elles nous prennent, comme les autres,

mais d'une façon différente, moins tenace, moins cruelle, moins

douloureuse.

Ce que j'éprouvai pour celle-ci, je ne saurais encore l'expliquer d'une

façon précise. Je vous disais tout à l'heure que ce pays, cette Afrique

nue, sans arts, vide de toutes les joies intelligentes, fait peu à peu

la conquête de notre chair par un charme inconnaissable et sûr, par la

caresse de l'air, par la douceur constante des aurores et des soirs, par

sa lumière délicieuse, par le bien-être discret dont elle baigne tous

nos organes! Eh bien! Allouma me prit de la même façon, par mille

attraits cachés, captivants et physiques, par la séduction pénétrante

non point de ses embrassements, car elle était d'une nonchalance toute

orientale, mais de ses doux abandons.

Je la laissais absolument libre d'aller et de venir à sa guise et elle

passait au moins une après-midi sur deux dans le campement voisin, au

milieu des femmes de mes agriculteurs indigènes. Souvent aussi, elle

demeurait durant une journée presque entière, à se mirer dans l'armoire

à glace en acajou que j'avais fait venir de Miliana. Elle s'admirait

en toute conscience, debout, devant la grande porte de verre où elle

suivait ses mouvements avec une attention profonde et grave. Elle

marchait la tête un peu penchée en arrière, pour juger ses hanches et

ses reins, tournait, s'éloignait, se rapprochait, puis, fatiguée enfin

de se mouvoir, elle s'asseyait sur un coussin et demeurait en face

d'elle-même, les yeux dans ses yeux, le visage sévère, l'âme noyée dans

cette contemplation.

Bientôt, je m'aperçus qu'elle sortait presque chaque jour après le

déjeuner, et qu'elle disparaissait complètement jusqu'au soir.

Un peu inquiet, je demandai à Mohammed s'il savait ce qu'elle

pouvait faire pendant ces longues heures d'absence. Il répondit avec

tranquillité:

--Ne te tourmente pas, c'est bientôt le Ramadan. Elle doit aller à ses

dévotions.

Lui aussi semblait ravi de la présence d'Allouma dans la maison; mais

pas une fois je ne surpris entre eux le moindre signe un peu suspect,

pas une fois, ils n'eurent l'air de se cacher de moi, de s'entendre, de

me dissimuler quelque chose.

J'acceptais donc la situation telle quelle sans la comprendre, laissant

agir le temps, le hasard et la vie.

Souvent, après l'inspection de mes terres, de mes vignes, de mes

défrichements, je faisais à pied de grandes promenades. Vous connaissez

les superbes forêts de cette partie de l'Algérie, ces ravins presque

impénétrables où les sapins abattus barrent les torrents, et ces petits

vallons de lauriers-roses qui, du haut des montagnes, semblent des tapis

d'Orient étendus le long des cours d'eau. Vous savez qu'à tout moment,

dans ces bois et sur ces côtes, où on croirait que personne jamais

n'a pénétré, on rencontre tout à coup le dôme de neige d'une koubba

renfermant les os d'un humble marabout, d'un marabout isolé, à peine

visité de temps en temps par quelques fidèles obstinés, venus du douar

voisin avec une bougie dans leur poche pour l'allumer sur le tombeau du

saint.

Or, un soir, comme je rentrais, je passai auprès d'une de ces chapelles

mahométanes, et ayant jeté un regard par la porte toujours ouverte, je

vis qu'une femme priait devant la relique. C'était un tableau charmant,

cette Arabe assise par terre, dans cette chambre délabrée, où le vent

entrait à son gré et amassait dans les coins, en tas jaunes, les fines

aiguilles sèches tombées des pins. Je m'approchai pour mieux regarder,

et je reconnus Allouma. Elle ne me vit pas, ne m'entendit point,

absorbée tout entière par le souci du saint; et elle parlait, à mi-voix,

elle lui parlait, se croyant bien seule avec lui, racontant au serviteur

de Dieu toutes ses préoccupations. Parfois elle se taisait un peu pour

méditer, pour chercher ce qu'elle avait encore à dire, pour ne rien

oublier de sa provision de confidences; et parfois aussi elle s'animait

comme s'il lui eût répondu, comme s'il lui eût conseillé une chose

qu'elle ne voulait point faire et qu'elle combattait avec des

raisonnements.

Je m'éloignai, sans bruit, ainsi que j'étais venu, et je rentrai pour

dîner.

Le soir, je la fis venir et je la vis entrer avec un air soucieux

qu'elle n'avait point d'ordinaire.

--Assieds-toi là, lui dis-je en lui montrant sa place sur le divan, à

mon côté.

Elle s'assit et comme je me penchais vers elle pour l'embrasser elle

éloigna sa tête avec vivacité.

Je fus stupéfait et je demandai:

--Eh bien, qu'y a-t-il?

--C'est Ramadan, dit-elle.

Je me mis à rire.

--Et le Marabout t'a défendu de te laisser embrasser pendant le Ramadan?

--Oh oui, je suis une Arabe et tu es un Roumi!

--Ce serait un gros péché?

--Oh oui!

--Alors tu n'as rien mangé de la journée, jusqu'au coucher du soleil?

--Non, rien.

--Mais au soleil couché tu as mangé?

--Oui.

--Eh bien, puisqu'il fait nuit tout à fait tu ne peux pas être plus

sévère pour le reste que pour la bouche.

Elle semblait crispée, froissée, blessée et elle reprit avec une hauteur

que je ne lui connaissais pas.

--Si une fille arabe se laissait toucher par un Roumi pendant le

Ramadan, elle serait maudite pour toujours.

--Et cela va durer tout le mois.

Elle répondit avec conviction:

--Oui, tout le mois de Ramadan.

Je pris un air irrité et je lui dis:

--Eh bien, tu peux aller le passer dans ta famille, le Ramadan.

Elle saisit mes mains et les portant sur son coeur:

--Oh! je te prie, ne sois pas méchant, tu verras comme je serai

gentille. Nous ferons Ramadan ensemble, veux-tu? Je te soignerai, je te

gâterai, mais ne sois pas méchant.

Je ne pus m'empêcher de sourire tant elle était drôle et désolée, et je

l'envoyai coucher chez elle.

Une heure plus tard, comme j'allais me mettre au lit, deux petits coups

furent frappés à ma porte, si légers que je les entendis à peine.

Je criai: «Entrez» et je vis apparaître Allouma portant devant elle un

grand plateau chargé de friandises arabes, de croquettes sucrées, frites

et sautées, de toute une pâtisserie bizarre de nomade.

Elle riait, montrant ses belles dents, et elle répéta:

--Nous allons faire Ramadan ensemble.

Vous savez que le jeûne, commencé à l'aurore et terminé au crépuscule,

au moment où l'oeil ne distingue plus un fil blanc d'un fil noir, est

suivi chaque soir de petites fêtes intimes où on mange jusqu'au matin.

Il en résulte que, pour les indigènes peu scrupuleux, le Ramadan

consiste à faire du jour la nuit, et de la nuit le jour. Mais Allouma

poussait plus loin la délicatesse de conscience. Elle installa son

plateau entre nous deux, sur le divan, et prenant avec ses longs doigts

minces une petite boulette poudrée, elle me la mit dans la bouche en

murmurant:

--C'est bon, mange.

Je croquai, le léger gâteau qui était excellent en effet, et je lui

demandai:

--C'est toi qui as fait ça?

--Oui, c'est moi?

--Pour moi?

--Oui, pour toi.

--Pour me faire supporter le Ramadan.

--Oui, ne sois pas méchant! Je t'en apporterai tous les jours.

Oh! le terrible mois que je passai là! un mois sucré, douceâtre,

enrageant, un mois de gâteries et de tentations, de colères et d'efforts

vains contre une invincible résistance.

Puis, quand arrivèrent les trois jours du Beïram, je les célébrai à ma

façon et le Ramadan fut oublié.

L'été s'écoula, il fut très chaud. Vers les premiers jours de l'automne,

Allouma me parut préoccupée, distraite, désintéressée de tout.

Or, un soir, comme je la faisais appeler, on ne la trouva point dans sa

chambre. Je pensai qu'elle rôdait dans la maison et j'ordonnai qu'on la

cherchât. Elle n'était pas rentrée; j'ouvris la fenêtre et je criai:

--Mohammed.

La voix de l'homme couché sous sa tente répondit:

--Oui, moussié.

--Sais-tu où est Allouma?

--Non, moussié--pas possible--Allouma perdu?

Quelques secondes après, mon Arabe entrait chez moi, tellement ému qu'il

ne maîtrisait point son trouble. Il demanda:

--Allouma perdu?

--Mais oui, Allouma perdu.

--Pas possible?

--Cherche, lui dis-je?

Il restait debout, songeant, cherchant, ne comprenant pas. Puis, il

entra dans la chambre vide où les vêtements d'Allouma traînaient, dans

un désordre oriental. Il regarda tout comme un policier, ou plutôt il

flaira comme un chien, puis, incapable d'un long effort, il murmura avec

résignation:

--Parti, il est parti!

Moi je craignais un accident, une chute, une entorse au fond d'un ravin,

et je fis mettre sur pied tous les hommes du campement avec ordre de la

chercher jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvée.

On la chercha toute la nuit, on la chercha le lendemain, on la chercha

toute la semaine. Aucune trace ne fut découverte pouvant mettre sur la

piste. Moi je souffrais; elle me manquait; ma maison me semblait vide

et mon existence déserte. Puis des idées inquiétantes me passaient par

l'esprit. Je craignais qu'ont l'eût enlevée, ou assassinée peut-être.

Mais comme j'essayais toujours d'interroger Mohammed et de lui

communiquer mes appréhensions, il répondait sans varier:

--Non, parti.

Puis il ajoutait le mot arabe «r'ézale» qui veut dire «gazelle,» comme

pour exprimer qu'elle courait vite et qu'elle était loin.

Trois semaines se passèrent et je n'espérais plus revoir jamais ma

maîtresse arabe, quand un matin, Mohammed, les traits éclairés par la

joie, entra chez moi et me dit:

--Moussié, Allouma il est revenu.

Je sautai du lit et je demandai:

--Où est-elle?

--N'ose pas venir! Là-bas, sous l'arbre! Et de son bras tendu, il me

montrait par la fenêtre une tache blanchâtre au pied d'un olivier.

Je me levai et je sortis. Comme j'approchais de ce paquet de linge

qui semblait jeté contre le tronc tordu, je reconnus les grands yeux

sombres, les étoiles tatouées, la figure longue et régulière de la

fille sauvage qui m'avait séduit. A mesure que j'avançais une colère me

soulevait, une envie de frapper, de la faire souffrir, de me venger.

Je criai de loin:

--D'où viens-tu?

Elle ne répondit pas et demeurait immobile, inerte, comme si elle ne

vivait plus qu'à peine, résignée à mes violences, prête aux coups.

J'étais maintenant debout tout près d'elle, contemplant avec stupeur les

haillons qui la couvraient, ces loques de soie et de laine, grises de

poussière, déchiquetées, sordides.

Je répétai, la main levée comme sur un chien.

--D'où viens-tu?

Elle murmura:

--De là-bas!

--D'où?

--De la tribu!

--De quelle tribu?

--De la mienne.

--Pourquoi es-tu partie?

Voyant que je ne la battais point, elle s'enhardit un peu, et, à voix

basse:

--Il fallait... il fallait... je ne pouvais plus vivre dans la maison.

Je vis des larmes dans ses yeux, et tout de suite, je fus attendri comme

une bête. Je me penchai vers elle, et j'aperçus, en me retournant pour

m'asseoir, Mohammed qui nous épiait, de loin.

Je repris, très doucement:

--Voyons, dis-moi pourquoi tu es partie?

Alors elle me conta que depuis longtemps déjà elle éprouvait en son

coeur de nomade, l'irrésistible envie de retourner sous les tentes,

de coucher, de courir, de se rouler sur le sable, d'errer, avec les

troupeaux, de plaine en plaine, de ne plus sentir sur sa tête, entre les

étoiles jaunes du ciel et les étoiles bleues de sa face, autre chose que

le mince rideau de toile usée et recousue à travers lequel on aperçoit

des grains de feu quand on se réveille dans la nuit.

Elle me fit comprendre cela en termes naïfs et puissants, si justes, que

je sentis bien qu'elle ne mentait pas, que j'eus pitié d'elle, et que je

lui demandai:

--Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu désirais t'en aller pendant quelque

temps?

--Parce que tu n'aurais pas voulu...

--Tu m'aurais promis de revenir et j'aurais consenti.

--Tu n'aurais pas cru.

Voyant que je n'étais pas fâché, elle riait, et elle ajouta:

--Tu vois, c'est fini, je suis retournée chez moi et me voici. Il me

fallait seulement quelques jours de là-bas. J'ai assez maintenant, c'est

fini, c'est passé, c'est guéri. Je suis revenue, je n'ai plus mal. Je

suis très contente. Tu n'es pas méchant.

--Viens à la maison, lui dis-je.

Elle se leva. Je pris sa main, sa main fine aux doigts minces; et

triomphante en ses loques, sous la sonnerie de ses anneaux, de ses

bracelets, de ses colliers et de ses plaques, elle marcha gravement vers

ma demeure, où nous attendait Mohammed.

Avant d'entrer, je repris:

--Allouma, toutes les fois que tu voudras retourner chez toi, tu me

préviendras et je te le permettrai.

Elle demanda, méfiante:

--Tu promets?

--Oui, je promets.

--Moi aussi, je promets. Quand j'aurai mal--et elle posa ses deux mains

sur son front avec un geste magnifique--je te dirai: «Il faut que

j'aille là-bas» et tu me laisseras partir.

Je l'accompagnai dans sa chambre, suivi de Mohammed qui portait

de l'eau, car on n'avait pu prévenir encore la femme

d'Abd-el-Kader-el-Hadara du retour de sa maîtresse.

Elle entra, aperçut l'armoire à glace et, la figure illuminée, courut

vers elle comme on s'élance vers une mère retrouvée. Elle se regarda

quelques secondes, fit la moue, puis d'une voix un peu fâchée, dit au

miroir:

--Attends, j'ai des vêtements de soie dans l'armoire. Je serai belle

tout à l'heure.

Et je la laissai seule, faire la coquette devant elle-même.

Notre vie recommença comme auparavant et, de plus en plus, je subissais

l'attrait bizarre, tout physique, de cette fille pour qui j'éprouvais en

même temps une sorte de dédain paternel.

Pendant six mois tout alla bien, puis je sentis qu'elle redevenait

nerveuse, agitée, un peu triste. Je lui dis, un jour:

--Est-ce que tu veux retourner chez toi?

--Oui, je veux.

--Tu n'osais pas me le dire?

--Je n'osais pas.

--Va, je permets.

Elle saisit mes mains et les baisa comme elle faisait en tous ses élans

de reconnaissance, et, le lendemain, elle avait disparu.

Elle revint, comme la première fois, au bout de trois semaines environ,

toujours déguenillée, noire de poussière et de soleil, rassasiée de vie

nomade, de sable et de liberté. En deux ans elle retourna ainsi quatre

fois chez elle.

Je la reprenais gaîment, sans jalousie, car pour moi la jalousie ne

petit naître que de l'amour, tel que nous le comprenons chez nous.

Certes, j'aurais fort bien pu la tuer si je l'avais surprise me

trompant, mais je l'aurais tuée un peu comme on assomme, par pure

violence, un chien qui désobéit. Je n'aurais pas senti ces tourments, ce

feu rongeur, ce mal horrible, la jalousie du Nord. Je viens de dire que

j'aurais pu la tuer comme on assomme un chien qui désobéit! Je l'aimais

en effet, un peu comme on aime un animal très rare, chien ou cheval,

impossible à remplacer. C'était une bête admirable, une bête sensuelle,

une bête à plaisir, qui avait un corps de femme.

Je ne saurais vous exprimer quelles distances incommensurables

séparaient nos âmes, bien que nos coeurs, peut-être, se fussent frôlés,

échauffés l'un l'autre, par moments. Elle était quelque chose de ma

maison, de ma vie, une habitude fort agréable à laquelle je tenais et

qu'aimait en moi l'homme charnel, celui qui n'a que des yeux et des

sens.

Or, un matin Mohammed entra chez moi avec une figure singulière, ce

regard inquiet des arabes qui ressemble au regard fuyant d'un chat en

face d'un chien.

Je lui dis, en apercevant cette figure.

--Hein? qu'y a-t-il?

--Allouma il est parti.

Je me mis à rire.

--Parti, où ça?

--Parti tout à fait, moussié!

--Comment, parti tout à fait?

--Oui, moussié.

--Tu es fou, mon garçon?

--Non, moussié.

--Pourquoi ça parti? Comment? Voyons? Explique-toi!

Il demeurait immobile, ne voulant pas parler; puis, soudain il eut une

de ces explosions de colère arabe qui nous arrêtent dans les rues des

villes devant deux énergumènes, dont le silence et la gravité orientales

font place brusquement aux plus extrêmes gesticulations et aux

vociférations les plus féroces.

Et je compris au milieu de ces cris qu'Allouma s'était enfuie avec mon

berger.

Je dus calmer Mohammed et tirer de lui, un à un, des détails.

Ce fut long, j'appris enfin que depuis huit jours il épiait ma maîtresse

qui avait des rendez-vous, derrière les bois de cactus voisins ou dans

le ravin de lauriers-roses, avec une sorte de vagabond, engagé comme

berger par mon intendant, à la fin du mois précédent.

La nuit dernière, Mohammed l'avait vue sortir sans la voir rentrer; et

il répétait, d'un air exaspéré.

--Parti, moussié, il est parti!

Je ne sais pourquoi, mais sa conviction, la conviction de cette

fuite avec ce rôdeur, était entrée en moi, en une seconde, absolue,

irrésistible. Cela était absurde, invraisemblable et certain en vertu de

l'irraisonnable qui est la seule logique des femmes.

Le coeur serré, une colère dans le sang, je cherchais à me rappeler les

traits de cet homme, et je me souvint tout à coup que je l'avais vu,

l'autre semaine, debout sur une butte de terre, au milieu de son

troupeau, et me regardant. C'était une sorte de grand bédouin dont la

couleur des membres nus se confondait avec celle des haillons, un type

de brute barbare aux pommettes saillantes, au nez crochu, au menton

fuyant, aux jambes sèches, une haute carcasse en guenilles avec des yeux

faux de chacal.

Je ne doutais point--oui--elle avait fui avec ce gueux. Pourquoi? Parce

qu'elle était Allouma, une fille du sable. Une autre, à Paris, fille du

trottoir aurait fui avec mon cocher ou avec un rôdeur de barrière.

--C'est bon, dis-je à Mohammed. Si elle est partie, tant pis pour elle.

J'ai des lettres à écrire. Laisse-moi seul.

Il s'en alla, surpris de mon calme. Moi, je me levai, j'ouvris ma

fenêtre et je me mis à respirer par grands souffles qui m'entraient

au fond de la poitrine, l'air étouffant venu du Sud, car le sirocco

soufflait.

Puis je pensai: «Mon Dieu, c'est une... une femme, comme bien d'autres.

Sait-on... sait-on ce qui les fait agir, ce qui les fait aimer, suivre

ou lâcher un homme?»

Oui, on sait quelquefois--souvent, on ne sait pas. Par moments, on

doute?

Pourquoi a-t-elle disparu avec cette brute répugnante? Pourquoi?

Peut-être parce que depuis un mois le vent vient du Sud presque

régulièrement.

Cela suffit! un souffle! Sait-elle, savent-elles, le plus souvent, même

les plus fines et les plus compliquées, pourquoi elles agissent? Pas

plus qu'une girouette qui tourne au vent. Une brise insensible fait

pivoter la flèche de fer, de cuivre, de tôle ou de bois, de même qu'une

influence imperceptible, une impression insaisissable remue, et pousse,

aux résolutions le coeur changeant des femmes, qu'elles soient des

villes, des champs, des faubourgs ou du désert.

Elle peuvent sentir, ensuite; si elles raisonnent et comprennent,

pourquoi elles ont fait ceci plutôt que cela; mais sur le moment elles

l'ignorent, car elles sont les jouets de leur sensibilité à surprises,

les esclaves étourdies des événements, des milieux, des émotions, des

rencontres et de tous les effleurements dont tressaille leur âme et leur

chair!

M. Auballe, s'était levé. Il fit quelques pas, me regarda, et dit en

souriant:

--Voilà un amour dans le désert!

Je demandai.

--Si elle revenait?

Il murmura.

--Sale fille!... Cela me ferait plaisir tout de même.

--Et vous pardonneriez le berger?

--Mon Dieu, oui. Avec les femmes, il faut toujours pardonner... ou

ignorer.

HAUTOT PÈRE ET FILS

Devant la porte de la maison, demi-ferme, demi-manoir, une de ces

habitations rurales mixtes qui furent presque seigneuriales et

qu'occupent à présent de gros cultivateurs, les chiens, attachés aux

pommiers de la cour, aboyaient et hurlaient à la vue des carnassières

portées par le garde et des gamins. Dans la grande salle à

manger-cuisine, Hautot père, Hautot fils, M. Bermont, le percepteur, et

M. Mondaru, le notaire, cassaient une croûte et buvaient un verre avant

de se mettre en chasse, car c'était jour d'ouverture.

Hautot père, fier de tout ce qu'il possédait, vantait d'avance le gibier

que ses invités allaient trouver sur ses terres. C'était un grand

Normand, un de ces hommes puissants, sanguins, osseux, qui lèvent sur

leurs épaules des voitures de pommes. Demi-paysan, demi-monsieur, riche,

respecté, influent, autoritaire, il avait fait suivre ses classes,

jusqu'en troisième, à son fils Hautot César, afin qu'il eût de

l'instruction, et il avait arrêté là ses études de peur qu'il devînt un

monsieur indifférent à la terre.

Hautot César, presque aussi haut que son père, mais plus maigre, était

un bon garçon de fils, docile, content de tout, plein d'admiration, de

respect et de déférence pour les volontés et les opinions de Hautot

père.

M. Bermont, le percepteur, un petit gros qui montrait sur ses joues

rouges de minces réseaux de veines violettes pareils aux affluents et au

cours tortueux des fleuves sur les cartes de géographie, demandait:

--Et du lièvre--y en a-t-il, du lièvre?...

Hautot père, répondit:

--Tant que vous en voudrez, surtout dans les fonds du Puysatier.

--Par où commençons-nous?--interrogea le notaire, un bon vivant de

notaire gras et pâle, bedonnant aussi et sanglé dans un costume de

chasse tout neuf, acheté à Rouen l'autre semaine.

--Eh bien, par là, par les fonds. Nous jetterons les perdrix dans la

plaine et nous nous rabattrons dessus.

Et Hautot père se leva. Tous l'imitèrent, prirent leurs fusils dans les

coins, examinèrent les batteries, tapèrent du pied pour s'affermir dans

leurs chaussures un peu dures, pas encore assouplies par la chaleur du

sang; puis ils sortirent; et les chiens se dressant au bout des attaches

poussèrent des hurlements aigus en battant l'air de leurs pattes.

On se mit en route vers les fonds. C'était un petit vallon, ou plutôt

une grande ondulation de terres de mauvaise qualité, demeurées incultes

pour cette raison, sillonnées de ravines, couvertes de fougères,

excellente réserve de gibier.

Les chasseurs s'espacèrent, Hautot père tenant la droite, Hautot fils

tenant la gauche, et les deux invités au milieu. Le garde et les

porteurs de carniers suivaient. C'était l'instant solennel où on attend,

le premier coup de fusil, où le coeur bat un peu, tandis que le doigt

nerveux tâte à tout instant les gâchettes.

Soudain, il partit, ce coup! Hautot père avait tiré. Tous s'arrêtèrent

et virent une perdrix, se détachant d'une compagnie qui fuyait à

tire-d'aile, tomber dans un ravin sous une broussaille épaisse. Le

chasseur excité se mit à courir, enjambant, arrachant les ronces qui le

retenaient, et il disparut à son tour dans le fourré, à la recherche de

sa pièce.

Presque aussitôt, un second coup de feu retentit.

--Ah! ah! le gredin, cria M. Bermont, il aura déniché un lièvre

là-dessous.

Tous attendaient, les yeux sur ce tas de branches impénétrables au

regard.

Le notaire, faisant un porte-voix de ses mains, hurla: «Les avez-vous?»

Hautot père ne répondit pas; alors, César, se tournant vers le garde,

lui dit: «Va donc l'aider, Joseph. Il faut marcher en ligne. Nous

attendrons».

Et Joseph, un vieux tronc d'homme sec, noueux, dont toutes les

articulations faisaient des bosses, partit d'un pas tranquille et

descendit dans le ravin, en cherchant les trous praticables avec des

précautions de renard. Puis, tout de suite, il cria:

--Oh! v'nez! v'nez! y a un malheur d'arrivé.

Tous accoururent et plongèrent dans les ronces. Hautot père, tombé sur

le flanc, évanoui, tenait à deux mains son ventre d'où coulait à travers

sa veste de toile déchirée par le plomb de longs filets de sang sur

l'herbe. Lâchant son fusil pour saisir la perdrix morte à portée de sa

main, il avait laissé tomber l'arme dont le second coup, partant au

choc, lui avait crevé les entrailles. On le tira du fossé, on le

dévêtit, et on vit une plaie affreuse par où les intestins sortaient.

Alors, après qu'on l'eut ligaturé tant bien que mal, on le reporta chez

lui et on attendit le médecin qu'on avait été quérir, avec un prêtre.

Quand le docteur arriva, il remua la tête gravement, et se tournant vers

Hautot fils qui sanglotait sur une chaise:

--Mon pauvre garçon, dit-il, ça n'a pas bonne tournure.

Mais quand le pansement fut fini, le blessé remua les doigts, ouvrit la

bouche, puis les yeux, jeta devant lui des regards troubles, hagards,

puis parut chercher dans sa mémoire, se souvenir, comprendre, et il

murmura:

--Nom d'un nom, ça y est!

Le médecin lui tenait la main.

--Mais non, mais non, quelques jours de repos seulement, ça ne sera

rien.

Hautot reprit:

--Ça y est! j'ai l'ventre crevé! Je le sais bien.

Puis soudain:

--J'veux parler au fils, si j'ai le temps.

Hautot fils, malgré lui, larmoyait et répétait comme un petit garçon:

--P'pa, p'pa, pauv'e p'pa!

Mais le père, d'un ton plus ferme:.

--Allons pleure pu, c'est pas le moment. J'ai à te parler. Mets-toi là,

tout près, ça sera vite fait, et je serai plus tranquille. Vous autres,

une minute s'il vous plaît.

Tous sortirent laissant le fils en face du père.

Dès qu'ils furent seuls:

--Écoute, fils, tu as vingt-quatre ans, on peut te dire les choses. Et

puis il n'y a pas tant de mystère à ça que nous en mettons. Tu sais bien

que ta mère est morte depuis sept ans, pas vrai, et que je n'ai pas plus

de quarante-cinq ans moi, vu que je me suis marié à dix-neuf. Pas vrai?

Le fils balbutia:

--Oui, c'est vrai.

---Donc ta mère est morte depuis sept ans, et moi je suis resté veuf. Eh

bien! ce n'est pas un homme comme moi qui peut rester veuf à trente-sept

ans, pas vrai?

Le fils répondit:

--Oui, c'est vrai.

Le père, haletant, tout pâle et la face crispée continua:

--Dieu que j'ai mal! Eh bien, tu comprends. L'homme n'est pas fait pour

vivre seul, mais je ne voulais pas donner une suivante à ta mère, vu que

je lui avais promis ça. Alors... tu comprends?

--Oui, père.

--Donc, j'ai pris une petite à Rouen, rue de l'Éperlan, 18, au

troisième, la seconde porte--je te dis tout ça, n'oublie pas,--mais une

petite qui a été gentille tout plein pour moi, aimante, dévouée, une

vraie femme, quoi? Tu saisis, mon gars?

--Oui, père.

--Alors, si je m'en vas, je lui dois quelque chose, mais quelque chose

de sérieux qui la mettra à l'abri. Tu comprends?

--Oui, père.

--Je te dis que c'est une brave fille, mais là, une brave, et que, sans

toi, et sans le souvenir de ta mère, et puis sans la maison où nous

avons vécu tous trois, je l'aurais amenée ici, et puis épousée, pour

sûr... écoute... écoute... mon gars... j'aurais pu faire un testament...

je n'en ai point fait! Je n'ai pas voulu... car il ne faut point écrire

les choses... ces choses-là... ça nuit trop aux légitimes... et puis ça

embrouille tout... ça ruine tout le monde! Vois-tu, le papier timbré,

n'en faut pas, n'en fais jamais usage. Si je suis riche, c'est que je ne

m'en suis point servi de ma vie. Tu comprends, mon fils!

--Oui, père.

--Écoute encore... Écoute bien... Donc, je n'ai pas fait de testament...

je n'ai pas voulu..., et puis je te connais, tu as bon coeur, tu n'es

pas ladre, pas regardant, quoi. Je me suis dit que, sur ma fin, je

te conterais les choses et que je te prierais de ne pas oublier la

petite:--Caroline Donet, rue de l'Éperlan, 18, au troisième, la seconde

porte, n'oublie pas.--Et puis, écoute encore. Vas-y tout de suite quand

je serai parti--et puis arrange-toi pour qu'elle ne se plaigne pas de ma

mémoire.--Tu as de quoi.--Tu le peux,--je te laisse assez... Écoute...

En semaine on ne la trouve pas. Elle travaille chez Mme Moreau, rue

Beauvoisine. Vas-y le jeudi. Ce jour-là elle m'attend. C'est mon jour,

depuis six ans. Pauvre p'tite, va-t-elle pleurer!... Je te dis tout ça,

parce que je te connais bien, mon fils. Ces choses-là on ne les conte

pas au public, ni au notaire, ni au curé. Ça se fait, tout le monde le

sait, mais ça ne se dit pas, sauf nécessité. Alors personne d'étranger

dans le secret, personne que la famille, parce que la famille, c'est

tous en un seul. Tu comprends?

--Oui, père.

--Tu promets?

--Oui, père.

--Tu jures?

--Oui, père

--Je t'en prie, je t'en supplie, fils, n'oublie pas. J'y tiens.

--Non, père.

--Tu iras toi-même. Je veux que tu t'assures de tout.

--Oui, père.

--Et puis, tu verras... tu verras ce qu'elle t'expliquera. Moi je ne

peux pas te dire plus. C'est juré.

--Oui, père.

--C'est bon, mon fils. Embrasse-moi. Adieu. Je vas claquer, j'en suis

sûr. Dis-leur qu'ils entrent.

Hautot fils embrassa son père en gémissant, puis, toujours docile,

ouvrit la porte, et le prêtre parut, en surplis blanc, portant les

saintes huiles.

Mais le moribond avait fermé les yeux, et il refusa de les rouvrir,

il refusa de répondre, il refusa de montrer, même par un signe, qu'il

comprenait.

Il avait assez parlé, cet homme, il n'en pouvait plus. Il se sentait

d'ailleurs à présent le coeur tranquille, il voulait mourir en paix.

Qu'avait-il besoin de se confesser au délégué de Dieu, puisqu'il venait

de se confesser à son fils, qui était de la famille, lui.

Il fut administré, purifié, absous, au milieu de ses amis et de ses

serviteurs agenouillés, sans qu'un seul mouvement de son visage révélât

qu'il vivait encore.

Il mourut vers minuit, après quatre heures de tressaillements indiquant

d'atroces souffrances.

II

Ce fut le mardi qu'on l'enterra, la chasse ayant ouvert le dimanche.

Rentré chez lui, après avoir conduit son père au cimetière, César Hautot

passa le reste du jour à pleurer. Il dormit à peine la nuit suivante

et il se sentit si triste en s'éveillant qu'il se demandait comment il

pourrait continuer à vivre.

Jusqu'au soir cependant il songea que, pour obéir à là dernière volonté

paternelle, il devait se rendre à Rouen le lendemain, et voir cette

fille Caroline Donet qui demeurait rue de l'Éperlan, 18, au troisième

étage, la seconde porte. Il avait répété, tout bas, comme on marmotte

une prière, ce nom et cette adresse, un nombre incalculable de

fois, afin de ne pas les oublier, et il finissait par les balbutier

indéfiniment, sans pouvoir s'arrêter ou penser à quoi que ce fût, tant

sa langue et son esprit étaient possédés par cette phrase.

Donc le lendemain, vers huit heures, il ordonna d'atteler Graindorge

au tilbury et partit au grand trot du lourd cheval normand sur la

grand'route d'Ainville à Rouen. Il portait sur le dos sa redingote

noire, sur la tête son grand chapeau de soie et sur les jambes sa

culotte à sous-pieds, et il n'avait pas voulu, vu la circonstance,

passer par-dessus son beau costume, la blouse bleue qui se gonfle au

vent, garantit le drap de la poussière et des taches, et qu'on ôte

prestement à l'arrivée, dès qu'on a sauté de voiture.

Il entra dans Rouen alors que dix heures sonnaient, s'arrêta comme

toujours à l'hôtel des Bons-Enfants, rue des Trois-Mares, subit les

embrassades du patron, de la patronne et de ses cinq fils, car on

connaissait la triste nouvelle; puis, il dut donner des détails sur

l'accident, ce qui le fit pleurer, repousser les services de toutes ces

gens, empressées parce qu'ils le savaient riche, et refuser même leur

déjeuner, ce qui les froissa.

Ayant donc épousseté son chapeau, brossé sa redingote et essuyé ses

bottines, il se mit à la recherche de la rue de l'Éperlan, sans oser

prendre de renseignements près de personne, de crainte d'être reconnu et

d'éveiller les soupçons.

À la fin, ne trouvant pas, il aperçut un prêtre, et se fiant à la

discrétion professionnelle des hommes d'église, il s'informa auprès de

lui.

Il n'avait que cent pas à faire, c'était justement la deuxième rue à

droite.

Alors, il hésita. Jusqu'à ce moment, il avait obéi comme une brute à la

volonté du mort. Maintenant il se sentait tout remué, confus, humilié à

l'idée de se trouver, lui, le fils, en face de cette femme qui avait été

la maîtresse de son père. Toute la morale qui gît en nous, tassée au

fond de nos sentiments par des siècles d'enseignement héréditaire, tout

ce qu'il avait appris depuis le catéchisme sur les créatures de mauvaise

vie, le mépris instinctif que tout homme porte en lui contre elles, même

s'il en épouse une, toute son honnêteté bornée de paysan, tout cela

s'agitait en lui, le retenait, le rendait honteux et rougissant.

Mais il pensa:--«J'ai promis au père. Faut pas y manquer.» Alors il

poussa la porte entre-bâillée de la maison marquée du numéro 18,

découvrit un escalier sombre, monta trois étages, aperçut une porte,

puis une seconde, trouva une ficelle de sonnette et tira dessus.

Le din-din qui retentit dans la chambre voisine lui fit passer un

frisson dans le corps. La porte s'ouvrit et il se trouva en face d'une

jeune dame très bien habillée, brune, au teint coloré, qui le regardait

avec des yeux stupéfaits.

Il ne savait que lui dire, et, elle, qui ne se doutait de rien, et qui

attendait l'autre, ne l'invitait pas à entrer. Ils se contemplèrent

ainsi pendant près d'une demi-minute. À la fin elle demanda:

--Vous désirez, monsieur?

Il murmura:

--Je suis Hautot fils.

Elle eut un sursaut, devint pâle, et balbutia comme si elle le

connaissait depuis longtemps:

--Monsieur César?

--Oui.

--Et alors?

--J'ai à vous parler de la part du père.

Elle fit--Oh! mon Dieu!--et recula pour qu'il entrât. Il ferma la porte

et la suivit.

Alors il aperçut un petit garçon de quatre ou cinq ans, qui jouait avec

un chat, assis par terre devant un fourneau d'où montait une fumée de

plats tenus au chaud.

--Asseyez-vous, disait-elle.

Il s'assit.... Elle demanda:

--Eh bien?

Il n'osait plus parler, les yeux fixés sur la table dressée au milieu de

l'appartement, et portant trois couverts, dont un d'enfant. Il regardait

la chaise tournée dos au feu, l'assiette, la serviette, les verres, la

bouteille de vin ronge entamée et la bouteille de vin blanc intacte.

C'était la place de son père, dos au feu! On l'attendait. C'était son

pain qu'il voyait, qu'il reconnaissait près de la fourchette, car la

croûte était enlevée à cause des mauvaises dents d'Hautot. Puis, levant

les yeux, il aperçut, sur le mur, son portrait, la grande photographie

faite à Paris l'année de l'Exposition, la même qui était clouée

au-dessus du lit dans la chambre à coucher d'Ainville.

La jeune femme reprit:

--Eh bien, monsieur César?

Il la regarda. Une angoisse l'avait rendue livide et elle attendait, les

mains tremblantes de peur.

Alors il osa.

--Eh bien, mam'zelle, papa est mort dimanche, en ouvrant la chasse.

Elle fut si bouleversée qu'elle ne remua pas. Après quelques instants de

silence, elle murmura d'une voix presque insaisissable:

--Oh! pas possible!

Puis, soudain, des larmes parurent dans ses yeux, et levant ses mains

elle se couvrit la figure en se mettant à sangloter. Alors, le petit

tourna la tête, et voyant sa mère en pleurs, hurla. Puis, comprenant

que ce chagrin subit venait de cet inconnu, il se rua sur César, saisit

d'une main sa culotte et de l'autre il lui tapait la cuisse de toute

sa force. Et César demeurait éperdu, attendri, entre cette femme qui

pleurait son père et cet enfant qui défendait sa mère. Il se sentait

lui-même gagné par l'émotion, les yeux enflés par le chagrin; et, pour

reprendre contenance, il se mit à parler.

--Oui, disait-il, le malheur est arrivé dimanche matin, sur les huit

heures.... Et il contait, comme si elle l'eût écouté, n'oubliant aucun

détail, disant les plus petites choses avec une minutie de paysan. Et le

petit tapait toujours, lui lançant à présent des coups de pied dans les

chevilles.

Quand il arriva au moment où Hautot père avait parlé d'elle, elle

entendit son nom, découvrit sa figure et demanda:

--Pardon, je ne vous suivais pas, je voudrais bien savoir.... Si ça ne

vous contrariait pas de recommencer.

Il recommença dans les mêmes termes: «Le malheur est arrivé dimanche

matin sur les huit heures....»

Il dit tout, longuement, avec des arrêts, des points, des réflexions

venues de lui, de temps en temps. Elle l'écoutait avidement, percevant

avec sa sensibilité nerveuse de femme toutes les péripéties qu'il

racontait, et tressaillant d'horreur, faisant: «Oh mon Dieu!» parfois.

Le petit, la croyant calmée, avait cessé de battre César pour prendre la

main de sa mère, et il écoutait aussi, comme s'il eût compris.

Quand le récit fut terminé, Hautot fils reprit:

--Maintenant, nous allons nous arranger ensemble suivant son désir.

Écoutez, je suis à mon aise, il m'a laissé du bien. Je ne veux pas que

vous ayez à vous plaindre....

Mais elle l'interrompit vivement.

--Oh! monsieur César, monsieur César, pas aujourd'hui. J'ai le coeur

coupé.... Une autre fois, un autre jour.... Non, pas aujourd'hui.... Si

j'accepte, écoutez... ce n'est pas pour moi... non, non, non, je vous le

jure. C'est pour le petit. D'ailleurs, on mettra ce bien sur sa tête.

Alors César, effaré, devina, et balbutiant:

--Donc... c'est à lui... le p'tit?

--Mais oui, dit-elle.

Et Hautot fils regarda son frère avec une émotion confuse, forte et

pénible.

Après un long silence, car elle pleurait de nouveau, César, tout à fait

gêné, reprit:

--Eh bien, alors, mam'zelle Donet, je vas m'en aller. Quand voulez-vous

que nous parlions de ça?

Elle s'écria:

--Oh! non, ne partez pas, ne partez pas, ne me laissez pas toute seule

avec Émile! Je mourrais de chagrin. Je n'ai plus personne, personne que

mon petit. Oh! quelle misère, quelle misère, monsieur César. Tenez,

asseyez-vous. Vous allez encore me parler. Vous me direz ce qu'il

faisait, là-bas, toute la semaine.

Et César s'assit, habitué à obéir.

Elle approcha, pour elle, une autre chaise de la sienne, devant le

fourneau où les plats mijotaient toujours, prit Émile sur ses genoux, et

elle demanda à César mille choses sur son père, des choses intimes où

l'on voyait, où il sentait sans raisonner qu'elle avait aimé Hautot de

tout son pauvre coeur de femme.

Et, par l'enchaînement naturel de ses idées, peu nombreuses, il en

revint à l'accident et se remit à le raconter avec tous les mêmes

détails.

Quand il dit: «Il avait un trou dans le ventre, on y aurait mis les deux

poings», elle poussa une sorte de cri, et les sanglots jaillirent de

nouveau de ses yeux. Alors, saisi par la contagion, César se mit aussi à

pleurer, et comme les larmes attendrissent toujours les fibres du coeur,

il se pencha vers Émile dont le front se trouvait à portée de sa bouche

et l'embrassa.

La mère, reprenant haleine, murmurait:

--Pauvre gars, le voilà orphelin.

--Moi aussi, dit César.

Et ils ne parlèrent plus.

Mais soudain, l'instinct pratique de ménagère, habituée à songer à tout,

se réveilla chez la jeune femme.

--Vous n'avez peut-être rien pris de la matinée, monsieur César?

--Non, mam'zelle.

--Oh! vous devez avoir faim. Vous allez manger un morceau.

--Merci, dit-il, je n'ai pas faim, j'ai eu trop de tourment.

Elle répondit:

--Malgré la peine, faut bien vivre, vous ne me refuserez pas ça! Et puis

vous resterez un peu plus. Quand vous serez parti, je ne sais pas ce que

je deviendrai.

Il céda, après quelque résistance encore, et s'asseyant dos au feu, en

face d'elle, il mangea une assiette de tripes qui crépitaient dans le

fourneau et but un verre de vin rouge. Mais il ne permit point qu'elle

débouchât le vin blanc.

Plusieurs fois il essuya la bouche du petit qui avait barbouillé de

sauce tout son menton.

Comme il se levait pour partir, il demanda:

--Quand est-ce voulez-vous que je revienne pour parler de l'affaire,

mam'zelle Donet?

--Si ça ne vous faisait rien, jeudi prochain, monsieur César. Comme ça

je ne perdrais pas de temps. J'ai toujours mes jeudis libres.

--Ça me va, jeudi prochain.

--Vous viendrez déjeuner, n'est-ce pas?

--Oh! quant à ça, je ne peux pas le promettre.

--C'est qu'on cause mieux en mangeant. On a plus de temps aussi.

--Eh bien, soit. Midi alors.

Et il s'en alla après avoir encore embrassé le petit Émile, et serré la

main de Mlle Donet.

III

La semaine parut longue à César Hautot. Jamais il ne s'était trouvé seul

et l'isolement lui semblait insupportable. Jusqu'alors, il vivait à

côté de son père, comme son ombre, le suivait aux champs, surveillait

l'exécution de ses ordres, et quand il l'avait quitté pendant quelque

temps le retrouvait au dîner. Ils passaient les soirs à fumer leurs

pipes en face l'un de l'autre, en causant chevaux, vaches ou moutons;

et la poignée de main qu'ils se donnaient au réveil semblait l'échange

d'une affection familiale et profonde.

Maintenant César était seul. Il errait par les labours d'automne,

s'attendant toujours à voir se dresser au bout d'une plaine la grande

silhouette gesticulante du père. Pour tuer les heures, il entrait chez

les voisins, racontait l'accident à tous ceux qui ne l'avaient pas

entendu, le répétait quelquefois aux autres. Puis, à bout d'occupations

et de pensées, il s'asseyait au bord d'une route en se demandant si

cette vie-là allait durer longtemps.

Souvent il songea à Mlle Donet. Elle lui avait plu. Il l'avait trouvée

comme il faut, douce et brave fille, comme avait dit le père. Oui, pour

une brave fille, c'était assurément une brave fille. Il était résolu à

faire les choses grandement et à lui donner deux mille francs de rente

en assurant le capital à l'enfant. Il éprouvait même un certain plaisir

à penser qu'il allait la revoir le jeudi suivant, et arranger cela avec

elle. Et puis l'idée de ce frère, de ce petit bonhomme de cinq ans,

qui était le fils de son père, le tracassait, l'ennuyait un peu et

l'échauffait en même temps. C'était une espèce de famille qu'il avait

là dans ce mioche clandestin qui ne s'appellerait jamais Hautot, une

famille qu'il pouvait prendre ou laisser à sa guise, mais qui lui

rappelait le père.

Aussi quand il se vit sur la route de Rouen, le jeudi matin, emporté

par le trot sonore de Graindorge, il sentit son coeur plus léger, plus

reposé qu'il ne l'avait encore eu depuis son malheur.

En entrant dans l'appartement de Mlle Donet, il vit la table mise comme

le jeudi précédent, avec cette seule différence que la croûte du pain

n'était pas ôtée.

Il serra la main de la jeune femme, baisa Émile sur les joues et

s'assit, un peu comme chez lui, le coeur gros tout de même. Mlle Donet

lui parut un peu maigrie, un peu pâlie. Elle avait dû rudement pleurer.

Elle avait maintenant un air gêné devant lui comme si elle eût compris

ce qu'elle n'avait pas senti l'autre semaine sous le premier coup de son

malheur, et elle le traitait avec des égards excessifs, une humilité

douloureuse, et des soins touchants comme pour lui payer en attention

et en dévouement les bontés qu'il avait pour elle. Ils déjeunèrent

longuement, en parlant de l'affaire qui l'amenait. Elle ne voulait pas

tant d'argent. C'était trop, beaucoup trop. Elle gagnait assez pour

vivre, elle, mais elle désirait seulement qu'Émile trouvât quelques sous

devant lui quand il serait grand. César tint bon, et ajouta même un

cadeau de mille francs pour elle, pour son deuil.

Comme il avait pris son café, elle demanda:

--Vous fumez?

--Oui... J'ai ma pipe.

Il tâta sa poche. Nom d'un nom, il l'avait oubliée! Il allait se désoler

quand elle lui offrit une pipe du père, enfermée dans une armoire. Il

accepta, la prit, la reconnut, la flaira, proclama sa qualité avec une

émotion dans la voix, l'emplit de tabac et l'alluma. Puis il mit Émile

à cheval sur sa jambe et le fit jouer au cavalier pendant qu'elle

desservait la table et enfermait, dans le bas du buffet, la vaisselle

sale pour la laver, quand il serait sorti.

Vers trois heures, il se leva à regret, tout ennuyé à l'idée de partir.

--Eh bien! mam'zelle Donet, dit-il, je vous souhaite le bonsoir et

charmé de vous avoir trouvée comme ça.

Elle restait devant lui, rouge, bien émue, et le regardait en songeant à

l'autre.

--Est-ce que nous ne nous reverrons plus? dit-elle.

Il répondit simplement:

--Mais oui, mam'zelle, si ça vous fait plaisir.

--Certainement, monsieur César. Alors, jeudi prochain, ça vous irait-il?

--Oui, mam'zelle Donet.

--Vous venez déjeuner, bien sûr?

--Mais..., si vous voulez bien, je ne refuse pas.

--C'est entendu, monsieur César, jeudi prochain, midi, comme

aujourd'hui.

--Jeudi midi, mam'zelle Donet!

BOITELLE

A \_Robert Pinchon\_

Le père Boitelle (Antoine) avait dans tout le pays la spécialité des

besognes malpropres. Toutes les fois qu'on avait à faire nettoyer

une fosse, un fumier, un puisard, à curer un égout, un trou de fange

quelconque, c'était lui qu'on allait chercher.

Il s'en venait avec ses instruments de vidangeur et ses sabots enduits

de crasse, et se mettait à sa besogne en geignant sans cesse sur son

métier. Quand on lui demandait alors pourquoi il faisait cet ouvrage

répugnant, il répondait avec résignation:

--Pardi, c'est pour mes enfants qu'il faut nourrir. Ça rapporte plus

qu'autre chose.

Il avait, en effet, quatorze enfants. Si on s'informait de ce qu'ils

étaient devenus, il disait avec un air d'indifférence:

--N'en reste huit à la maison. Y en a un au service et cinq mariés.

Quand on voulait savoir s'ils étaient bien mariés, il reprenait avec

vivacité:

--Je les ai pas opposés. Je les ai opposés en rien. Ils ont marié comme

ils ont voulu. Faut pas opposer les goûts, ça tourne mal. Si je suis

ordureux, mé, c'est que mes parents m'ont opposé dans mes goûts. Sans

ça, j'aurais devenu un ouvrier comme les autres.

Voici en quoi ses parents l'avaient contrarié dans ses goûts.

Il était alors soldat, faisant son temps au Havre, pas plus bête qu'un

autre, pas plus dégourdi non plus, un peu simple pourtant. Pendant les

heures de liberté, son plus grand plaisir était de se promener sur le

quai, où sont réunis les marchands d'oiseaux. Tantôt seul, tantôt avec

un pays, il s'en allait lentement le long des cages où les perroquets à

dos vert et à tête jaune des Amazones, les perroquets à dos gris et à

tête rouge du Sénégal, les aras énormes qui ont l'air d'oiseaux cultivés

en serre, avec leurs plumes fleuries, leurs panaches et leurs aigrettes,

les perruches de toute taille, qui semblent coloriées avec un soin

minutieux par un bon Dieu miniaturiste, et les petits, tout petits

oisillons sautillants, rouges, jaunes, bleus et bariolés, mêlant leurs

cris au bruit du quai, apportent dans le fracas des navires déchargés,

des passants et des voitures, une rumeur violente, aiguë, piaillarde,

assourdissante, de forêt lointaine et surnaturelle.

Boitelle s'arrêtait, les yeux ouverts, la bouche ouverte, riant et ravi,

montrant ses dents aux kakatoès prisonniers qui saluaient de leur huppe

blanche ou jaune le rouge éclatant de sa culotte et le cuivre de son

ceinturon. Quand il rencontrait un oiseau parleur, il lui posait des

questions; et si la bête se trouvait ce jour-là disposée à répondre et

dialoguait avec lui, il emportait pour jusqu'au soir de la gaieté et du

contentement. A regarder les singes aussi il se faisait des bosses de

plaisir, et il n'imaginait point de plus grand luxe pour un homme riche

que de posséder ces animaux ainsi qu'on a des chats et des chiens. Ce

goût-là, ce goût de l'exotique, il l'avait dans le sang comme on a

celui de la chasse, de la médecine ou de la prêtrise. Il ne pouvait

s'empêcher, chaque fois que s'ouvraient les portes de la caserne, de

s'en revenir au quai comme s'il s'était senti tiré par une envie.

Or une fois, s'étant arrêté presque en extase devant un araraca

monstrueux qui gonflait ses plumes, s'inclinait, se redressait, semblait

faire les révérences de cour du pays des perroquets, il vit s'ouvrir la

porte d'un petit café attenant à la boutique du marchand d'oiseaux, et

une jeune négresse, coiffée d'un foulard rouge, apparut, qui balayait

vers la rue les bouchons et le sable de l'établissement.

L'attention de Boitelle fut aussitôt partagée entre l'animal et la

femme, et il n'aurait su dire vraiment lequel de ces deux êtres il

contemplait avec le plus d'étonnement et de plaisir.

La négresse, ayant poussé dehors les ordures du cabaret, leva les yeux,

et demeura à son tour éblouie devant l'uniforme du soldat. Elle restait

debout, en face de lui, son balai dans les mains comme si elle lui eût

porté les armes, tandis que l'araraca continuait à s'incliner. Or le

troupier au bout de quelques instants fut gêné par cette attention,

et il s'en alla à petits pas, pour n'avoir point l'air de battre en

retraite.

Mais il revint. Presque chaque jour il passa devant le café des

Colonies, et souvent il aperçut à travers les vitres la petite bonne

à peau noire qui servait des bocks ou de l'eau-de-vie aux matelots du

port. Souvent aussi elle sortait en l'apercevant; bientôt, même, sans

s'être jamais parlé, ils se sourirent comme des connaissances; et

Boitelle se sentait le coeur remué, en voyant luire, tout à coup, entre

les lèvres sombres de la fille, la ligne éclatante de ses dents. Un

jour enfin il entra, et fut tout surpris en constatant qu'elle parlait

français comme tout le monde. La bouteille de limonade, dont elle

accepta de boire un verre, demeura, dans le souvenir du troupier,

mémorablement délicieuse; et il prit l'habitude de venir absorber, en ce

petit cabaret du port, toutes les douceurs liquides que lui permettait

sa bourse.

C'était pour lui une fête, un bonheur auquel il pensait sans cesse, de

regarder la main noire de la petite bonne verser quelque chose dans son

verre, tandis que les dents riaient, plus claires que les yeux. Au bout

de deux mois de fréquentation, ils devinrent tout à fait bons amis, et

Boitelle, après le premier étonnement de voir que les idées de cette

négresse étaient pareilles aux bonnes idées des filles du pays, qu'elle

respectait l'économie, le travail, la religion et la conduite, l'en aima

davantage, s'éprit d'elle au point de vouloir l'épouser.

Il lui dit ce projet qui la fit danser de joie. Elle avait d'ailleurs

quelque argent, laissé par une marchande d'huîtres, qui l'avait

recueillie quand elle fut déposée sur le quai du Havre par un capitaine

américain. Ce capitaine l'avait trouvée âgée d'environ six ans, blottie

sur des balles de coton dans la calle de son navire, quelques heures

après son départ de New-York. Venant au Havre, il y abandonna aux soins

de cette écaillère apitoyée ce petit animal noir caché à son bord, il ne

savait par qui ni comment. La vendeuse d'huîtres étant morte, la jeune

négresse devint bonne au café des Colonies.

Antoine Boitelle ajouta:

--Ça se fera si les parents n'y opposent point. J'irai jamais contre

eux, t'entends ben, jamais! Je vas leur en toucher deux mots à la

première fois que je retourne au pays.

La semaine suivante en effet, ayant obtenu vingt-quatre heures de

permission, il se rendit dans sa famille qui cultivait une petite ferme

à Tourteville, près d'Yvetot.

Il attendit la fin du repas, l'heure où le café baptisé d'eau-de-vie

rendait les coeurs plus ouverts, pour informer ses ascendants Qu'il

avait trouvé une fille répondant si bien à ses goûts, à tous ses goûts,

qu'il ne devait pas en exister une autre sur la terre pour lui convenir

aussi parfaitement.

Les vieux, à ce propos, devinrent aussitôt circonspects, et demandèrent

des explications. Il ne cacha rien d'ailleurs que la couleur de son

teint.

C'était une bonne, sans grand avoir, mais vaillante, économe, propre, de

conduite, et de bon conseil. Toutes ces choses-là valaient mieux que de

l'argent aux mains d'une mauvaise ménagère. Elle avait quelques sous

d'ailleurs, laissés par une femme qui l'avait élevée, quelques gros

sous, presque une petite dot, quinze cents francs à la caisse d'épargne.

Les vieux, conquis par ses discours, confiants d'ailleurs dans son

jugement, cédaient peu à peu, quand il arriva au point délicat. Riant

d'un rire un peu contraint:

--Il n'y a qu'une chose, dit-il, qui pourra vous contrarier. Elle n'est

brin blanche.

Ils ne comprenaient pas et il dut expliquer longuement avec beaucoup de

précautions, pour ne les point rebuter, qu'elle appartenait à la race

sombre dont ils n'avaient vu d'échantillons que sur les images d'Épinal.

Alors ils furent inquiets, perplexes, craintifs, comme s'il leur avait

proposé une union avec le Diable.

La mère disait:--Noire? Combien qu'elle l'est. C'est-il partout?

Il répondait:--Pour sûr: Partout, comme t'es blanche partout, té!

Le père reprenait:--Noire? C'est-il noir autant que le chaudron?

Le fils répondait:--Pt'être ben un p'tieu moins! C'est noire, mais point

noire à dégoûter. La robe à m'sieu l'curé est ben noire, et alle n'est

pas pu laide qu'un surplis qu'est blanc.

Le père disait:--Y en a-t-il de pu noires qu'elle dans son pays?

Et le fils, convaincu, s'écriait:

--Pour sûr!

Mais le bonhomme remuait la tête.

--Ça doit être déplaisant?

Et le fils:

--C'est point pu déplaisant qu'aut'chose, vu qu'on s'y fait en rin de

temps.

La mère demandait:

--Ça ne salit point le linge plus que d'autres, ces piaux-là?

--Pas plus que la tienne, vu que c'est sa couleur.

Donc, après beaucoup de questions encore, il fut convenu que les parents

verraient cette fille avant de rien décider et que le garçon, dont le

service allait finir l'autre mois, l'amènerait à la maison afin qu'on

pût l'examiner et décider en causant si elle n'était pas trop foncée

pour rentrer dans la famille Boitelle.

Antoine alors annonça que le dimanche 22 mai, jour de sa libération, il

partirait pour Tourteville avec sa bonne amie.

Elle avait mis pour ce voyage chez les parents de son amoureux ses

vêtements les plus beaux et les plus voyants, où dominaient le jaune, le

rouge et le bleu, de sorte qu'elle avait l'air pavoisée pour une fête

nationale.

Dans la gare, au départ du Havre, on la regarda beaucoup, et Boitelle

était fier de donner le bras, à une personne qui commandait ainsi

l'attention. Puis, dans le wagon de troisième classe où elle prit place

à côté de lui, elle imposa une telle surprise aux paysans que ceux des

compartiments voisins montèrent sur leurs banquettes pour l'examiner

par-dessus la cloison de bois qui divisait la caisse roulante. Un

enfant, à son aspect, se mit à crier de peur, un autre cacha sa figure

dans le tablier de sa mère.

Tout alla bien cependant jusqu'à la gare d'arrivée. Mais lorsque le

train ralentit sa marche en approchant d'Yvetot, Antoine se sentit mal

à l'aise, comme au moment d'une inspection quand il ne savait pas sa

théorie. Puis, s'étant penché à la portière, il reconnut de loin son

père qui tenait la bride du cheval attelé à la carriole, et sa mère

venue jusqu'au treillage qui maintenait les curieux.

Il descendit le premier, tendit la main à sa bonne amie, et, droit,

comme s'il escortait un général, il se dirigea vers sa famille.

La mère, en voyant venir cette dame noire et bariolée en compagnie de

son garçon, demeurait tellement stupéfaite qu'elle n'en pouvait ouvrir

la bouche, et le père avait peine à maintenir le cheval que faisait

cabrer coup sur coup la locomotive ou la négresse. Mais Antoine, saisi

soudain par la joie sans mélange de revoir ses vieux, se précipita, les

bras ouverts, bécota la mère, bécota le père malgré l'effroi du bidet,

puis se tournant vers sa compagne que les passants ébaubis considéraient

en s'arrêtant, il s'expliqua.

--La v'là! J'vous avais ben dit qu'à première vue alle est un brin

détournante, mais sitôt qu'on la connaît, vrai de vrai, y a rien de plus

plaisant sur la terre. Dites-y bonjour qu'à ne s'émeuve point.

Alors la mère Boitelle, intimidée elle-même à perdre la raison, fit une

espèce de révérence, tandis que le père ôtait sa casquette en murmurant:

«J'vous la souhaite à vot' désir». Puis sans s'attarder on grimpa dans

la carriole, les deux femmes au fond sur des chaises qui les faisaient

sauter en l'air à chaque cahot de la route, et les deux hommes par

devant, sur la banquette.

Personne ne parlait. Antoine inquiet sifflotait un air de caserne, le

père fouettait le bidet, et la mère regardait de coin, en glissant des

coups d'oeil de fouine, la négresse dont le front et les pommettes

reluisaient sous le soleil comme des chaussures bien cirées.

Voulant rompre la glace, Antoine se retourna.

--Eh bien, dit-il, on ne cause pas?

--Faut le temps; répondit la vieille.

Il reprit:

--Allons, raconte à la p'tite l'histoire des huit oeufs de ta poule.

C'était une farce célèbre dans la famille. Mais comme sa mère se taisait

toujours, paralysée par l'émotion, il prit lui-même la parole et narra,

en riant beaucoup, cette mémorable aventure. Le père, qui la savait par

coeur, se dérida aux premiers mots; sa femme bientôt suivit l'exemple,

et la négresse elle-même, au passage le plus drôle, partit tout à coup

d'un tel rire, d'un rire si bruyant, roulant, torrentiel, que le cheval

excité fit un petit temps de galop.

La connaissance était faite. On causa.

A peine arrivés, quand tout le monde fut descendu, après qu'il eut

conduit sa bonne amie dans la chambre pour ôter sa robe qu'elle aurait

pu tacher en faisant un bon plat de sa façon destiné à prendre les vieux

par le ventre, il attira ses parents devant la porte, et demanda, le

coeur battant.

--Eh ben, quéque vous dites?

Le père se tut. La mère plus hardie déclara:

--Alle est trop noire! Non, vrai, c'est trop. J'en ai eu les sangs

tournés.

--Vous vous y ferez, dit Antoine.

--Possible, mais pas pour le moment. Ils entrèrent et la bonne femme

fut émue en voyant la négresse cuisiner. Alors elle l'aida, la jupe

retroussée, active malgré son âge.

Le repas fut bon, fut long, fut gai. Quand on fit un tour ensuite,

Antoine prit son père à part.

--Eh ben, pé, quéque t'en dis?

Le paysan ne se compromettait jamais.

--J'ai point d'avis. D'mande à ta mé.

Alors Antoine rejoignit sa mère et la retenant en arrière.

--Eh ben, ma mé, quéque t'en dis?

--Mon pauv'e gars, vrai, alle est trop noire. Seulement un p'tieu moins

je ne m'opposerais pas, mais c'est trop. On dirait Satan!

Il n'insista point, sachant que la vieille s'obstinait toujours, mais il

sentait en son coeur entrer un orage de chagrin. Il cherchait ce qu'il

fallait faire, ce qu'il pourrait inventer, surpris d'ailleurs qu'elle ne

les eût pas conquis déjà comme elle l'avait séduit lui-même. Et ils s'en

allaient tous les quatre à pas lents à travers les blés, redevenus peu

à peu silencieux. Quand on longeait une clôture les fermiers

apparaissaient à la barrière, les gamins grimpaient sur les talus, tout

le monde se précipitait au chemin pour voir passer la «noire» que

le fils Boitelle avait ramenée. On apercevait au loin des gens qui

couraient à travers les champs comme on accourt quand bat le tambour des

annonces de phénomènes vivants. Le père et la mère Boitelle effarés de

cette curiosité semée par la campagne à leur approche, hâtaient le pas,

côte à côte, précédant de loin leur fils à qui sa compagne demandait ce

que les parents pensaient d'elle.

Il répondit en hésitant qu'ils n'étaient pas encore décidés.

Mais sur la place du village ce fut une sortie en masse de toutes

les maisons en émoi, et devant l'attroupement grossissant, les vieux

Boitelle prirent la fuite et regagnèrent leur logis, tandis qu'Antoine

soulevé de colère, sa bonne amie au bras, s'avançait avec majesté sous

les yeux élargis par l'ébahissement.

Il comprenait que c'était fini, qu'il n'y avait plus d'espoir, qu'il

n'épouserait pas sa négresse; elle aussi le comprenait; et ils se mirent

à pleurer tous les deux en approchant de la ferme. Dès qu'ils y furent

revenus, elle ôta de nouveau sa robe pour aider la mère à faire

sa besogne; elle la suivit partout, à la laiterie, à l'étable,

au poulailler, prenant la plus grosse part, répétant sans cesse:

«Laissez-moi faire, madame Boitelle», si bien que le soir venu, la

vieille, touchée et inexorable, dit à son fils: «C'est une brave fille

tout de même. C'est dommage qu'elle soit si noire, mais vrai, alle l'est

trop. J'pourrais pas m'y faire, faut qu'alle r'tourne, alle est trop

noire!»

Et le fils Boitelle dit à sa bonne amie:

--Alle n'veut point, alle te trouve trop noire. Faut r'tourner. Je

t'aconduirai jusqu'au chemin de fer. N'importe, t'éluge point. J'vas

leur y parler quand tu seras partie.

Il la conduisit donc à la gare en lui donnant encore bon espoir, et

après l'avoir embrassée, la fit monter dans le convoi qu'il regarda

s'éloigner avec des yeux bouffis par les pleurs.

Il eut beau implorer les vieux, ils ne consentirent jamais.

Et quand il avait conté cette histoire que tout le pays connaissait,

Antoine Boitelle ajoutait toujours:

--A partir de ça, j'ai eu de coeur à rien, à rien. Aucun métier ne

m'allait pu, et j'sieus devenu ce que j'sieus, un ordureux.

On lui disait:

--Vous vous êtes marié pourtant.

--Oui, et j'peux pas dire que ma femme m'a déplu pisque j'y ai fait

quatorze éfants, mais c'n'est point l'autre, oh non pour sûr, oh non!

L'autre, voyez-vous, ma négresse, alle n'avait qu'à me regarder, je me

sentais comme transporté...

L'ORDONNANCE

Le cimetière plein d'officiers avait l'air d'un champ fleuri. Les képis

et les culottes rouges, les galons et les boutons d'or, les sabres, les

aiguillettes de l'état-major, les brandebourgs des chasseurs et des

hussards passaient au milieu des tombes dont les croix blanches ou

noires ouvraient leurs bras lamentables, leurs bras de fer, de marbre ou

de bois sur le peuple disparu des morts.

On venait d'enterrer la femme du colonel de Limousin. Elle s'était noyée

deux jours auparavant, en prenant un bain.

C'était fini, le clergé était parti, mais le colonel, soutenu par deux

officiers, restait debout devant le trou au fond duquel il voyait encore

le coffre de bois qui cachait, décomposé déjà, le corps de sa jeune

femme.

C'était presque un vieillard, un grand maigre à moustaches blanches

qui avait épousé, trois ans plus tôt, la fille d'un camarade, demeurée

orpheline après la mort de son père, le colonel Sortis.

Le capitaine et le lieutenant sur qui s'appuyait leur chef essayaient

de l'emmener. Il résistait, les yeux pleins de larmes qu'il ne laissait

point couler, par héroïsme, et, murmurant, tout bas: «Non, non, encore

un peu», il s'obstinait à rester là, les jambes fléchissantes, au bord

de ce trou, qui lui paraissait sans fond, un abîme où étaient tombés son

coeur et sa vie, tout ce qui lui restait sur terre.

Tout à coup le général Ormont s'approcha, saisit par le bras le colonel,

et l'entraînant presque de force: «Allons, allons, mon vieux camarade,

il ne faut pas demeurer là.» Le colonel obéit alors, et rentra chez lui.

Comme il ouvrait la porte de son cabinet, il aperçut une lettre sur

sa table de travail. L'ayant prise, il faillit tomber de surprise et

d'émotion, il avait reconnu l'écriture de sa femme. Et la lettre portait

le timbre de la poste avec la date du jour même. Il déchira l'enveloppe

et lut.

«PÈRE,

Permettez-moi de vous appeler encore père, comme autrefois. Quand vous

recevrez cette lettre, je serai morte, et sous la terre. Alors peut-être

pourrez-vous me pardonner.

Je ne veux pas chercher à vous émouvoir ni à atténuer ma faute. Je veux

dire seulement, avec toute la sincérité d'une femme qui va se tuer dans

une heure, la vérité entière et complète.

Quand vous m'avez épousée, par générosité, je me suis donnée à vous, par

reconnaissance et je vous ai aimé de tout mon coeur de petite fille. Je

vous ai aimé ainsi que j'aimais papa, presque autant; et un jour, comme

j'étais sur vos genoux, et comme vous m'embrassiez, je vous ai appelé:

«Père», malgré moi. Ce fut un cri du coeur, instinctif, spontané. Vrai,

vous étiez pour moi un père, rien qu'un père. Vous avez ri, et vous

m'avez dit: «Appelle-moi toujours comme ça, mon enfant, ça me fait

plaisir.»

Nous sommes venus dans cette ville et--pardonnez-moi, père--je suis

devenue amoureuse. Oh! j'ai résisté longtemps, presque deux ans, vous

lisez bien, presque deux ans, et puis j'ai cédé, je suis devenue

coupable, je suis devenue une femme perdue.

Quant à lui?--Vous ne devinerez pas qui. Je suis bien tranquille

là-dessus, puisqu'ils étaient douze officiers, toujours autour de moi et

avec moi, que vous appeliez mes douze constellations.

Père, ne cherchez pas à le connaître et ne le haïssez pas, lui. Il a

fait ce que n'importe qui aurait fait à sa place, et puis, je suis sûre

qu'il m'aimait aussi de tout son coeur.

Mais, écoutez--un jour, nous avions rendez-vous dans l'île des Bécasses,

vous savez la petite île, après le moulin. Moi, je devais y aborder en

nageant, et lui devait m'attendre dans les buissons, et puis rester

là jusqu'au soir pour qu'on ne le vît pas partir. Je venais de le

rejoindre, quand les branches s'ouvrent et nous apercevons Philippe,

votre ordonnance, qui nous avait surpris. J'ai senti que nous étions

perdus et j'ai poussé un grand cri; alors il m'a dit--lui, mon

ami!--Allez-vous-en à la nage, tout doucement, ma chère, et laissez-moi

avec cet homme.

Je suis partie, si émue que j'ai failli me noyer, et je suis rentrée

chez vous, m'attendant à quelque chose d'épouvantable.

Une heure après, Philippe me disait, à voix basse, dans le corridor du

salon où je l'ai rencontré. «Je suis aux ordres de madame, si elle avait

quelque lettre à me donner». Alors je compris qu'il s'était vendu, et

que mon ami l'avait acheté.

Je lui ai donné des lettres, en effet,--toutes mes lettres.--Il les

portait et me rapportait les réponses.

Cela a duré deux mois environ. Nous avions confiance en lui, comme vous

aviez confiance en lui, vous aussi.

Or, père, voici ce qui arriva. Un jour, dans la même île où j'étais

venue à la nage, mais, seule, cette fois, j'ai retrouvé votre

ordonnance. Cet homme m'attendait et il m'a prévenue qu'il allait nous

dénoncer à vous et vous livrer des lettres gardées par lui, volées, si

je ne cédais point à ses désirs.

Oh! père, mon père, j'ai eu peur, une peur lâche, indigne, peur de vous

surtout, de vous si bon, et trompé par moi, peur pour lui encore,--vous

l'auriez tué--pour moi aussi, peut-être, est-ce que je sais, j'étais

affolée, éperdue, j'ai cru l'acheter encore une fois ce misérable qui

m'aimait aussi, quelle honte!

Nous sommes si faibles, nous autres, que nous perdons la tête bien plus

que vous. Et puis, quand on est tombé, on tombe toujours plus bas, plus

bas. Est-ce que je sais ce que j'ai fait? J'ai compris seulement qu'un

de vous deux et moi allions mourir--et je me suis donnée à cette brute.

Vous voyez, père, que je ne cherche pas à m'excuser.

Alors, alors--alors, ce que j'aurais dû prévoir est arrivé--il m'a prise

et reprise quand il a voulu en me terrifiant. Il a été aussi mon amant,

comme l'autre, tous les jours. Est-ce pas abominable? Et quel châtiment,

père?

Alors, moi, je me suis dit. Il faut mourir. Vivante, je n'aurais pu vous

confesser un pareil crime. Morte, j'ose tout. Je ne pouvais plus faire

autrement que de mourir, rien ne m'aurait lavée, j'étais trop tachée. Je

ne pouvais plus aimer, ni être aimée; il me semblait que je salissais

tout le monde, rien qu'en donnant la main.

Tout à l'heure, je vais aller prendre mon bain et je ne reviendrai pas.

Cette lettre pour vous ira chez mon amant. Il la recevra après ma mort,

et sans rien comprendre, vous la fera tenir, accomplissant mon dernier

voeu. Et vous la lirez, vous, en revenant du cimetière.

Adieu, père, je n'ai plus rien à vous dire. Faites ce que vous voudrez,

et pardonnez-moi.»

Le colonel s'essuya le front couvert de sueur. Son sang-froid, le

sang-froid des jours de bataille lui était revenu tout à coup.

Il sonna.

Un domestique parut.

--Envoyez-moi Philippe, dit-il.

Puis, il entr'ouvrit le tiroir de sa table.

L'homme entra presque aussitôt, un grand soldat à moustaches rousses,

l'air malin, l'oeil sournois.

Le colonel le regarda tout droit.

--Tu vas me dire le nom de l'amant de ma femme.

--Mais, mon colonel...

L'officier prit son revolver dans le tiroir entr'ouvert.

--Allons, et vite, tu sais que je ne plaisante pas.

--Eh bien!... mon colonel..., c'est le capitaine Saint-Albert.

A peine avait-il prononcé ce nom, qu'une flamme lui brûla les yeux, et

il s'abattit sur la face, une balle au milieu du front.

LE LAPIN

Maître Lecacheur apparut sur la porte de sa maison, à l'heure ordinaire,

entre cinq heures et cinq heures un quart du matin, pour surveiller ses

gens qui se mettaient au travail.

Rouge, mal éveillé, l'oeil droit ouvert, l'oeil gauche presque fermé,

il boutonnait avec peine ses bretelles sur son gros ventre, tout en

surveillant, d'un regard entendu et circulaire, tous les coins connus de

sa ferme. Le soleil coulait ses rayons obliques à travers les hêtres du

fossé et les pommiers ronds de la cour, faisait chanter les coqs sur

le fumier et roucouler les pigeons sur le toit. La senteur de l'étable

s'envolait par la porte ouverte et se mêlait, dans l'air frais du matin,

à l'odeur âcre de l'écurie où hennissaient les chevaux, la tête tournée

vers la lumière.

Dès que son pantalon fut soutenu solidement, maître Lecacheur se mit

en route, allant d'abord vers le poulailler, pour compter les oeufs du

matin, car il craignait des maraudes depuis quelque temps.

Mais la fille de ferme accourut vers lui en levant les bras et criant:

«Maît' Cacheux, maît' Cacheux, on a volé un lapin, c'te nuit.»

--Un lapin?

--Oui, maît'Cacheux, l'gros gris, celui de la cage à draite.

Le fermier ouvrit tout à fait l'oeil gauche et dit simplement:

--Faut vé ça.

Et il alla voir.

La cage avait été brisée, et le lapin était parti.

Alors l'homme devint soucieux, referma son oeil droit et se gratta le

nez. Puis, après avoir réfléchi, il ordonna à la servante effarée, qui

demeurait stupide devant son maître:

--Va quéri les gendarmes. Dis que j'les attends sur l'heure.

Maître Lecacheur était maire de sa commune, Pavigny-le-Gras, et

commandait en maître, vu son argent et sa position.

Dès que la bonne eut disparu, en courant vers le village, distant d'un

demi-kilomètre, le paysan rentra chez lui, pour boire son café et causer

de la chose avec sa femme.

Il la trouva soufflant le feu avec sa bouche, à genoux devant le foyer.

Il dit dès la porte:

--V'là qu'on a volé un lapin, l'gros gris.

Elle se retourna si vite qu'elle se trouva assise par terre, et

regardant son mari avec des yeux désolés:

--Qué qu'tu dis, Cacheux! qu'on a volé un lapin?

--L'gros gris.

--L'gros gris?

Elle soupira.

--Qué misère! qué qu'a pu l'vôlé, çu lapin.

C'était une petite femme maigre et vive, propre, entendue à tous les

soins de l'exploitation.

Lecacheur avait son idée.

--Ça doit être çu gars de Polyte.

La fermière se leva brusquement, et d'une voix furieuse:

--C'est li! c'est li! faut pas en trâcher d'autre. C'est li! Tu l'as

dit, Cacheux!

Sur sa maigre figure irritée, toute sa fureur paysanne, toute son

avarice, toute sa rage de femme économe contre le valet toujours

soupçonné, contre la servante toujours suspectée, apparaissaient dans la

contraction de la bouche, dans les rides des joues et du front.

--Et qué que t'as fait? demanda-t-elle.

--J'ai envéyé quéri les gendarmes.

Ce Polyte était un homme de peine employé pendant quelques jours dans

la ferme et congédié par Lecacheur après une réponse insolente. Ancien

soldat, il passait pour avoir gardé de ses campagnes en Afrique des

habitudes de maraude et de libertinage. Il faisait, pour vivre, tous les

métiers. Maçon, terrassier, charretier, faucheur, casseur de pierres,

ébrancheur, il était surtout fainéant; aussi ne le gardait-on nulle

part et devait-il par moments changer de canton pour trouver encore du

travail.

Dès le premier jour de son entrée à la ferme, la femme de Lecacheur

l'avait détesté; et maintenant elle était sûre que le vol avait été

commis par lui.

Au bout d'une demi-heure environ, les deux gendarmes arrivèrent. Le

brigadier Sénateur était très haut et maigre, le gendarme Lenient, gros

et court.

Lecacheur les fit asseoir, et leur raconta la chose. Puis on alla

voir le lieu du méfait afin de constater le bris de la cabine et de

recueillir toutes les preuves. Lorsqu'on fut rentré dans la cuisine, la

maîtresse apporta du vin, emplit les verres et demanda avec un défi dans

l'oeil:

--L'prendrez-vous, c'ti-là?

Le brigadier, son sabre entre les jambes, semblait soucieux. Certes, il

était sûr de le prendre si on voulait bien le lui désigner. Dans le cas

contraire, il ne répondait point de le découvrir lui-même. Après avoir

longtemps réfléchi, il posa cette simple question:

--Le connaissez-vous, le voleur?

Un pli de malice normande rida la grosse bouche de Lecacheur qui

répondit:

--Pour l'connaître, non, je l'connais point, vu que j'l'ai pas vu vôler.

Si j'l'avais vu, j'y aurais fait manger tout cru, poil et chair, sans

un coup d'cidre pour l'faire passer. Pour lors, pour dire qui c'est,

je l'dirai point, nonobstant, que j'crais qu'c'est çu propre à rien de

Polyte.

Alors il expliqua longuement ses histoires avec Polyte, le départ de ce

valet, son mauvais regard, des propos rapportés, accumulant des preuves

insignifiantes et minutieuses.

Le brigadier, qui avait écouté avec grande attention tout en vidant son

verre de vin et en le remplissant ensuite, d'un geste indifférent, se

tourna vers son gendarme:

--Faudra voir chez la femme au berqué Severin, dit-il.

Le gendarme sourit et répondit par trois signes de tête.

Alors, Mme Lecacheur se rapprocha, et tout doucement, avec des ruses

de paysanne, interrogea à son tour le brigadier. Ce berger Severin, un

simple, une sorte de brute, élevé dans un parc à moutons, ayant grandi

sur les côtes au milieu de ses bêtes trottantes et bêlantes, ne

connaissant guère qu'elles au monde, avait cependant conservé au fond

de l'âme l'instinct d'épargne du paysan. Certes, il avait dû cacher,

pendant des années et des années, dans des creux d'arbre ou des trous de

rocher tout ce qu'il gagnait d'argent, soit en gardant les troupeaux,

soit en guérissant, par des attouchements et des paroles, les entorses

des animaux (car le secret des rebouteux lui avait été transmis par un

vieux berger qu'il avait remplacé). Or, un jour, il acheta, en vente

publique, un petit bien, masure et champ, d'une valeur de trois mille

francs.

Quelques mois plus tard, on apprit qu'il se mariait. Il épousait une

servante connue pour ses mauvaises moeurs, la bonne du cabaretier. Les

gars racontaient que cette fille, le sachant aisé, l'avait été trouver

chaque nuit, dans sa hutte, et l'avait pris, l'avait conquis, l'avait

conduit au mariage, peu à peu, de soir en soir.

Puis, ayant passé par la mairie et par l'église, elle habitait

maintenant la maison achetée par son homme, tandis qu'il continuait à

garder ses troupeaux, nuit et jour, à travers les plaines.

Et le brigadier ajouta:

--V'là trois s'maines que Polyte couche avec elle, vu qu'il n'a pas

d'abri, ce maraudeur.

Le gendarme se permit un mot:

--Il prend la couverture au berger.

Madame Lecacheur, saisie d'une rage nouvelle, d'une rage accrue par une

colère de femme mariée contre le dévergondage, s'écria:

--C'est elle, j'en suis sûre. Allez-y. Ah! les bougres de voleux!

Mais le brigadier ne s'émut pas:

--Minute, dit-il. Attendons midi, vu qu'il y vient dîner chaque jour. Je

les pincerai le nez dessus.

Et le gendarme souriait, séduit par l'idée de son chef; et Lecacheur

aussi souriait maintenant, car l'aventure du berger lui semblait

comique, les maris trompés étant toujours plaisants.

Midi venait de sonner, quand le brigadier Sénateur, suivi de son homme,

frappa trois coups légers à la porte d'une petite maison isolée, plantée

au coin d'un bois, à cinq cents mètres du village.

Ils s'étaient collés contre le mur afin de n'être pas vus du dedans;

et ils attendirent. Au bout d'une minute ou deux, comme personne ne

répondait, le brigadier frappa de nouveau. Le logis semblait inhabité

tant il était silencieux, mais le gendarme Lenient, qui avait l'oreille

fine, annonça qu'on remuait à l'intérieur.

Alors Sénateur se fâcha. Il n'admettait point qu'on résistât une seconde

à l'autorité et, heurtant le mur du pommeau de son sabre, il cria:

--Ouvrez, au nom de la loi!

Cet ordre demeurant toujours inutile, il hurla:

--Si vous n'obéissez pas, je fais sauter la serrure. Je suis le

brigadier de gendarmerie, nom de Dieu! Attention, Lenient.

Il n'avait point fini de parler que la porte était ouverte, et Sénateur

avait devant lui une grosse fille très rouge, joufflue, dépoitraillée,

ventrue, large des hanches, une sorte de femelle sanguine et bestiale,

la femme du berger Severin.

Il entra.

--Je viens vous rendre visite, rapport à une petite enquête, dit-il.

Et il regardait autour de lui. Sur la table une assiette, un pot à

cidre, un verre à moitié plein annonçaient un repas commencé. Deux

couteaux traînaient côte à côte. Et le gendarme malin cligna de l'oeil à

son chef.

--Ça sent bon, dit celui-ci.

--On jurerait du lapin sauté, ajouta Lenient très gai.

--Voulez-vous un verre de fine? demanda la paysanne.

--Non, merci. Je voudrais seulement la peau du lapin que vous mangez.

Elle fit l'idiote; mais elle tremblait.

--Qué lapin?

Le brigadier s'était assis et s'essuyait le front avec sérénité.

--Allons, allons, la patronne, vous ne nous ferez pas accroire que vous

vous nourrissiez de chiendent. Que mangiez-vous, là, toute seule, pour

votre dîner?

--Mé, rien de rien, j'vous jure. Un p'tieu d'beurre su l'pain.

--Mazette, la bourgeoise, un p'tieu d'beurre su l'pain... vous faites

erreur. C'est un p'tieu d'beurre sur le lapin qu'il faut dire. Bougre!

il sent bon vot'beurre, nom de Dieu! c'est du beurre de choix, du beurre

d'extra, du beurre de noce, du beurre à poil, pour sûr, c'est pas du

beurre de ménage, çu beurre-là!

Le gendarme se tordait et répétait:

--Pour sûr, c'est pas du beurre de ménage.

Le brigadier Sénateur étant farceur, toute la gendarmerie était devenue

facétieuse.

Il reprit:

--Ous'qu'il est vot'beurre?

--Mon beurre?

--Oui, vot'beurre.

--Mais dans l'pot.

--Alors, ous'qu'il est l'pot?

--Qué pot?

--L'pot à beurre, pardi!

--Le v'là.

Elle alla chercher une vieille tasse au fond de laquelle gisait une

couche de beurre rance et salé.

Le brigadier le flaira et, remuant le front:

---C'est pas l'même. Il me faut l'beurre qui sent le lapin sauté.

Allons, Lenient, ouvrons l'oeil; vois su l'buffet, mon garçon; mé j'vas

guetter sous le lit.

Ayant donc fermé la porte, il s'approcha du lit et le voulut tirer;

mais le lit tenait au mur, n'ayant pas été déplacé depuis plus d'un

demi-siècle apparemment. Alors le brigadier se pencha, et fit craquer

son uniforme. Un bouton venait de sauter.

--Lenient, dit-il.

--Mon brigadier?

--Viens, mon garçon, viens au lit, moi je suis trop long pour voir

dessous. Je me charge du buffet.

Donc, il se releva, et attendit, debout, que son homme eût exécuté

l'ordre.

Lenient, court et rond, ôta son képi, se jeta sur le ventre, et collant

son front par terre, regarda longtemps le creux noir sous la couche.

Puis, soudain, il s'écria:

--Je l'tiens! Je l'tiens!

Le brigadier Sénateur se pencha sur son homme.

--Qué que tu tiens, le lapin?

--Non, l'voleux!

--L'voleux! Amène, amène!

Les deux bras du gendarme allongés sous le lit avaient appréhendé

quelque chose, et il tirait de toute sa force. Un pied, chaussé d'un

gros soulier, parut enfin, qu'il tenait de sa main droite.

Le brigadier le saisit: «Hardi! hardi! tire!»

Lenient, à genoux maintenant, tirait sur l'autre jambe. Mais la besogne

était rude, car le captif gigotait ferme, ruait et faisait gros dos,

s'arc-boutant de la croupe à la traverse du lit.

--Hardi! hardi! tire, criait Sénateur.

Et ils tiraient de toute leur force, si bien que la barre de bois

céda et l'homme sortit jusqu'à la tête, dont il se servit encore pour

s'accrocher à sa cachette.

La figure parut enfin, la figure furieuse et consternée de Polyte dont

les bras demeuraient étendus sous le lit.

--Tire! criait toujours le brigadier.

Alors un bruit bizarre se fît entendre; et, comme les bras s'en venaient

à la suite des épaules, les mains se montrèrent à la suite des bras et,

dans les mains, la queue d'une casserole, et, au bout de la queue, la

casserole elle-même, qui contenait un lapin sauté.

--Nom de Dieu, de Dieu, de Dieu, de Dieu! hurlait le brigadier fou de

joie, tandis que Lenient s'assurait de l'homme.

Et la peau du lapin, preuve accablante, dernière et terrible pièce à

conviction, fut découverte dans la paillasse.

Alors les gendarmes rentrèrent en triomphe au village avec le prisonnier

et leurs trouvailles.

Huit jours plus tard, la chose ayant fait grand bruit, maître Lecacheur,

en entrant à la mairie pour y conférer avec le maître d'école, apprit

que le berger Severin l'y attendait depuis une heure.

L'homme était assis sur une chaise, dans un coin, son bâton entre les

jambes. En apercevant le maire, il se leva, ôta son bonnet, salua d'un:

--Bonjou, maît'Cacheux.

Puis demeura debout, craintif, gêné.

--Qu'est-ce que vous demandez? dit le fermier.

--V'là, maît'Cacheux. C'est-i véridique qu'on a volé un lapin cheux

vous, l'aut'semaine?

--Mais oui, c'est vrai, Severin.

--Ah! ben, pour lors c'est véridique.

--Oui, mon brave.

--Qué qui l'a volé, çu lapin?

--C'est Polyte Ancas, l'journalier.

--Ben, ben. C'est-i véridique itou qu'on l'a trouvé sous mon lit?

--Qui ça, le lapin?

--Le lapin et pi Polyte, l'un au bout d'l'autre.

--Oui, mon pauv'e Severin. C'est vrai.

--Pour lors, c'est véridique?

--Oui. Qu'est-ce qui vous a donc conté c't'histoire-là?

--Un p'tieu tout l'monde. Je m'entends. Et pi, et pi, vous n'en savez

long su l'mariage, vu qu'vous les faites, vous qu'êtes maire.

--Comment sur le mariage?

--Oui, rapport au drait.

--Comment rapport au droit?

--Rapport au drait d'l'homme et pi au drait d'la femme.

--Mais, oui.

--Eh! ben, dites-mé, maît'Cacheux, ma femme a-t-i l'drait de coucher avé

Polyte?

--Comment, de coucher avec Polyte?

--Oui, c'est-i son drait, vu la loi, et pi vu qu'alle est ma femme, de

coucher avec Polyte?

--Mais non, mais non, c'est pas son droit.

--Si je l'y r'prends, j'ai-t-i l'drait de li fout' des coups, mé, à elle

et pi à li itou?

--Mais... mais... mais oui.

--C'est ben, pour lors. J'vas vous dire. Eune nuit, vu qu'j'avais

d'z'idées, j'rentrai, l'aute semaine, et j'les y trouvai, qu'i n'étaient

point dos à dos. J'foutis Polyte coucher dehors; mais c'est tout, vu que

je savais point mon drait. C'te fois-ci, j'les vis point. Je l'sais par

l's autres. C'est fini, n'en parlons pu. Mais si j'les r'pince... nom

d'un nom, si j'les r'pince. Je leur ferai passer l'goût d'la rigolade,

maît'Cacheux, aussi vrai que je m'nomme Severin...

UN SOIR

Le \_Kléber\_ avait stoppé, et je regardais de mes yeux ravis l'admirable

golfe de Bougie qui s'ouvrait devant nous. Les forêts kabyles couvraient

les hautes montagnes; les sables jaunes, au loin, faisaient, à la mer

une rive de poudre d'or, et le soleil tombait en torrents de feu sur les

maisons blanches de la petite ville.

La brise chaude, la brise d'Afrique, apportait à mon coeur joyeux,

l'odeur du désert, l'odeur du grand continent mystérieux où l'homme du

Nord ne pénètre guère. Depuis trois mois, j'errai sur le bord de ce

monde profond et inconnu, sur le rivage de cette terre fantastique de

l'autruche, du chameau, de la gazelle, de l'hippopotame, du gorille, de

l'éléphant et du nègre. J'avais vu l'arabe galoper dans le vent, comme

un drapeau qui flotte et vole et passe, j'avais couché sous la tente

brune, dans la demeure vagabonde de ces oiseaux blancs du désert.

J'étais ivre de lumière, de fantaisie et d'espace.

Maintenant, après cette dernière excursion, il faudrait partir,

retourner en France, revoir Paris, la ville du bavardage inutile, des

soucis médiocres et des poignées de mains sans nombre. Je dirais adieu

aux choses aimées, si nouvelles, à peine entrevues, tant regrettées.

Une flotte de barques entourait le paquebot. Je sautai dans l'une

d'elles où ramait un négrillon, et je fus bientôt sur le quai, près de

la vieille porte sarrazine, dont la ruine grise, à l'entrée de la cité

kabyle, semble un écusson de noblesse antique.

Comme je demeurais debout sur le port, à côté de ma valise, regardant

sur la rade le gros navire à l'ancre, et stupéfait d'admiration devant

cette côte unique, devant ce cirque de montagnes baignées par les flots

bleus, plus beau que celui de Naples, aussi beau que ceux d'Ajaccio et

de Porto, en Corse, une lourde main me tomba sur l'épaule.

Je me retournai et je vis un grand homme à barbe longue, coiffé d'un

chapeau de paille, vêtu de flanelle blanche, debout à côté de moi, et me

dévisageant de ses yeux bleus.

--N'êtes-vous pas mon ancien camarade de pension? dit-il.

--C'est possible. Comment vous appelez-vous?

--Trémoulin.

--Parbleu! Tu étais mon voisin d'études.

--Ah! vieux, je t'ai reconnu du premier coup, moi.

Et la longue barbe se frotta sur mes joues.

Il semblait si content, si gai, si heureux de me voir, que, par un élan

d'amical égoïsme, je serrai fortement les deux mains de ce camarade de

jadis, et que je me sentis moi-même très satisfait de l'avoir ainsi

retrouvé.

Trémoulin avait été pour moi pendant quatre ans le plus intime, le

meilleur de ces compagnons d'études que nous oublions si vite à peine

sortis du collège. C'était alors un grand corps mince, qui semblait

porter une tête trop lourde, une grosse tête ronde, pesante, inclinant

le cou tantôt à droite, tantôt à gauche, et écrasant la poitrine étroite

de ce haut collégien à longues jambes.

Très intelligent, doué d'une facilité merveilleuse, d'une rare souplesse

d'esprit, d'une sorte d'intuition instinctive pour toutes les études

littéraires, Trémoulin était le grand décrocheur de prix de notre

classe.

On demeurait convaincu au collège qu'il deviendrait un homme illustre,

un poète sans doute, car il faisait des vers et il était plein d'idées

ingénieusement sentimentales. Son père, pharmacien dans le quartier du

Panthéon, ne passait pas pour riche.

Aussitôt après le baccalauréat, je l'avais perdu de vue.

--Qu'est-ce que tu fais ici? m'écriai-je.

Il répondit en souriant:

--Je suis colon.

--Bah! Tu plantes?

--Et je récolte.

--Quoi?

--Du raisin, dont je fais du vin.

--Et ça va?

--Ça va très bien.

--Tant mieux, mon vieux.

--Tu allais à l'hôtel?

--Mais, oui.

--Eh bien, tu iras chez moi.

--Mais!...

--C'est entendu.

Et il dit au négrillon qui surveillait nos mouvements:

--Chez moi, Ali.

Ali répondit:

--Foui, moussi.

Puis se mit à courir, ma valise sur l'épaule, ses pieds noirs battant la

poussière.

Trémoulin me saisit le bras, et m'emmena. D'abord il me posa des

questions sur mon voyage, sur mes impressions, et, voyant mon

enthousiasme, parut m'en aimer davantage.

Sa demeure était une vieille maison mauresque à cour intérieure, sans

fenêtres sur la rue, et dominée par une terrasse qui dominait elle-même

celles des maisons voisines, et le golfe et les forêts, les montagnes,

la mer.

Je m'écriai:

--Ah! voilà ce que j'aime, tout l'Orient m'entre dans le coeur en ce

logis. Cristi! que tu es heureux de vivre ici! Quelles nuits tu dois

passer sur cette terrasse! Tu y couches?

--Oui, j'y dors pendant l'été. Nous y monterons ce soir. Aimes-tu la

pêche?

--Quelle pêche?

--La pêche au flambeau.

--Mais oui, je l'adore.

--Eh bien, nous irons, après dîner. Puis nous reviendrons prendre des

sorbets sur mon toit.

Après que je me fus baigné, il me fit visiter la ravissante ville

kabyle, une vraie cascade de maisons blanches dégringolant à la mer,

puis nous rentrâmes comme le soir venait, et après un exquis dîner nous

descendîmes vers le quai.

On ne voyait plus rien que les feux des rues et les étoiles, ces larges

étoiles luisantes, scintillantes, du ciel d'Afrique.

Dans un coin du port, une barque attendait Dès que nous fûmes dedans, un

homme dont je n'avais point distingué le visage se mit à ramer pendant

que mon ami préparait le brasier qu'il allumerait tout à l'heure. Il me

dit:

--Tu sais, c'est moi qui manie la fouine. Personne n'est plus fort que

moi.

--Mes compliments.

Nous avions contourné une sorte de môle et nous étions, maintenant, dans

une petite baie pleine de hauts rochers dont les ombres avaient l'air de

tours bâties dans l'eau, et je m'aperçus, tout à coup, que la mer

était phosphorescente. Les avirons qui la battaient lentement, à coups

réguliers, allumaient dedans, à chaque tombée, une lueur mouvante et

bizarre qui traînait ensuite au loin derrière nous, en s'éteignant. Je

regardais, penché, cette coulée de clarté pâle, émiettée par les rames,

cet inexprimable feu de la mer, ce feu froid qu'un mouvement allume et

qui meurt dès que le flot se calme. Nous allions dans le noir, glissant

sur cette lueur, tous les trois.

Où allions-nous? Je ne voyais point mes voisins, je ne voyais rien que

ce remous lumineux et les étincelles d'eau projetées par les avirons. Il

faisait chaud, très chaud. L'ombre semblait chauffée dans un four, et

mon coeur se troublait de ce voyage mystérieux avec ces deux hommes dans

cette barque silencieuse.

Des chiens, les maigres chiens arabes au poil roux, au nez pointu, aux

yeux luisants, aboyaient au loin, comme ils aboient toutes les nuits

sur cette terre démesurée, depuis les rives de la mer jusqu'au fond du

désert où campent les tribus errantes. Les renards, les chacals, les

hyènes, répondaient; et non loin de là, sans doute, quelque lion

solitaire devait grogner dans une gorge de l'Atlas.

Soudain, le rameur s'arrêta. Où étions-nous? Un petit bruit grinça près

de moi. Une flamme d'allumette apparut, et je vis une main, rien qu'une

main, portant cette flamme légère vers la grille de fer suspendue à

l'avant du bateau et chargée de bois comme un bûcher flottant.

Je regardais, surpris, comme si cette vue eût été troublante et

nouvelle, et je suivis avec émotion la petite flamme touchant au bord de

ce foyer une poignée de bruyères sèches qui se mirent à crépiter.

Alors, dans la nuit endormie, dans la lourde nuit brûlante, un grand feu

clair jaillit, illuminant, sous un dais de ténèbres pesant sur nous, la

barque et deux hommes, un vieux matelot maigre, blanc et ridé, coiffé

d'un mouchoir noué sur la tête, et Trémoulin, dont la barbe blonde

luisait.

--Avant! dit-il.

L'autre rama, nous remettant en marche, au milieu d'un météore, sous

le dôme d'ombre mobile qui se promenait avec nous. Trémoulin, d'un

mouvement continu, jetait du bois sur le brasier qui flambait, éclatant

et rouge.

Je me penchai de nouveau et j'aperçus le fond de la mer. A quelques

pieds sous le bateau il se déroulait lentement, à mesure que nous

passions, l'étrange pays de l'eau, de l'eau qui vivifie, comme l'air du

ciel, des plantes et des bêtes. Le brasier enfonçant jusqu'aux rochers

sa vive lumière, nous glissions sur des forêts surprenantes d'herbes

rousses, rosés, vertes, jaunes. Entre elles et nous une glace

admirablement transparente, une glace liquide, presque invisible, les

rendait féeriques, les reculait dans un rêve, dans le rêve qu'éveillent

les océans profonds. Cette onde claire si limpide qu'on ne distinguait

point, qu'on devinait plutôt, mettait entre ces étranges végétations

et nous quelque chose de troublant comme le doute de la réalité, les

faisait mystérieuses comme les paysages des songes.

Quelquefois les herbes venaient jusqu'à la surface, pareilles à des

cheveux, à peine remuées par le lent passage de la barque.

Au milieu d'elles, de minces poissons d'argent filaient, fuyaient, vus

une seconde et disparus. D'autres, endormis encore, flottaient suspendus

au milieu de ces broussailles d'eau, luisants et fluets, insaisissables.

Souvent un crabe courait vers un trou pour se cacher, ou bien une méduse

bleuâtre et transparente, à peine visible, fleur d'azur pâle, vraie

fleur de mer, laissait traîner son corps liquide dans notre léger

remous; puis, soudain, le fond disparaissait, tombé plus bas, très loin,

dans un brouillard de verre épaissi. On voyait vaguement alors de gros

rochers et des varechs sombres, à peine éclairés par le brasier.

Trémoulin, debout à l'avant, le corps penché, tenant aux mains le long

trident aux pointes aiguës qu'on nomme la fouine, guettait les rochers,

les herbes, le fond changeant de la mer, avec un oeil ardent de bête qui

chasse.

Tout à coup, il laissa glisser dans l'eau, d'un mouvement vif et doux,

la tête fourchue de son arme, puis il la lança comme on lance une

flèche, avec une telle promptitude qu'elle saisit à la course un grand

poisson fuyant devant nous.

Je n'avais rien vu que le geste de Trémoulin, mais je l'entendis grogner

de joie, et, comme il levait sa fouine dans la clarté du brasier,

j'aperçus une bête qui se tordait traversée par les dents de fer.

C'était un congre. Après l'avoir contemplé et me l'avoir montré en

le promenant au-dessus de la flamme, mon ami le jeta dans le fond du

bateau. Le serpent de mer, le corps percé de cinq plaies, glissa, rampa,

frôlant mes pieds, cherchant un trou pour fuir, et, ayant trouvé entre

les membrures du bateau une flaque d'eau saumâtre, il s'y blottit, s'y

roula presque mort déjà.

Alors, de minute en minute, Trémoulin cueillit, avec une adresse

surprenante, avec une rapidité foudroyante, avec une sûreté miraculeuse,

tous les étranges vivants de l'eau salée. Je voyais tour à tour passer

au-dessus du feu, avec des convulsions d'agonie, des loups argentés, des

murènes sombres tachetées de sang, des rascasses hérissées de dards, et

des sèches, animaux bizarres qui crachaient de l'encre et faisaient la

mer toute noire pendant quelques instants, autour du bateau.

Cependant je croyais sans cesse entendre des cris d'oiseaux autour

de nous, dans la nuit, et je levais la tête m'efforçant de voir d'où

venaient ces sifflements aigus, proches ou lointains, courts ou

prolongés. Ils étaient innombrables, incessants, comme si une nuée

d'ailes eût plané sur nous, attirées sans doute par la flamme. Parfois

ces bruits semblaient tromper l'oreille et sortir de î'eau.

Je demandai:

--Qui est-ce qui siffle ainsi?

--Mais ce sont les charbons qui tombent.

C'était en effet le brasier semant sur la mer une pluie de brindilles en

feu. Elles tombaient rouges ou flambant encore et s'éteignaient avec une

plainte douce, pénétrante, bizarre, tantôt un vrai gazouillement, tantôt

un appel court d'émigrant qui passe. Des gouttes de résine ronflaient

comme des balles ou comme des frelons et mouraient brusquement en

plongeant. On eût dit vraiment des voix d'êtres, une inexprimable et

frêle rumeur de vie errant dans l'ombre tout près de nous.

Trémoulin cria soudain:

--Ah... la gueuse!

Il lança sa fouine, et, quand il la releva, je vis, enveloppant les

dents de la fourchette, et collée au bois, une sorte de grande loque de

chair rouge qui palpitait, remuait, enroulant et déroulant de longues

et molles et fortes lanières couvertes de suçoirs autour du manche du

trident. C'était une pieuvre.

Il approcha de moi cette proie, et je distinguai les deux gros yeux du

monstre qui me regardaient, des yeux saillants, troubles et terribles,

émergeant d'une sorte de poche qui ressemblait à une tumeur. Se croyant

libre, la bête allongea lentement un de ses membres dont je vis les

ventouses blanches ramper vers moi. La pointe en était fine comme un

fil, et dès que cette jambe dévorante se fut accrochée au banc, une

autre se souleva, se déploya pour la suivre. On sentait là-dedans, dans

ce corps musculeux et mou, dans cette ventouse vivante, rougeâtre et

flasque, une irrésistible force. Trémoulin avait ouvert son couteau, et

d'un coup brusque, il le plongea entre les yeux.

On entendit un soupir, un bruit d'air qui s'échappe; et le poulpe cessa

d'avancer.

Il n'était pas mort cependant, car la vie est tenace en ces corps

nerveux, mais sa vigueur était détruite, sa pompe crevée, il ne pouvait

plus boire le sang, sucer et vider la carapace des crabes.

Trémoulin, maintenant, détachait du bordage, comme pour jouer avec cet

agonisant, ses ventouses impuissantes, et, saisi soudain par une étrange

colère, il cria:

--Attends, je vas te chauffer les pieds.

D'un coup de trident il le reprit et, l'élevant de nouveau, il fit

passer contre la flamme, en les frottant aux grilles de fer rougies du

brasier, les fines pointes de chair des membres de la pieuvre.

Elles crépitèrent en se tordant, rougies, raccourcies par le feu; et

j'eus mal jusqu'au bout des doigts de la souffrance de l'affreuse bête.

--Oh! ne fais pas ça, criai-je.

Il répondit avec calme:

--Bah! c'est assez bon pour elle.

Puis il rejeta dans le bateau la pieuvre crevée et mutilée qui se traîna

entre mes jambes, jusqu'au trou plein d'eau saumâtre, où elle se blottit

pour mourir au milieu des poissons morts.

Et la pêche continua longtemps, jusqu'à ce que le bois vint à manquer.

Quand il n'y en eut plus assez pour entretenir le feu, Trémoulin

précipita dans l'eau le brasier tout entier, et la nuit, suspendue sur

nos têtes par la flamme éclatante, tomba sur nous, nous ensevelit de

nouveau dans ses ténèbres.

Le vieux se remit à ramer, lentement, à coups réguliers. Où était le

port, où était la terre? où était l'entrée du golfe et la large mer?

Je n'en savais rien. Le poulpe remuait encore près de mes pieds, et je

souffrais dans les ongles comme si on me les eût brûlés aussi. Soudain,

j'aperçus des lumières; on rentrait au port.

--Est-ce que tu as sommeil? demanda mon ami.

--Non, pas du tout.

--Alors, nous allons bavarder un peu sur mon toit.

--Bien volontiers.

Au moment où nous arrivions sur cette terrasse, j'aperçus le croissant

de la lune qui se levait derrière les montagnes. Le vent chaud glissait

par souffles lents, plein d'odeurs légères, presque imperceptibles,

comme s'il eût balayé sur son passage la saveur des jardins et des

villes de tous les pays brûlés du soleil.

Autour de nous, les maisons blanches aux toits carrés descendaient vers

la mer, et sur ces toits on voyait des formes humaines couchées ou

debout, qui dormaient ou qui rêvaient sous les étoiles, des familles

entières roulées en de longs vêtements de flanelle et se reposant, dans

la nuit calme, de la chaleur du jour.

Il me sembla tout à coup que l'âme orientale entrait en moi, l'âme

poétique et légendaire des peuples simples aux pensées fleuries. J'avais

le coeur plein de la Bible et des Mille et une Nuits; j'entendais des

prophètes annoncer des miracles et je voyais sur les terrasses de palais

passer des princesses en pantalons de soie, tandis que brûlaient, en des

réchauds d'argent, des essences fines dont la fumée prenait des formes

de génies.

Je dis à Trémoulin:

--Tu as de la chance d'habiter ici.

Il répondit:

--C'est le hasard qui m'y a conduit.

--Le hasard?

--Oui, le hasard et le malheur.

--Tu as été malheureux?

--Très malheureux.

Il était debout, devant moi, enveloppé de son burnous, et sa voix me fit

passer un frisson sur la peau, tant elle me sembla douloureuse.

Il reprit après un moment de silence:

--Je peux te raconter mon chagrin. Cela me fera peut-être du bien d'en

parler.

--Raconte.

--Tu le veux?

--Oui.

--Voilà. Tu te rappelles bien ce que j'étais au collège: une manière

de poète élevé dans une pharmacie. Je rêvais de faire des livres, et

j'essayai, après mon baccalauréat. Cela ne me réussit pas. Je publiai un

volume de vers, puis un roman, sans vendre davantage l'un que l'autre,

puis une pièce de théâtre qui ne fut pas jouée.

Alors, je devins amoureux. Je ne te raconterai pas ma passion. A côté

de la boutique de papa, il y avait un tailleur, lequel était père d'une

fille. Je l'aimai. Elle était intelligente, ayant conquis ses diplômes

d'instruction supérieure, et avait un esprit vif, sautillant, très en

harmonie, d'ailleurs, avec sa personne. On lui eût donné quinze ans bien

qu'elle en eût plus de vingt-deux. C'était une toute petite femme, fine

de traits, de lignes, de ton, comme une aquarelle délicate. Son nez, sa

bouche, ses yeux bleus, ses cheveux blonds, son sourire, sa taille, ses

mains, tout cela semblait fait pour une vitrine et non pour la vie à

l'air. Pourtant elle était vive, souple et active incroyablement. J'en

fus très amoureux. Je me rappelle deux ou trois promenades au jardin du

Luxembourg, auprès de la fontaine de Médicis, qui demeureront assurément

les meilleures heures de ma vie. Tu connais, n'est-ce pas, cet état

bizarre de folie tendre qui fait que nous n'avons plus de pensée que

pour des actes d'adoration? On devient véritablement un possédé que

hante une femme, et rien n'existe plus pour nous à côté d'elle.

Nous fûmes bientôt fiancés. Je lui communiquai mes projets d'avenir

qu'elle blâma. Elle ne me croyait ni poète, ni romancier, ni auteur

dramatique, et pensait que le commerce, quand il prospère, peut donner

le bonheur parfait.

Renonçant donc à composer des livres, je me résignai à en vendre, et

j'achetai, à Marseille, la Librairie Universelle, dont le propriétaire

était mort.

J'eus là trois bonnes années. Nous avions fait de notre magasin une

sorte de salon littéraire où tous les lettrés de la ville venaient

causer. On entrait chez nous comme on entre au cercle, et on échangeait

des idées sur les livres, sur les poètes, sur la politique surtout. Ma

femme, qui dirigeait la vente, jouissait d'une vraie notoriété dans

la ville. Quant à moi, pendant qu'on bavardait au rez-de-chaussée,

je travaillais dans mon cabinet du premier qui communiquait avec la

librairie par un escalier tournant. J'entendais les voix, les rires, les

discussions, et je cessais d'écrire parfois, pour écouter. Je m'étais

mis en secret à composer un roman--que je n'ai pas fini.

Les habitués les plus assidus étaient M. Montina, un rentier, un grand

garçon, un beau garçon, un beau du Midi, à poil noir, avec des yeux

complimenteurs, M. Barbet, un magistrat, deux commerçants, MM. Faucil et

Labarrègue, et le général marquis de Flèche, le chef du parti royaliste,

le plus gros personnage de la province, un vieux de soixante-six ans.

Les affaires marchaient bien. J'étais heureux, très heureux.

Voilà qu'un jour, vers trois heures, en faisant des courses, je passai

par la rue Saint-Ferréol et je vis sortir soudain d'une porte une femme

dont la tournure ressemblait si fort à celle de la mienne que je me

serais dit: «C'est elle!» si je ne l'avais laissée, un peu souffrante,

à la boutique une heure plus tôt. Elle marchait devant moi, d'un pas

rapide, sans se retourner. Et je me mis à la suivre presque malgré moi,

surpris, inquiet.

Je me disais: «Ce n'est pas elle. Non. C'est impossible, puisqu'elle

avait la migraine. Et puis qu'aurait-elle été faire dans cette maison?»

Je voulus cependant en avoir le coeur net, et je me hâtai pour la

rejoindre. M'a-t-elle senti ou deviné ou reconnu à mon pas, je n'en sais

rien, mais elle se retourna brusquement. C'était elle! En me voyant elle

rougit beaucoup et s'arrêta, puis, souriant:

--Tiens, te voilà?

J'avais le coeur serré.

--Oui. Tu es donc sortie? Et ta migraine?

--Ça allait mieux, j'ai été faire une course.

--Où donc?

--Chez Lacaussade, rue Cassinelli, pour une commande de crayons.

Elle me regardait bien en face. Elle n'était plus rouge, mais plutôt

un peu pâle. Ses yeux clairs et limpides,--ah! les yeux des

femmes!--semblaient pleins de vérité, mais je sentis vaguement,

douloureusement, qu'ils étaient pleins de mensonge. Je restais devant

elle plus confus, plus embarrassé, plus saisi qu'elle-même, sans oser

rien soupçonner, mais sûr qu'elle mentait. Pourquoi? je n'en savais

rien.

Je dis seulement:

--Tu as bien fait de sortir si ta migraine va mieux.

--Oui, beaucoup mieux.

--Tu rentres?

--Mais oui.

Je la quittai, et m'en allai seul, par les rues. Que se passait-il?

J'avais eu, en face d'elle, l'intuition de sa fausseté. Maintenant

je n'y pouvais croire; et quand je rentrai pour dîner, je m'accusais

d'avoir suspecté, même une seconde, sa sincérité.

As-tu été jaloux, toi? oui ou non, qu'importe! La première goutte de

jalousie était tombée sur mon coeur. Ce sont des gouttes de feu. Je ne

formulais rien, je ne croyais rien. Je savais seulement qu'elle avait

menti. Songe que tous les soirs, quand nous restions en tête à tête,

après le départ des clients et des commis, soit qu'on allât flâner

jusqu'au port, quand il faisait beau, soit qu'on demeurât à bavarder

dans mon bureau, s'il faisait mauvais, je laissais s'ouvrir mon coeur

devant elle avec un abandon sans réserve, car je l'aimais. Elle était

une part de ma vie, la plus grande, et toute ma joie. Elle tenait dans

ses petites mains ma pauvre âme captive, confiante et fidèle.

Pendant les premiers jours, ces premiers jours de doute et de détresse

avant que le soupçon se précise et grandisse, je me sentis abattu et

glacé comme lorsqu'une maladie couve en nous. J'avais froid sans cesse,

vraiment froid, je ne mangeais plus, je ne dormais pas.

Pourquoi avait-elle menti? Que faisait-elle dans cette maison? J'y étais

entré pour tâcher de découvrir quelque chose. Je n'avais rien trouvé.

Le locataire du premier, un tapissier, m'avait renseigné sur tous ses

voisins, sans que rien me jetât sur une piste. Au second habitait une

sage-femme, au troisième une couturière et une manicure, dans les

combles deux cochers avec leurs familles.

Pourquoi avait-elle menti? Il lui aurait été si facile de me dire

qu'elle venait de chez la couturière ou de chez la manicure. Oh! quel

désir j'ai eu de les interroger aussi! Je ne l'ai pas fait de peur

qu'elle en fût prévenue et qu'elle connût mes soupçons.

Donc, elle était entrée dans cette maison et me l'avait caché. Il y

avait un mystère. Lequel? Tantôt j'imaginais des raisons louables, une

bonne oeuvre dissimulée, un renseignement à chercher, je m'accusais de

la suspecter. Chacun de nous n'a-t-il pas le droit d'avoir ses petits

secrets innocents, une sorte de seconde vie intérieure dont on ne doit

compte à personne? Un homme, parce qu'on lui a donné pour compagne une

jeune fille, peut-il exiger qu'elle ne pense et ne fasse plus rien sans

l'en prévenir avant ou après? Le mot mariage veut-il dire renoncement

à toute indépendance, à toute liberté? Ne se pouvait-il faire qu'elle

allât chez une couturière sans me le dire ou qu'elle secourût la famille

d'un des cochers? Ne se pouvait-il aussi que sa visite dans cette

maison, sans être coupable, fût de nature à être, non pas blâmée, mais

critiquée par moi? Elle me connaissait jusque dans mes manies les

plus ignorées et craignait peut-être, sinon un reproche, du moins une

discussion. Ses mains étaient fort jolies, et je finis par supposer

qu'elle les faisait soigner en cachette par la manicure du logis suspect

et qu'elle ne l'avouait point pour ne pas paraître dissipatrice. Elle

avait de l'ordre, de l'épargne, mille précautions de femme économe et

entendue aux affaires. En confessant cette petite dépense de coquetterie

elle se serait sans doute jugée amoindrie à mes yeux. Les femmes ont

tant de subtilités et de roueries natives dans l'âme.

Mais tous mes raisonnements ne me rassuraient point. J'étais jaloux. Le

soupçon me travaillait, me déchirait, me dévorait. Ce n'était pas encore

un soupçon, mais le soupçon. Je portais en moi une douleur, une angoisse

affreuse, une pensée encore voilée--oui, une pensée avec un voile

dessus--ce voile, je n'osais pas le soulever, car, dessous, je

trouverais un horrible doute... Un amant!... N'avait-elle pas un

amant?... Songe! songe! Cela était invraisemblable, impossible... et

pourtant?...

La figure de Montina passait sans cesse devant mes yeux. Je le voyais,

ce grand bellâtre aux cheveux luisants, lui sourire dans le visage, et

je me disais: «C'est lui.»

Je me faisais l'histoire de leur liaison. Ils avaient parlé d'un livre

ensemble, discuté l'aventure d'amour, trouvé quelque chose qui leur

ressemblait, et de cette analogie avaient fait une réalité.

Et je les surveillais, en proie au plus abominable supplice que puisse

endurer un homme. J'avais acheté des chaussures à semelles de caoutchouc

afin de circuler sans bruit, et je passais ma vie maintenant à monter et

à descendre mon petit escalier en limaçon pour les surprendre. Souvent,

même, je me laissais glisser sur les mains, la tête la première, le long

des marches, afin de voir ce qu'ils faisaient. Puis je devais remonter

à reculons, avec des efforts et une peine infinis, après avoir constaté

que le commis était en tiers.

Je ne vivais plus, je souffrais. Je ne pouvais plus penser à rien, ni

travailler, ni m'occuper de mes affaires. Dès que je sortais, dès que

j'avais fait cent pas dans la rue, je me disais: «Il est là», et je

rentrais. Il n'y était pas. Je repartais! Mais à peine m'étais-je

éloigné de nouveau, je pensais: «Il est venu, maintenant», et je

retournais.

Cela durait tout le long des jours.

La nuit, c'était plus affreux encore, car je la sentais à côté de

moi, dans mon lit. Elle était là, dormant ou feignant, de dormir!

Dormait-elle? Non, sans doute. C'était encore un mensonge?

Je restais immobile, sur le dos, brûlé par la chaleur de son corps,

haletant et torturé. Oh! quelle envie, une envie ignoble et puissante,

de me lever, de prendre une bougie et un marteau, et, d'un seul coup, de

lui fendre la tête, pour voir dedans! J'aurais vu, je le sais bien,

une bouillie de cervelle et de sang, rien de plus. Je n'aurais pas su!

Impossible de savoir! Et ses yeux! Quand elle me regardait, j'étais

soulevé par des rages folles. On la regarde--elle vous regarde! Ses yeux

sont transparents, candides--et faux, faux, faux! et on ne peut deviner

ce qu'elle pense, derrière. J'avais envie d'enfoncer des aiguilles

dedans, de crever ces glaces de fausseté.

Ah! comme je comprends l'inquisition! Je lui aurais tordu les poignets

dans des manchettes de fer.--Parle... avoue!... Tu ne veux pas?...

attends!...--Je lui aurais serré la gorge doucement...--Parle, avoue!...

tu ne veux pas?...,--et j'aurais serré, serré, jusqu'à la voir râler,

suffoquer, mourir... Ou bien je lui aurais brûlé les doigts sur le

feu... Oh! cela, avec quel bonheur je l'aurais fait!...

--Parle... parle donc... Tu ne veux pas?

--Je les aurais tenus sur les charbons, ils auraient été grillés, par le

bout... et elle aurait parlé... certes!... elle aurait parlé...

Trémoulin, dressé, les poings fermés, criait. Autour de nous, sur les

toits voisins, les ombres se soulevaient, se réveillaient, écoutaient,

troublées dans leur repos.

Et moi, ému, capté par un intérêt puissant, je voyais devant moi, dans

la nuit, comme si je l'avais connue, cette petite femme, ce petit être

blond, vif et rusé. Je la voyais vendre ses livres, causer avec les

hommes que son air d'enfant troublait, et je voyais dans sa fine tête de

poupée les petites idées sournoises, les folles idées empanachées, les

rêves de modistes parfumées au musc s'attachant à tous les héros des

romans d'aventures. Comme lui je la suspectais, je la détestais, je la

haïssais, je lui aurais aussi brûlé les doigts pour qu'elle avouât.

Il reprit, d'un ton plus calme:

--Je ne sais pas pourquoi je te raconte cela. Je n'en ai jamais parlé à

personne. Oui, mais je n'ai vu personne depuis deux ans. Je n'ai causé

avec personne, avec personne! Et cela me bouillonnait dans le coeur

comme une boue qui fermente. Je la vide. Tant pis pour toi.

Eh bien, je m'étais trompé, c'était pis que ce que j'avais cru, pis que

tout. Écoute. J'usai du moyen qu'on emploie toujours, je simulai des

absences. Chaque fois que je m'éloignais, ma femme déjeunait dehors. Je

ne te raconterai pas comment j'achetai un garçon de restaurant pour la

surprendre.

La porte de leur cabinet devait m'être ouverte, et j'arrivai, à l'heure

convenue, avec la résolution formelle de les tuer. Depuis la veille je

voyais la scène comme si elle avait déjà eu lieu! J'entrais! Une petite

table couverte de verres, de bouteilles et d'assiettes, la séparait de

Montina. Leur surprise était telle en m'apercevant qu'ils demeuraient

immobiles. Moi, sans dire un mot, j'abattais sur la tête de l'homme

la canne plombée dont j'étais armé. Assommé d'un seul coup, il

s'affaissait, la figure sur la nappe! Alors je me tournais vers elle, et

je lui laissais le temps--quelques secondes--de comprendre et de tordre

ses bras vers moi, folle d'épouvante, avant de mourir à son tour. Oh!

j'étais prêt, fort, résolu et content, content jusqu'à l'ivresse. L'idée

du regard éperdu qu'elle me jetterait sous ma canne levée, de ses mains

tendues en avant, du cri de sa gorge, de sa figure soudain livide et

convulsée, me vengeait d'avance. Je ne l'abattrais pas du premier coup,

elle! Tu me trouves féroce, n'est-ce pas? Tu ne sais pas ce qu'on

souffre. Penser qu'une femme, épouse ou maîtresse, qu'on aime, se donne

à un autre, se livre à lui comme à vous, et reçoit ses lèvres comme les

vôtres! C'est une chose atroce, épouvantable. Quand on a connu un jour

cette torture, on est capable de tout. Oh! je m'étonne qu'on ne tue pas

plus souvent, car tous ceux qui ont été trahis, tous, ont désiré tuer,

ont joui de cette mort rêvée, ont fait, seuls dans leur chambre, ou

sur une route déserte, hantés par l'hallucination de la vengeance

satisfaite, le geste d'étrangler ou d'assommer.

Moi, j'arrivai à ce restaurant. Je demandai: «Ils sont là?» Le garçon

vendu répondit: «Oui, monsieur», me fit monter un escalier, et me

montrant une porte: «Ici!» dit-il. Je serrais ma canne comme si mes

doigts eussent été de fer. J'entrai.

J'avais bien choisi l'instant. Ils s'embrassaient, mais ce n'était pas

Montina. C'était le général de Flèche, le général qui avait soixante-six

ans!

Je m'attendais si bien à trouver l'autre, que je demeurai perclus

d'étonnement.

Et puis... et puis... je ne sais pas encore ce qui se passa en moi...

non... je ne sais pas? Devant l'autre, j'aurais été convulsé de

fureur!... Devant celui-là, devant ce vieil homme ventru, aux joues

tombantes, je fus suffoqué par le dégoût. Elle, la petite, qui semblait

avoir quinze ans, s'était donnée, livrée à ce gros homme presque gâteux,

parce qu'il était marquis, général, l'ami et le représentant des rois

détrônés. Non, je ne sais pas ce que je sentis, ni ce que je pensai. Ma

main n'aurait pas pu frapper ce vieux! Quelle honte! Non, je n'avais

plus envie de tuer ma femme, mais toutes les femmes qui peuvent faire

des choses pareilles! Je n'étais plus jaloux, j'étais éperdu comme si

j'avais vu l'horreur des horreurs!

Qu'on dise ce qu'on voudra des hommes, ils ne sont point si vils que

cela! Quand on en rencontre un qui s'est livré de cette façon, on le

montre au doigt. L'époux ou l'amant d'une vieille femme est plus méprisé

qu'un voleur. Nous sommes propres, mon cher. Mais elles, elles, des

filles, dont le coeur est sale! Elles sont à tous, jeunes ou vieux, pour

des raisons méprisables et différentes, parce que c'est leur profession,

leur vocation et leur fonction. Ce sont les éternelles, inconscientes et

sereines prostituées qui livrent leur corps sans dégoût, parce qu'il

est marchandise d'amour, qu'elles le vendent ou qu'elles le donnent, au

vieillard qui hante les trottoirs avec de l'or dans sa poche, ou bien,

pour la gloire, au vieux souverain lubrique, au vieil homme célèbre et

répugnant!...

Il vociférait comme un prophète antique, d'une voix furieuse, sous le

ciel étoilé, criant, avec une rage de désespéré, la honte glorifiée de

toutes les maîtresses des vieux monarques, la honte respectée de toutes

les vierges qui acceptent de vieux époux, la honte tolérée de toutes les

jeunes femmes qui cueillent, souriantes, de vieux baisers.

Je les voyais, depuis la naissance du monde, évoquées, appelées par lui,

surgissant autour de nous dans cette nuit d'Orient, les filles, les

belles filles à l'âme vile qui, comme les bêtes ignorant l'âge du mâle,

furent dociles à des désirs séniles. Elles se levaient, servantes des

patriarches chantées par la Bible, Agar, Ruth, les filles de Loth, la

brune Abigaïl, la vierge de Sunnam qui, de ses caresses, ranimait David

agonisant, et toutes les autres, jeunes, grasses, blanches, patriciennes

ou plébéiennes, irresponsables femelles d'un maître, chair d'esclave

soumise, éblouie ou payée!

Je demandai:

---Qu'as-tu fait?

Il répondit simplement:

--Je suis parti. Et me voici.

Alors nous restâmes l'un près de l'autre, longtemps, sans parler,

rêvant!...

J'ai gardé de ce soir-là une impression inoubliable. Tout ce que j'avais

vu, senti, entendu, deviné, la pêche, la pieuvre aussi peut-être, et ce

récit poignant, au milieu des fantômes blancs, sur les toits voisins,

tout semblait concourir à une émotion unique. Certaines rencontres,

certaines inexplicables combinaisons de choses, contiennent assurément,

sans que rien d'exceptionnel y apparaisse, une plus grande quantité de

secrète quintessence de vie que celle dispersée dans l'ordinaire des

jours.

LES ÉPINGLES

--Ah! mon cher, quelles rosses, les femmes!

--Pourquoi dis-tu ça?

--C'est qu'elles m'ont joué un tour abominable.

--A toi?

--Oui, à moi.

--Les femmes, ou une femme?

--Deux femmes.

--Deux femmes en même temps?

--Oui.

--Quel tour?

Les deux jeunes gens étaient assis devant un grand café du boulevard

et buvaient des liqueurs mélangées d'eau, ces apéritifs qui ont l'air

d'infusions faites avec toutes les nuances d'une boîte d'aquarelle.

Ils avaient à peu près le même âge: vingt-cinq à trente ans. L'un était

blond et l'autre brun. Ils avaient la demi-élégance des coulissiers, des

hommes qui vont à la Bourse et dans les salons, qui fréquentent partout,

vivent partout, aiment partout. Le brun reprit:

--Je t'ai dit ma liaison, n'est-ce pas, avec cette petite bourgeoise

rencontrée sur la plage de Dieppe?

--Oui.

--Mon cher, tu sais ce que c'est. J'avais une maîtresse à Paris, une que

j'aime infiniment, une vieille amie, une bonne amie, une habitude enfin,

et j'y tiens.

--A ton habitude?

--Oui, à mon habitude et à elle. Elle est mariée aussi avec un brave

homme, que j'aime beaucoup également, un bon garçon très cordial, un

vrai camarade! Enfin c'est une maison où j'avais logé ma vie.

--Eh bien?

--Eh bien! ils ne peuvent pas quitter Paris, ceux-là, et je me suis

trouvé veuf à Dieppe.

--Pourquoi allais-tu à Dieppe?

--Pour changer d'air. On ne peut pas rester tout le temps sur le

boulevard.

--Alors?

--Alors, j'ai rencontré sur la plage la petite dont je t'ai parlé.

--La femme du chef de bureau?

--Oui. Elle s'ennuyait beaucoup. Son mari, d'ailleurs, ne venait que

tous les dimanches, et il est affreux. Je la comprends joliment. Donc,

nous avons ri et dansé ensemble.

--Et le reste?

--Oui, plus tard. Enfin, nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes

plu, je le lui ai dit, elle me l'a fait répéter pour mieux comprendre,

et elle n'y a pas mis d'obstacle.

--L'aimais-tu?

--Oui, un peu; elle est très gentille.

--Et l'autre?

--L'autre était à Paris! Enfin, pendant six semaines, ç'a été très bien

et nous sommes rentrés ici dans les meilleurs termes. Est-ce que tu sais

rompre avec une femme, toi, quand cette femme n'a pas un tort à ton

égard?

--Oui, très bien.

--Comment fais-tu?

--Je la lâche.

--Mais comment t'y prends-tu pour la lâcher?

--Je ne vais plus chez elle.

--Mais si elle vient chez toi?

--Je... n'y suis pas.

--Et si elle revient?

--Je lui dis que je suis indisposé.

--Si elle te soigne?

--Je... je lui fais une crasse.

--Si elle l'accepte?

--J'écris des lettres anonymes à son mari pour qu'il la surveille les

jours où je l'attends.

--Ça c'est grave! Moi je n'ai pas de résistance. Je ne sais pas rompre.

Je les collectionne. Il y en a que je ne vois plus qu'une fois par an,

d'autres tous les dix mois, d'autres au moment du terme, d'autres les

jours où elles ont envie de dîner au cabaret. Celles que j'ai espacées

ne me gênent pas, mais j'ai souvent bien du mal avec les nouvelles pour

les distancer un peu.

--Alors...

--Alors, mon cher, la petite ministère était tout feu, tout flamme, sans

un tort, comme je te l'ai dit! Comme son mari passe tous ses jours au

bureau, elle se mettait sur le pied d'arriver chez moi à l'improviste.

Deux fois elle a failli rencontrer mon habitude.

--Diable!

--Oui. Donc j'ai donné à chacune ses jours, des jours fixes pour éviter

les confusions. Lundi et samedi à l'ancienne. Mardi, jeudi et dimanche à

la nouvelle.

--Pourquoi cette préférence?

--Ah! mon cher, elle est plus jeune.

--Ça ne te faisait que deux jours de repos par semaine.

--Ça me suffit.

--Mes compliments!

--Or, figure-toi qu'il m'est arrivé l'histoire la plus ridicule du monde

et la plus embêtante. Depuis quatre mois tout allait parfaitement; je

dormais sur mes deux oreilles et j'étais vraiment très heureux quand

soudain, lundi dernier, tout craque.

J'attendais mon habitude à l'heure dite, une heure un quart, en fumant

un bon cigare.

Je rêvassais, très satisfait de moi, quand je m'aperçus que l'heure

était passée. Je fus surpris car elle est très exacte. Mais je crus à

un petit retard accidentel. Cependant une demi-heure se passe, puis une

heure, une heure et demie et je compris qu'elle avait été retenue par

une cause quelconque, une migraine peut-être ou un importun. C'est très

ennuyeux ces choses-là, ces attentes... inutiles, très ennuyeux et très

énervant. Enfin, j'en pris mon parti, puis je sortis et, ne sachant que

faire, j'allai chez elle.

Je la trouvai en train de lire un roman.

--Eh bien, lui dis-je?

Elle répondit tranquillement:

--Mon cher, je n'ai pas pu, j'ai été empêchée.

--Par quoi?

--Par... des occupations.

--Mais... quelles occupations?

--Une visite très ennuyeuse.

Je pensai qu'elle ne voulait pas me dire la vraie raison, et, comme elle

était très calme, je ne m'en inquiétai pas davantage.

Je comptais rattraper le temps perdu, le lendemain, avec l'autre.

Le mardi donc, j'étais très... très ému et très amoureux en expectative,

de la petite ministère, et même étonné qu'elle ne devançât pas l'heure

convenue. Je regardais la pendule à tout moment suivant l'aiguille avec

impatience.

Je la vis passer le quart, puis la demie, puis deux heures... Je ne

tenais plus en place, traversant à grandes enjambées ma chambre, collant

mon front à la fenêtre et mon oreille contre la porte pour écouter si

elle ne montait pas l'escalier.

Voici deux heures et demie, puis trois heures! Je saisis mon chapeau et

je cours chez elle. Elle lisait, mon cher, un roman!

--Eh bien? lui dis-je avec anxiété.

Elle répondit, aussi tranquillement que mon habitude:

--Mon cher, je n'ai pas pu, j'ai été empêchée.

--Par quoi?

--Par... des occupations.

--Mais... quelles occupations?

--Une visite ennuyeuse.

Certes, je supposai immédiatement qu'elles savaient tout; mais elle

semblait pourtant si placide, si paisible que je finis par rejeter mon

soupçon, par croire à une coïncidence bizarre, ne pouvant imaginer

une pareille dissimulation de sa part. Et après une heure de causerie

amicale, coupée d'ailleurs par vingt entrées de sa petite fille, je dus

m'en aller fort embêté.

Et figure-toi que le lendemain...

--Ç'a a été la même chose?

--Oui... et le lendemain encore. Et ça a duré ainsi trois semaines, sans

une explication, sans que rien me révélât cette conduite bizarre dont

cependant je soupçonnais le secret.

--Elles savaient tout?

--Parbleu. Mais comment? Ah! j'en ai eu du tourment avant de

l'apprendre.

--Comment l'as-tu su enfin?

--Par lettres. Elles m'ont donné, le même jour, dans les mêmes termes,

mon congé définitif.

--Et?

--Et voici... Tu sais, mon cher, que les femmes ont toujours sur elles

une armée d'épingles. Les épingles à cheveux, je les connais, je m'en

méfie, et j'y veille, mais les autres sont bien plus perfides, ces

sacrées petites épingles à tête noire qui nous semblent toutes

pareilles, à nous grosse bêtes que nous sommes, mais qu'elles

distinguent, elles, comme nous distinguons un cheval d'un chien.

Or, il paraît qu'un jour ma petite ministère avait laissé une de ces

machines révélatrices piquée dans ma tenture, près de ma glace.

Mon habitude, du premier coup, avait aperçu sur l'étoffe ce petit point

noir gros comme une puce, et sans rien dire l'avait cueilli, puis avait

laissé à la même place une de ses épingles à elle, noire aussi, mais

d'un modèle différent.

Le lendemain, la ministère voulut reprendre son bien, et reconnut

aussitôt la substitution; alors un soupçon lui vint, et elle en mit

deux, en les croisant.

L'habitude répondit à ce signe télégraphique par trois boules noires,

l'une sur l'autre.

Une fois ce commerce commencé, elles continuèrent à communiquer, sans se

rien dire, seulement pour s'épier. Puis il paraît que l'habitude, plus

hardie, enroula le long de la petite pointe d'acier un mince papier où

elle avait écrit: «Poste restante, boulevard Malesherbes, C. D.»

Alors elles s'écrivirent. J'étais perdu. Tu comprends que ça n'a pas

été tout seul entre elles. Elles y allaient avec précaution, avec mille

ruses, avec toute la prudence qu'il faut en pareil cas. Mais l'habitude

fît un coup d'audace et donna un rendez-vous à l'autre.

Ce qu'elles se sont dit, je l'ignore! Je sais seulement que j'ai fait

les frais de leur entretien. Et voilà!

--C'est tout.

--Oui.

--Tu ne les vois plus.

--Pardon, je les vois encore comme ami; nous n'avons pas rompu tout à

fait.

--Et elles, se sont-elles revues?

--Oui, mon cher, elles sont devenues intimes.

--Tiens, tiens. Et ça ne te donne pas une idée, ça?

--Non, quoi?

--Grand serin, l'idée de leur faire repiquer des épingles doubles?

DUCHOUX

En descendant le grand escalier du cercle chauffé comme une serre par

le calorifère, le baron de Mordiane avait laissé ouverte sa fourrure;

aussi, lorsque la grande porte de la rue se fut refermée sur lui,

éprouva-t-il un frisson de froid profond, un de ces frissons brusques

et pénibles qui rendent triste comme un chagrin. Il avait perdu quelque

argent, d'ailleurs, et son estomac, depuis quelque temps, le faisait

souffrir, ne lui permettait plus de manger à son gré.

Il allait rentrer chez lui, et soudain la pensée de son grand

appartement vide, du valet de pied dormant dans l'antichambre, du

cabinet où l'eau tiédie pour la toilette du soir chantait doucement sur

le réchaud à gaz, du lit large, antique et solennel comme une couche

mortuaire, lui fit entrer jusqu'au fond du coeur, jusqu'au fond de la

chair, un autre froid plus douloureux encore que celui de l'air glacé.

Depuis quelques années il sentait s'appesantir sur lui ce poids de la

solitude qui écrase quelquefois les vieux garçons. Jadis, il était fort,

alerte et gai, donnant tous ses jours au sport et toutes ses nuits

aux fêtes. Maintenant, il s'alourdissait et ne prenait plus plaisir

à grand'chose. Les exercices le fatiguaient, les soupers et même les

dîners lui faisaient mal, les femmes l'ennuyaient autant qu'elles

l'avaient autrefois amusé.

La monotonie des soirs pareils, des mêmes amis retrouvés au même lieu,

au cercle, de la même partie avec des chances et des déveines balancées,

des mêmes propos sur les mêmes choses, du même esprit dans les mêmes

bouches, des mêmes plaisanteries sur les mêmes sujets, des mêmes

médisances sur les mêmes femmes, l'écoeurait au point de lui donner, par

moments, de véritables désirs de suicide. Il ne pouvait plus mener cette

vie régulière et vide, si banale, si légère et si lourde en même temps,

et il désirait quelque chose de tranquille, de reposant, de confortable,

sans savoir quoi.

Certes, il ne songeait pas à se marier, car il ne se sentait pas le

courage de se condamner à la mélancolie, à la servitude conjugale,

à cette odieuse existence de deux êtres, qui, toujours ensemble, se

connaissaient jusqu'à ne plus dire un mot qui ne soit prévu par l'autre,

à ne plus faire un geste qui ne soit attendu, à ne plus avoir une

pensée, un désir, un jugement qui ne soient devinés. Il estimait qu'une

personne ne peut être agréable à voir encore que lorsqu'on la connaît

peu, lorsqu'il reste en elle du mystère, de l'inexploré, lorsqu'elle

demeure un peu inquiétante et voilée. Donc il lui aurait fallu une

famille qui n'en fût pas une, où il aurait pu passer une partie

seulement de sa vie; et, de nouveau, le souvenir de son fils le hanta.

Depuis un an, il y songeait sans cesse, sentant croître en lui l'envie

irritante de le voir, de le connaître. Il l'avait eu dans sa jeunesse,

au milieu de circonstances dramatiques et tendres. L'enfant, envoyé dans

le Midi, avait été élevé près de Marseille, sans jamais connaître le nom

de son père.

Celui-ci avait payé d'abord les mois de nourrice, puis les mois de

collège, puis les mois de fête, puis la dot pour un mariage raisonnable.

Un notaire discret avait servi d'intermédiaire sans jamais rien révéler.

Le baron de Mordiane savait donc seulement qu'un enfant de son sang

vivait quelque part, aux environs de Marseille, qu'il passait pour

intelligent et bien élevé, qu'il avait épousé la fille d'un architecte

entrepreneur, dont il avait pris la suite. Il passait aussi pour gagner

beaucoup d'argent.

Pourquoi n'irait-il pas voir ce fils inconnu, sans se nommer, pour

l'étudier d'abord et s'assurer qu'il pourrait au besoin trouver un

refuge agréable dans cette famille?

Il avait fait grandement les choses, donné une belle dot acceptée avec

reconnaissance. Il était donc certain de ne pas se heurter contre un

orgueil excessif; et cette pensée, ce désir, reparus tous les jours, de

partir pour le Midi, devenaient en lui irritants comme une démangeaison.

Un bizarre attendrissement d'égoïste le sollicitait aussi, à l'idée de

cette maison riante et chaude, au bord de la mer, où il trouverait sa

belle-fille jeune et jolie, ses petits-enfants aux bras ouverts, et son

fils qui lui rappellerait l'aventure charmante et courte des lointaines

années. Il regrettait seulement d'avoir donné tant d'argent, et que

cet argent eût prospéré entre les mains du jeune homme, ce qui ne lui

permettait plus de se présenter en bienfaiteur.

Il allait, songeant à tout cela, la tête enfoncée dans son col de

fourrure; et sa résolution fut prise brusquement. Un fiacre passait;

il l'appela, se fit conduire chez lui; et quand son valet de chambre,

réveillé, eut ouvert la porte:

--Louis, dit-il, nous partons demain soir pour Marseille. Nous y

resterons peut-être une quinzaine de jours. Vous allez faire tous les

préparatifs nécessaires.

Le train roulait, longeant le Rhône sablonneux, puis traversait des

plaines jaunes, des villages clairs, un grand pays fermé au loin par des

montagnes nues.

Le baron de Mordiane, réveillé après une nuit en sleeping, se regardait

avec mélancolie dans la petite glace de son nécessaire. Le jour cru du

Midi lui montrait des rides qu'il ne se connaissait pas encore: un état

de décrépitude ignoré dans la demi-ombre des appartements parisiens.

Il pensait, en examinant le coin des yeux, les paupières fripées, les

tempes, le front dégarnis:

---Bigre, je ne suis pas seulement défraîchi. Je suis avancé.

Et son désir de repos grandit soudain, avec une vague envie, née en lui

pour la première fois, de tenir sur ses genoux ses petits-enfants.

Vers une heure de l'après-midi, il arriva, dans un landau loué à

Marseille, devant une de ces maisons de campagne méridionales si

blanches, au bout de leur avenue de platanes, qu'elles éblouissent et

font baisser les yeux. Il souriait en suivant l'allée et pensait:

--Bigre, c'est gentil!

Soudain, un galopin de cinq à six ans apparut, sortant d'un arbuste, et

demeura debout au bord du chemin, regardant le monsieur avec ses yeux

ronds.

Mordiane s'approcha:

--Bonjour, mon garçon.

Le gamin ne répondit pas.

Le baron, alors, s'étant penché, le prit dans ses bras pour l'embrasser,

puis, suffoqué par une odeur d'ail dont l'enfant tout entier semblait

imprégné, il le remit brusquement à terre en murmurant:

--Oh! c'est l'enfant du jardinier.

Et il marcha vers la demeure.

Le linge séchait sur une corde devant la porte, chemises, serviettes,

torchons, tabliers et draps, tandis qu'une garniture de chaussettes

alignées sur des ficelles superposées emplissait une fenêtre entière,

pareille aux étalages de saucisses devant les boutiques de charcutiers.

Le baron appela.

Une servante apparut, vraie servante du Midi, sale et dépeignée, dont

les cheveux, par mèches, lui tombaient sur la face, dont la jupe, sous

l'accumulation des taches qui l'avaient assombrie, gardait de sa couleur

ancienne quelque chose de tapageur, un air de foire champêtre et de robe

de saltimbanque.

Il demanda:

--M. Duchoux est-il chez lui?

Il avait donné, jadis, par plaisanterie de viveur sceptique, ce nom à

l'enfant perdu afin qu'on n'ignorât point qu'il avait été trouvé sous un

chou.

La servante répéta:

--Vous demandez M. Duchouxe?

--Oui.

--Té, il est dans la salle, qui tire ses plans.

--Dites-lui que M. Merlin demande à lui parler.

Elle reprit, étonnée:

--Hé! donc, entrez, si vous voulez le voir. Et elle cria:

--Mosieu Duchouxe, une visite!

Le baron entra, et, dans une grande salle, assombrie par les volets à

moitié clos, il aperçut indistinctement des gens et des choses qui lui

parurent malpropres.

Debout devant une table surchargée d'objets de toute sorte, un petit

homme chauve traçait des lignes sur un large papier.

Il interrompit son travail et fit deux pas.

Son gilet ouvert, sa culotte déboutonnée, les poignets de sa chemise

relevés, indiquaient qu'il avait fort chaud, et il était chaussé de

souliers boueux révélant qu'il avait plu quelques jours auparavant.

Il demanda, avec un fort accent méridional:

--À qui ai-je l'honneur?...

--Monsieur Merlin... Je viens vous consulter pour un achat de terrain à

bâtir.

--Ah! ah! très bien!

Et Duchoux, se tournant vers sa femme, qui tricotait dans l'ombre:

--Débarrasse une chaise, Joséphine.

Mordiane vit alors une femme jeune, qui semblait déjà vieille, comme

on est vieux à vingt-cinq ans en province, faute de soins, de lavages

répétés, de tous les petits soucis, de toutes les petites propretés, de

toutes les petites attentions de la toilette féminine qui immobilisent

la fraîcheur et conservent, jusqu'à près de cinquante ans, le charme et

la beauté. Un fichu sur les épaules, les cheveux noués à la diable, de

beaux cheveux épais et noirs, mais qu'on devinait peu brossés, elle

allongea vers une chaise des mains de bonne et enleva une robe d'enfant,

un couteau, un bout de ficelle, un pot à fleurs vide et une assiette

grasse demeurés sur le siège qu'elle tendit ensuite au visiteur.

Il s'assit et s'aperçut alors que la table de travail de Duchoux

portait, outre les livres et les papiers, deux salades fraîchement

cueillies, une cuvette, une brosse à cheveux, une serviette, un revolver

et plusieurs tasses non nettoyées.

L'architecte vit ce regard et dit en souriant:

--Excusez! il y a un peu de désordre dans le salon; ça tient aux

enfants.

Et il approcha sa chaise pour causer avec le client.

--Donc, vous cherchez un terrain aux environs de Marseille?

Son haleine, bien que venue de loin, apporta au baron ce souffle d'ail

qu'exhalent les gens du Midi ainsi que des fleurs leur parfum.

Mordiane demanda:

--C'est votre fils que j'ai rencontré sous les platanes?

--Oui. Oui, le second.

--Vous en avez deux?

--Trois, monsieur, un par an.

Et Duchoux semblait plein d'orgueil.

Le baron pensait: «S'ils fleurent tous le même bouquet, leur chambre

doit être une vraie serre.»

Il reprit:

--Oui, je voudrais un joli terrain près de la mer, sur une petite plage

déserte...

Alors Duchoux s'expliqua. Il en avait dix, vingt, cinquante, cent et

plus, de terrains dans ces conditions, à tous les prix, pour tous les

goûts. Il parlait comme coule une fontaine, souriant, content de lui,

remuant sa tête chauve et ronde.

Et Mordiane se rappelait une petite femme blonde, mince, un peu

mélancolique et disant si tendrement: «Mon cher aimé» que le souvenir

seul avivait le sang de ses veines. Elle l'avait aimé avec passion, avec

folie, pendant trois mois; puis, devenue enceinte en l'absence de son

mari qui était gouverneur d'une colonie, elle s'était sauvée, s'était

cachée, éperdue de désespoir et de terreur, jusqu'à la naissance de

l'enfant que Mordiane avait emporté, un soir d'été et qu'ils n'avaient

jamais revu.

Elle était morte de la poitrine trois ans plus tard, là-bas, dans la

colonie de son mari qu'elle était allé rejoindre. Il avait devant lui

leur fils; qui disait, en faisant sonner les finales comme des notes de

métal:

--Ce terrain-là, monsieur, c'est une occasion unique...

Et Mordiane se rappelait l'autre voix, légère comme un effleurement de

brise, murmurant:

--Mon cher aimé, nous ne nous séparerons jamais...

Et il se rappelait ce regard bleu, doux, profond, dévoué, en contemplant

l'oeil rond, bleu aussi, mais vide de ce petit homme ridicule qui

ressemblait à sa mère, pourtant...

Oui, il lui ressemblait de plus en plus de seconde en seconde; il lui

ressemblait par l'intonation, par le geste, par toute l'allure; il lui

ressemblait comme un singe ressemble à l'homme; mais il était d'elle, il

avait d'elle mille traits déformés irrécusables, irritants, révoltants.

Le baron souffrait, hanté soudain par cette ressemblance horrible,

grandissant toujours, exaspérante, affolante, torturante comme un

cauchemar, comme un remords!

Il balbutia:

--Quand pourrons-nous voir ensemble ce terrain?

--Mais, demain, si vous voulez.

--Oui, demain. Quelle heure?

--Une heure.

--Ça va.

L'enfant rencontré sous l'avenue apparut dans la porte ouverte et cria:

--Païré!

On ne lui répondit pas.

Mordiane était debout avec une envie de se sauver, de courir, qui lui

faisait frémir les jambes. Ce «Païré» l'avait frappé comme une balle.

C'était à lui qu'il s'adressait, c'était pour lui, ce païré à l'ail, ce

païré du Midi.

Oh! qu'elle sentait bon, l'amie d'autrefois!

Duchoux le reconduisait.

--C'est à vous, cette maison? dit le baron.

--Oui monsieur, je l'ai achetée dernièrement. Et j'en suis fier. Je suis

enfant du hasard, moi, monsieur, et je ne m'en cache pas; j'en suis

fier. Je ne dois rien à personne, je suis le fils de mes oeuvres; je me

dois tout à moi-même.

L'enfant, resté sur le seuil, criait de nouveau, mais de loin:

--Païré!

Mordiane, secoué de frissons, saisi de panique, fuyait comme on fuit

devant un grand danger.

--Il va me deviner, me reconnaître, pensait-il. Il va me prendre dans

ses bras et me crier aussi: «Païré», en me donnant par le visage un

baiser parfumé d'ail.

--A demain, monsieur.

--A demain, une heure.

Le landau roulait sur la route blanche.

--Cocher, à la gare!

Et il entendait deux voix, une lointaine et douce, la voix affaiblie

et triste des morts, qui disait: «Mon cher aimé». Et l'autre sonore,

chantante, effrayante, qui criait: «Païré», comme on crie: «Arrêtez-le»,

quand un voleur fuit dans les rues.

Le lendemain soir, en entrant au cercle, le comte d'Etreillis lui dit:

--On ne vous a pas vu depuis trois jours. Avez-vous été malade?

--Oui, un peu souffrant. J'ai des migraines, de temps en temps.

LE RENDEZ-VOUS

Son chapeau sur la tête, son manteau sur le dos, un voile noir sur le

nez, un autre dans sa poche dont elle doublerait le premier quand elle

serait montée dans le fiacre coupable, elle battait du bout de son

ombrelle la pointe de sa bottine, et demeurait assise dans sa chambre,

ne pouvant se décider à sortir, pour aller à ce rendez-vous.

Combien de fois, pourtant, depuis deux ans, elle s'était habillée ainsi,

pendant les heures de Bourse de son mari, un agent de change très

mondain, pour rejoindre dans son logis de garçon le beau vicomte de

Martelet, son amant.

La pendule derrière son dos battait les secondes vivement; un livre

à moitié lu bâillait sur le petit bureau de bois de rose, entre les

fenêtres, et un fort parfum de violette, exhalé par deux petits bouquets

baignant en deux mignons vases de Saxe sur la cheminée, se mêlait à une

vague odeur de verveine soufflée sournoisement par la porte du cabinet

de toilette demeurée entr'ouverte.

L'heure sonna--trois heures--et la mit debout. Elle se retourna pour

regarder le cadran, puis sourit, songeant:--«Il m'attend déjà. Il va

s'énerver». Alors, elle sortit, prévint le valet de chambre qu'elle

serait rentrée dans une heure au plus tard--un mensonge--descendit

l'escalier et s'aventura dans la rue, à pied.

On était aux derniers jours de mai, à cette saison délicieuse où le

printemps de la campagne semble faire le siège de Paris et le conquérir

par-dessus les toits, envahir les maisons, à travers les murs, faire

fleurir la ville, y répandre une gaieté sur la pierre des façades,

l'asphalte des trottoirs et le pavé des chaussées, la baigner, la griser

de sève comme un bois qui verdit.

Madame Haggan fit quelques pas à droite avec l'intention de suivre,

comme toujours, la rue de Provence où elle hélerait un fiacre, mais la

douceur de l'air; cette émotion de l'été qui nous entre dans la gorge en

certains jours, la pénétra si brusquement, que, changeant d'idée, elle

prit la rue de la Chaussée-d'Antin, sans savoir pourquoi, obscurément

attirée par le désir de voir des arbres dans le square de la Trinité.

Elle pensait: «Bah! il m'attendra dix minutes de plus.» Cette idée, de

nouveau, la réjouissait, et, tout en marchant à petits pas, dans la

foule, elle croyait le voir s'impatienter, regarder l'heure, ouvrir la

fenêtre, écouter à la porte, s'asseoir quelques instants, se relever,

et, n'osant pas fumer, car elle le lui avait défendu les jours de

rendez-vous, jeter sur la boîte aux cigarettes des regards désespérés.

Elle allait doucement, distraite par tout ce qu'elle rencontrait, par

les figures et les boutiques, ralentissant le pas de plus en plus et si

peu désireuse d'arriver qu'elle cherchait, aux devantures, des prétextes

pour s'arrêter.

Au bout de la rue, devant l'église, la verdure du petit square l'attira

si fortement qu'elle traversa la place, entra dans le jardin, cette cage

à enfants, et fit deux fois le tour de l'étroit gazon, au milieu des

nounous enrubannées, épanouies, bariolées, fleuries. Puis elle prit une

chaise, s'assit, et levant les yeux vers le cadran rond comme une lune

dans le clocher, elle regarda marcher l'aiguille.

Juste à ce moment la demie sonna, et son coeur tressaillit d'aise en

entendant tinter les cloches du carillon. Une demi-heure de gagnée, plus

un quart d'heure pour atteindre la rue Miromesnil, et quelques minutes

encore de flânerie,--une heure! une heure volée au rendez-vous! Elle y

resterait quarante minutes à peine, et ce serait fini encore une fois.

Dieu! comme ça l'ennuyait d'aller là-bas! Ainsi qu'un patient montant

chez le dentiste, elle portait en son coeur le souvenir intolérable de

tous les rendez-vous passés, un par semaine en moyenne depuis deux ans,

et la pensée qu'un autre allait avoir lieu, tout à l'heure, la crispait

d'angoisse de la tête aux pieds. Non pas que ce fût bien douloureux,

douloureux comme une visite au dentiste, mais c'était si ennuyeux, si

ennuyeux, si compliqué, si long, si pénible que tout, tout, même une

opération, lui aurait paru préférable. Elle y allait pourtant, très

lentement, à tous petits pas, en s'arrêtant, en s'asseyant, en flânant

partout, mais elle y allait. Oh! elle aurait bien voulu manquer encore

celui-là, mais elle avait fait poser ce pauvre vicomte, deux fois

de suite le mois dernier, et elle n'osait point recommencer si tôt.

Pourquoi y retournait-elle? Ah! pourquoi? Parce qu'elle en avait pris

l'habitude, et qu'elle n'avait aucune raison à donner à ce malheureux

Martelet quand il voudrait connaître ce pourquoi! Pourquoi avait-elle

commencé? Pourquoi? Elle ne le savait plus! L'avait-elle aimé? C'était

possible! Pas bien fort, mais un peu, voilà si longtemps! Il était bien,

recherché, élégant, galant, et représentait strictement, au premier coup

d'oeil, l'amant parfait d'une femme du monde. La cour avait duré trois

mois,--temps normal, lutte honorable, résistance suffisante--puis elle

avait consenti, avec quelle émotion, quelle crispation, quelle peur

horrible et charmante à ce premier rendez-vous, suivi de tant d'autres,

dans ce petit entresol de garçon, rue de Miromesnil. Son coeur?

Qu'éprouvait alors son petit coeur de femme séduite, vaincue, conquise,

en passant pour la première fois la porte de cette maison de cauchemar?

Vrai, elle ne le savait plus! Elle l'avait oublié! On se souvient d'un

fait, d'une date, d'une chose, mais on ne se souvient guère, deux ans

plus tard, d'une émotion qui s'est envolée très vite, parce qu'elle

était très légère. Oh! par exemple, elle n'avait pas oublié les autres,

ce chapelet de rendez-vous, ce chemin de la croix de l'amour, aux

stations si fatigantes, si monotones, si pareilles, que la nausée lui

montait aux lèvres en prévision de ce que ce serait tout à l'heure.

Dieu! ces fiacres qu'il fallait appeler pour aller là, ils ne

ressemblaient pas aux autres fiacres, dont on se sert pour les courses

ordinaires! Certes, les cochers devinaient. Elle le sentait rien qu'à

la façon dont ils la regardaient, et ces yeux des cochers de Paris sont

terribles! Quand on songe qu'à tout moment, devant le tribunal, ils

reconnaissent, au bout de plusieurs années, des criminels qu'ils ont

conduits une seule fois, en pleine nuit, d'une rue quelconque à une

gare, et qu'ils ont affaire à presque autant de voyageurs qu'il y a

d'heures dans la journée, et que leur mémoire est assez sûre pour qu'ils

affirment: «Voilà bien l'homme que j'ai chargé rue des Martyrs, et

déposé gare de Lyon, à minuit quarante, le 10 juillet de l'an dernier!»

n'y a-t-il pas de quoi frémir, lorsqu'on risque ce que risque une jeune

femme allant à un rendez-vous, en confiant sa réputation au premier venu

de ces cochers! Depuis deux ans elle en avait employé, pour ce voyage

de la rue Miromesnil, au moins cent à cent vingt, en comptant un par

semaine. C'étaient autant de témoins qui pouvaient déposer contre elle

dans un moment critique.

Aussitôt dans le fiacre, elle tirait de sa poche l'autre voile, épais

et noir comme un loup, et se l'appliquait sur les yeux. Cela cachait

le visage, oui, mais le reste, la robe, le chapeau, l'ombrelle, ne

pouvait-on pas les remarquer, les avoir vus déjà? Oh! dans cette rue de

Miromesnil, quel supplice! Elle croyait reconnaître tous les passants,

tous les domestiques, tout le monde. A peine la voiture arrêtée, elle

sautait et passait en courant devant le concierge toujours debout sur

le seuil de sa loge. En voilà un qui devait tout savoir, tout,--son

adresse,--son nom,--la profession de son mari,--tout,--car ces

concierges sont les plus subtils des policiers! Depuis deux ans elle

voulait l'acheter, lui donner, lui jeter, un jour ou l'autre, un billet

de cent francs en passant devant lui. Pas une fois elle n'avait osé

faire ce petit mouvement de lui lancer aux pieds ce bout de papier

roulé! Elle avait peur.--De quoi?--Elle ne savait pas!--D'être rappelée,

s'il ne comprenait point? D'un scandale? d'un rassemblement dans

l'escalier? d'une arrestation peut-être? Pour arriver à la porte du

vicomte, il n'y avait guère qu'un demi-étage à monter, et il lui

paraissait haut comme la tour Saint-Jacques! A peine engagée dans le

vestibule, elle se sentait prise dans une trappe, et le moindre bruit

devant ou derrière elle, lui donnait une suffocation. Impossible de

reculer, avec ce concierge et la rue qui lui fermaient la retraite; et

si quelqu'un descendait juste à ce moment, elle n'osait pas sonner chez

Martelet et passait devant la porte comme si elle allait ailleurs! Elle

montait, montait, montait! Elle aurait monté quarante étages! Puis,

quand tout semblait redevenu tranquille dans la cage de l'escalier, elle

redescendait en courant avec l'angoisse dans l'âme de ne pas reconnaître

l'entresol!

Il était là, attendant dans un costume galant en velours doublé de soie,

très coquet, mais un peu ridicule, et depuis deux ans, il n'avait rien

changé à sa manière de l'accueillir, mais rien, pas un geste!

Dès qu'il avait refermé la porte, il lui disait: «Laissez-moi baiser vos

mains, ma chère, chère amie!» Puis il la suivait dans la chambre, où

volets clos et lumières allumées, hiver comme été, par chic sans doute,

il s'agenouillait devant elle en la regardant de bas en haut avec un air

d'adoration. Le premier jour ça avait été très gentil, très réussi, ce

mouvement-là! Maintenant elle croyait voir M. Delaunay jouant pour la

cent vingtième fois le cinquième acte d'une pièce à succès. Il fallait

changer ses effets.

Et puis après, oh! mon Dieu! après! c'était le plus dur! Non, il ne

changeait pas ses effets, le pauvre garçon! Quel bon garçon, mais

banal!...

Dieu que c'était difficile de se déshabiller sans femme de chambre! Pour

une fois, passe encore, mais toutes les semaines cela devenait odieux!

Non, vrai, un homme ne devrait pas exiger d'une femme une pareille

corvée! Mais s'il était difficile de se déshabiller, se rhabiller

devenait presque impossible et énervant à crier, exaspérant à gifler

le monsieur qui disait, tournant autour d'elle d'un air

gauche:--«Voulez-vous que je vous aide.»--L'aider! Ah oui! à quoi? De

quoi était-il capable? Il suffisait de lui voir une épingle entre les

doigts pour le savoir.

C'est à ce moment-là peut-être qu'elle avait commencé à le prendre en

grippe. Quand il disait: «Voulez-vous que je vous aide!» Elle l'aurait

tué. Et puis était-il possible qu'une femme ne finît point par détester

un homme qui, depuis deux ans, l'avait forcée plus de cent vingt fois à

se rhabiller sans femme de chambre?

Certes il n'y avait pas beaucoup d'hommes aussi maladroits que lui,

aussi peu dégourdis, aussi monotones. Ce n'était pas le petit baron de

Grimbal qui aurait demandé de cet air niais: «Voulez-vous que je vous

aide?» Il aurait aidé, lui, si vif, si drôle, si spirituel. Voilà!

C'était un diplomate; il avait couru le monde, rôdé partout, déshabillé

et rhabillé sans doute des femmes vêtues suivant toutes les modes de la

terre, celui-là!...

L'horloge de l'église sonna les trois quarts. Elle se dressa, regarda le

cadran, se mit à rire en murmurant «Oh! doit-il être agité!» puis elle

partit d'une marche plus vive, et sortit du square.

Elle n'avait point fait dix pas sur la place quand elle se trouva nez à

nez avec un monsieur qui la salua profondément.

--Tiens, vous, baron?--dit-elle, surprise. Elle venait justement de

penser à lui.

--Oui, madame.

Et il s'informa de sa santé, puis, après quelques vagues propos, il

reprit:

--Vous savez que vous êtes la seule--vous permettez que je dise de

mes amies, n'est-ce pas?--qui ne soit point encore venue visiter mes

collections japonaises.

--Mais, mon cher baron, une femme ne peut aller ainsi chez un garçon?

--Comment! comment! en voilà une erreur quand il s'agit de visiter une

collection rare!

--En tout cas, elle ne peut y aller seule.

--Et pourquoi pas? mais j'en ai reçu des multitudes de femmes seules,

rien que pour ma galerie! J'en reçois tous les jours. Voulez-vous que

je vous les nomme--non--je ne le ferai point. Il faut être discret

même pour ce qui n'est pas coupable. En principe, il n'est inconvenant

d'entrer chez un homme sérieux, connu, dans une certaine situation, que

lorsqu'on y va pour une cause inavouable!

--Au fond, c'est assez juste ce que vous dites-la.

--Alors vous venez voir ma collection.

--Quand?

--Mais tout de suite.

--Impossible, je suis pressée.

--Allons donc. Voilà une demi-heure que vous êtes assise dans le square.

--Vous m'espionniez?

--Je vous regardais.

--Vrai, je suis pressée.

--Je suis sûr que non. Avouez que vous n'êtes pas très pressée.

Madame Haggan se mit à rire, et avoua:

--Non... non... pas... très...

Un fiacre passait à les toucher. Le petit baron cria: «Cocher!» et la

voiture s'arrêta. Puis, ouvrant la portière:

--Montez, madame.

--Mais, baron, non, c'est impossible, je ne peux pas aujourd'hui.

--Madame, ce que vous faites est imprudent, montez! On commence à nous

regarder, vous allez former un attroupement; on va croire que je vous

enlève et nous arrêter tous les deux, montez, je vous en prie!

Elle monta, effarée, abasourdie. Alors il s'assit auprès d'elle en

disant au cocher: «rue de Provence».

Mais soudain elle s'écria:

--Oh! mon Dieu, j'oubliais une dépêche très pressée, voulez-vous me

conduire, d'abord, au premier bureau télégraphique?

Le fiacre s'arrêta un peu plus loin, rue de Châteaudun, et elle dit au

baron:

--Pouvez-vous me prendre une carte de cinquante centimes? J'ai promis

à mon mari d'inviter Martelet à dîner pour demain, et j'ai oublié

complètement.

Quand le baron fut revenu, sa carte bleue à la main, elle écrivit au

crayon:

--«Mon cher ami, je suis très souffrante; j'ai une névralgie atroce qui

me tient au lit. Impossible sortir. Venez dîner demain soir pour que je

me fasse pardonner.

«JEANNE.»

Elle mouilla la colle, ferma soigneusement, mit l'adresse: «Vicomte de

Martelet, 240, rue Miromesnil,» puis, rendant la carte au baron:

--Maintenant, voulez-vous avoir la complaisance de jeter ceci dans la

boîte aux télégrammes.

LE PORT

I

Sorti du Havre le 3 mai 1882, pour un voyage dans les mers de Chine, le

trois-mâts carré \_Notre-Dame-des-Vents,\_ rentra au port de Marseille le

8 août 1886, après quatre ans de voyages. Son premier chargement déposé

dans le port chinois où il se rendait, il avait trouvé sur-le-champ un

fret nouveau pour Buenos-Ayres, et de là, avait pris des marchandises

pour le Brésil.

D'autres traversées, encore des avaries, des réparations, les calmes de

plusieurs mois, les coups de vent qui jettent hors la route, tous les

accidents, aventures et mésaventures de mer, enfin, avaient tenu loin de

sa patrie ce trois-mâts normand qui revenait à Marseille le ventre plein

de boîtes de fer-blanc contenant des conserves d'Amérique.

Au départ il avait à bord, outre le capitaine et le second, quatorze

matelots, huit normands et six bretons. Au retour il ne lui restait plus

que cinq bretons et quatre normands, le breton était mort en route,

les quatre normands disparus en des circonstances diverses avaient été

remplacés par deux américains, un nègre et un norvégien racolé, un soir,

dans un cabaret de Singapour.

Le gros bateau, les voiles carguées, vergues en croix sur sa mâture,

traîné par un remorqueur marseillais qui haletait devant lui, roulant

sur un reste de houle que le calme survenu laissait mourir tout

doucement, passa devant le château d'If, puis sous tous les rochers gris

de la rade que le soleil couchant couvrait d'une buée d'or, et il entra

dans le vieux port où sont entassés, flanc contre flanc, le long des

quais, tous les navires du monde, pêle-mêle, grands et petits, de toute

forme et de tout gréement, trempant comme une bouillabaisse de bateaux

en ce bassin trop restreint, plein d'eau putride où les coques se

frôlent, se frottent, semblent marinées dans un jus de flotte.

\_Notre-Dame-des-Vents\_ prit sa place, entre un brick italien et une

goélette anglaise qui s'écartèrent pour laisser passer ce camarade;

puis, quand toutes les formalités de la douane et du port eurent été

remplies, le capitaine autorisa les deux tiers de son équipage à passer

la soirée dehors.

La nuit était venue. Marseille s'éclairait. Dans la chaleur de ce soir

d'été, un fumet de cuisine à l'ail flottait sur la cité bruyante, pleine

de voix, de roulements, de claquements, de gaieté méridionale.

Dès qu'ils se sentirent sur le port, les dix hommes que la mer roulait

depuis des mois se mirent en marche tout doucement, avec une hésitation

d'êtres dépaysés, désaccoutumés des villes, deux par deux, en

procession.

Ils se balançaient, s'orientaient, flairant les ruelles qui aboutissent

au port, enfiévrés par un appétit d'amour qui avait grandi dans leurs

corps pendant leurs derniers soixante-six jours de mer. Les normands

marchaient en tête, conduits par Célestin Duclos, un grand gars fort et

malin qui servait de capitaine aux autres chaque fois qu'ils mettaient

pied à terre. Il devinait les bons endroits, inventait des tours de sa

façon et ne s'aventurait pas trop dans les bagarres si fréquentes entre

matelots dans les ports. Mais quand il y était pris il ne redoutait

personne.

Après quelque hésitation entre toutes les rues obscures qui descendent

vers la mer comme des égouts et dont sortent des odeurs lourdes, une

sorte d'haleine de bouges, Célestin se décida pour une espèce de

couloir, tortueux où brillaient, au-dessus des portes, des lanternes en

saillie portant des numéros énormes sur leurs verres dépolis et colorés.

Sous la voûte étroite des entrées, des femmes en tablier, pareilles à

des bonnes, assises sur des chaises de paille, se levaient en les voyant

venir, faisant trois pas jusqu'au ruisseau qui séparait la rue en deux

et coupaient la route à cette file d'hommes qui s'avançaient lentement,

en chantonnant et en ricanant, allumés déjà par le voisinage de ces

prisons de prostituées.

Quelquefois, au fond d'un vestibule, apparaissait, derrière une seconde

porte ouverte soudain et capitonnée de cuir brun, une grosse fille

dévêtue, dont les cuisses lourdes et les mollets gras se dessinaient

brusquement sous un grossier maillot de coton blanc. Sa jupe courte

avait l'air d'une ceinture bouffante; et la chair molle de sa poitrine,

de ses épaules et de ses bras, faisait une tache rose sur un corsage de

velours noir bordé d'un galon d'or. Elle appelait de loin: «Venez-vous,

jolis garçons?» et parfois sortait elle-même pour s'accrocher à l'un

d'eux et l'attirer vers sa porte, de toute sa force, cramponnée à lui

comme une araignée qui traîne une bête plus grosse qu'elle. L'homme,

soulevé par ce contact, résistait mollement, et les autres s'arrêtaient

pour regarder, hésitants entre l'envie d'entrer tout de suite et celle

de prolonger encore cette promenade appétissante. Puis, quand la femme

après des efforts acharnés avait attiré le matelot jusqu'au seuil de

son logis, où toute la bande allait s'engouffrer derrière lui, Célestin

Duclos, qui s'y connaissait en maisons, criait soudain: «Entre pas là,

Marchand, c'est pas l'endroit.»

L'homme alors obéissant à cette voix se dégageait d'une secousse brutale

et les amis se reformaient en bande, poursuivis par les injures immondes

de la fille exaspérée, tandis que d'autres femmes, tout le long de la

ruelle, devant eux, sortaient de leurs portes, attirées par le bruit,

et lançaient avec des voix enrouées des appels pleins de promesses.

Ils allaient donc de plus en plus allumés, entre les cajoleries et les

séductions annoncées par le choeur des portières d'amour de tout le haut

de la rue, et les malédictions ignobles lancées contre eux par le choeur

d'en bas, par le choeur méprisé des filles désappointées. De temps en

temps ils rencontraient une autre bande, des soldats qui marchaient avec

un battement de fer sur la jambe, des matelots encore, des bourgeois

isolés, des employés de commerce. Partout, s'ouvraient de nouvelles rues

étroites, étoilées de fanaux louches. Ils allaient toujours dans

ce labyrinthe de bouges, sur ces pavés gras où suintaient des eaux

putrides, entre ces murs pleins de chair de femme.

Enfin Duclos se décida et s'arrêtant devant une maison d'assez belle

apparence, il y fit entrer tout son monde.

II

La fête fut complète! Quatre heures durant, les dix matelots se

gorgèrent d'amour et de vin. Six mois de solde y passèrent.

Dans la grande salle du café, ils étaient installés en maîtres,

regardant d'un oeil malveillant les habitués ordinaires qui

s'installaient aux petites tables, dans les coins, où une des filles

demeurées libres, vêtue en gros baby ou en chanteuse de café-concert,

courait les servir, puis s'asseyait près d'eux.

Chaque homme, en arrivant, avait choisi sa compagne qu'il garda toute la

soirée, car le populaire n'est pas changeant. On avait rapproché trois

tables et, après la première rasade, la procession dédoublée, accrue

d'autant de femmes qu'il y avait de mathurins, s'était reformée dans

l'escalier. Sur les marches de bois, les quatre pieds de chaque couple

sonnèrent longtemps, pendant que s'engouffrait, dans la porte étroite

qui menait aux chambres, ce long défilé d'amoureux.

Puis on redescendit pour boire, puis on remonta de nouveau, puis on

redescendit encore.

Maintenant, presque gris, ils gueulaient! Chacun d'eux, les yeux rouges,

sa préférée sur les genoux, chantait ou criait, tapait à coups de poings

la table, s'entonnait du vin dans la gorge, lâchait en liberté la brute

humaine. Au milieu d'eux, Célestin Duclos, serrant contre lui une grande

fille aux joues rouges, à cheval sur ses jambes, la regardait avec

ardeur. Moins ivre que les autres, non qu'il eût moins bu, il avait

encore d'autres pensées, et, plus tendre, cherchait à causer. Ses idées

le fuyaient un peu, s'en allaient, revenaient et disparaissaient sans

qu'il pût se souvenir au juste de ce qu'il avait voulu dire.

Il riait, répétant:

--Pour lors, pour lors... v'là longtemps que t'es ici.

--Six mois, répondit la fille.

Il eut l'air content pour elle, comme si c'eût été une preuve de bonne

conduite, et il reprit:

--Aimes-tu c'te vie-là?

Elle hésita, puis résignée:

--On s'y fait. C'est pas plus embêtant qu'autre chose. Être servante ou

bien rouleuse, c'est toujours des sales métiers.

Il eut l'air d'approuver encore cette vérité.

--T'es pas d'ici? dit-il.

Elle fit «Non» de la tête, sans répondre.

--T'es de loin?

Elle fit «Oui» de la même façon.

--D'où ça?

Elle parut chercher, rassembler des souvenirs, puis murmura:

--De Perpignan.

Il fut de nouveau très satisfait et dit:

--Ah oui!

A son tour elle demanda:

--Toi, t'es marin?

--Oui, ma belle.

--Tu viens de loin?

--Ah oui! J'en ai vu des pays, des ports et de tout.

--T'as fait le tour du monde, peut-être?

--Je te crois, plutôt deux fois qu'une.

De nouveau elle parut hésiter, chercher en sa tête une chose oubliée,

puis, d'une voix un peu différente, plus sérieuse.

--T'as rencontré beaucoup de navires dans tes voyages?

--Je te crois, ma belle.

--T'aurais pas vu \_Notre-Dame-des-Vents\_, par hasard?

Il ricana:

--Pas plus tard que l'autre semaine.

Elle pâlit, tout le sang quittant ses joues, et demanda:

--Vrai, bien vrai?

--Vrai, comme je te parle.

--Tu ments pas, au moins?

Il leva la main.

--D'vant l'bon Dieu! dit-il.

--Alors, sais-tu si Célestin Duclos est toujours dessus?

Il fut surpris, inquiet, voulut avant de répondre en savoir davantage.

--Tu l'connais?

A son tour elle devint méfiante.

--Oh, pas moi! c'est une femme qui l'connaît.

--Une femme d'ici?

--Non, d'à côté.

--Dans la rue?

--Non, dans l'autre.

--Qué femme?

--Mais, une femme donc, une femme comme moi.

--Qué qué l'y veut, c'te femme?

--Je sais-t'y mé, quéque payse?

Ils se regardèrent au fond des yeux, pour s'épier, sentant, devinant que

quelque chose de grave allait surgir entre eux.

Il reprit.

--Je peux t'y la voir, c'te femme?

--Quoi que tu l'y dirais?

--J'y dirais... j'y dirais... que j'ai vu Célestin Duclos.

--Il se portait ben, au moins?

--Comme toi et moi, c'est un gars?

Elle se tut encore rassemblant ses idées, puis, avec lenteur.

--Ous qu'elle allait, \_Notre-Dame-des-Vents?\_

--Mais, à Marseille, donc.

--Elle ne put réprimer un sursaut.

--Ben vrai?

--Ben vrai!

--Tu l'connais Duclos?

--Oui je l'connais.

Elle hésita encore, puis tout doucement.

--Ben. C'est ben!

--Qué que tu l'y veux?

--Écoute, tu y diras... non rien!

Il la regardait toujours de plus en plus gêné. Enfin il voulut savoir.

--Tu l'connais itou, té?

--Non, dit-elle.

--Alors qué que tu l'y veux?

Elle prit brusquement une résolution, se leva, courut au comptoir où

trônait la patronne, saisit un citron qu'elle ouvrit et dont elle fit

couler le jus dans un verre, puis elle emplit d'eau pure ce verre, et,

le rapportant.

--Bois ça!

--Pourquoi?

--Pour faire passer le vin. Je te parlerai d'ensuite.

Il but docilement, essuya ses lèvres d'un revers de main, puis annonça.

--Ça y est, je t'écoute.

--Tu vas me promettre de ne pas l'y conter que tu m'as vue, ni de qui tu

sais ce que je te dirai. Faut jurer.

Il leva la main, sournois.

--Ça, je le jure.

--Su l'bon Dieu?

--Su l'bon Dieu.

--Eh ben tu l'y diras que son père est mort, que sa mère est morte,

que son frère est mort, tous trois en un mois, de fièvre typhoïde, en

janvier 1883, v'là trois ans et demi.

A son tour, il sentit que tout son sang lui remuait dans le corps, et il

demeura pendant quelques instants tellement saisi qu'il ne trouvait rien

à répondre; puis il douta et demanda.

--T'es sûre?

--Je suis sûre.

--Qué qui te l'a dit?

Elle posa les mains sur ses épaules, et le regardant au fond des yeux.

--Tu jures de ne pas bavarder.

--Je le jure.

--Je suis sa soeur!

Il jeta ce nom, malgré lui.

--Françoise?

Elle le contempla de nouveau fixement, puis, soulevée par une épouvante

folle, par une horreur profonde, elle murmura tout bas, presque dans sa

bouche.

--Oh! oh! c'est toi, Célestin?

Ils ne bougèrent plus, les yeux dans les yeux.

Autour d'eux, les camarades hurlaient toujours! Le bruit des verres, des

poings, des talons scandant les refrains et les cris aigus des femmes se

mêlaient au vacarme des chants.

Il la sentait sur lui, enlacée à lui, chaude et terrifiée, sa soeur!

Alors, tout bas, de peur que quelqu'un l'écoutât, si bas qu'elle même

l'entendit à peine.

--Malheur! j'avons fait de la belle besogne!

Elle eut, en une seconde, les yeux pleins de larmes et balbutia.

--C'est-il de ma faute?

Mais, lui soudain.

--Alors ils sont morts?

--Ils sont morts.

--Le pé, la mé, et le fré?

--Les trois en un mois, comme je t'ai dit. J'ai resté seule, sans

rien que mes hardes, vu que je devions le pharmacien, l'médecin et

l'enterrement des trois défunts, que j'ai payé avec les meubles.

J'entrai pour lors comme servante chez maît'e Cacheux, tu sais bien,

l'boiteux. J'avais quinze ans tout juste à çu moment-là pisque t'es

parti quand j'en avais point quatorze. J'ai fait une faute avec li. On

est si bête quand on est jeune. Pi j'allai comme bonne du notaire qui

m'a aussi débauchée et qui me conduisit au Havre dans une chambre.

Bientôt il n'est point r'venu; j'ai passé trois jours sans manger et

pi ne trouvant pas d'ouvrage, je suis entrée en maison, comme bien

d'autres. J'en ai vu aussi du pays, moi! ah! et du sale pays! Rouen,

Évreux, Lille, Bordeaux, Perpignan, Nice, et pi Marseille, où me v'là!

Les larmes lui sortaient des yeux et du nez, mouillaient ses joues,

coulaient dans sa bouche.

Elle reprit:

--Je te croyais mort aussi, té? mon pauv'e Célestin.

Il dit:

--Je t'aurais point r'connue, mé, t'étais si p'tite alors, et te v'là si

forte! mais comment que tu ne m'as point reconnu, té?

Elle eut un geste désespéré.

--Je vois tant d'hommes qu'ils me semblent tous pareils!

Il la regardait toujours au fond des yeux, étreint par une émotion

confuse et si forte qu'il avait envie de crier comme un petit enfant

qu'on bat. Il la tenait encore dans ses bras, à cheval sur lui, les

mains ouvertes dans le dos de la fille, et voilà qu'à force de la

regarder il la reconnut enfin, la petite soeur laissée au pays avec tous

ceux qu'elle avait vus mourir, elle, pendant qu'il roulait sur les

mers. Alors prenant soudain dans ses grosses pattes de marin cette

tête retrouvée, il se mit à l'embrasser comme on embrasse de la chair

fraternelle. Puis des sanglots, de grands sanglots d'homme, longs comme

des vagues, montèrent dans sa gorge pareils à des hoquets d'ivresse.

Il balbutiait:

--Te v'là, te r'voilà, Françoise, ma p'tite Françoise...

Puis tout à coup il se leva, se mit à jurer d'une voix formidable en

tapant sur la table un tel coup de poing que les verres culbutés se

brisèrent. Puis il fit trois pas, chancela, étendit les bras, tomba sur

la face. Et il se roulait par terre en criant, en battant le sol de ses

quatre membres, et en poussant de tels gémissements qu'ils semblaient

des râles d'agonie.

Tous ces camarades le regardaient en riant.

--Il est rien saoul, dit l'un.

--Faut le coucher, dit un autre, s'il sort on va le fiche au bloc.

Alors comme il avait de l'argent dans ses poches, la patronne offrit

un lit, et les camarades, ivres eux-mêmes à ne pas tenir debout, le

hissèrent par l'étroit escalier jusqu'à la chambre de la femme qui

l'avait reçu tout à l'heure, et qui demeura sur une chaise, au pied de

la couche criminelle, en pleurant autant que lui, jusqu'au matin.

LA MORTE

Je l'avais aimée éperdument! Pourquoi aime-t-on? Est-ce bizarre de ne

plus voir dans le monde qu'un être, de n'avoir plus dans l'esprit qu'une

pensée, dans le coeur qu'un désir, et dans la bouche qu'un nom: un

nom qui inonde incessamment, qui monte, comme l'eau d'une source, des

profondeurs de l'âme, qui monte aux lèvres, et qu'on dit, qu'on redit,

qu'on murmure sans cesse, partout, ainsi qu'une prière.

Je ne conterai point notre histoire. L'amour n'en a qu'une; toujours

la même. Je l'avais rencontrée et aimée. Voilà tout. Et j'avais vécu

pendant un an dans sa tendresse, dans ses bras, dans sa caresse, dans

son regard, dans ses robes, dans sa parole, enveloppé, lié, emprisonné

dans tout ce qui venait d'elle, d'une façon si complète que je ne savais

plus s'il faisait jour ou nuit, si j'étais mort ou vivant, sur la

vieille terre ou ailleurs.

Et voilà qu'elle mourut. Comment? Je ne sais pas, je ne sais plus.

Elle rentra mouillée, un soir de pluie, et le lendemain, elle toussait.

Elle toussa pendant une semaine environ et prit le lit.

Que s'est-il passé. Je ne sais plus.

Des médecins venaient, écrivaient, s'en allaient. On apportait des

remèdes; une femme les lui faisait boire. Ses mains étaient chaudes, son

front brûlant et humide, son regard brillant et triste. Je lui parlais,

elle me répondait. Que nous sommes-nous dit? Je ne sais plus. J'ai tout

oublié, tout, tout! Elle mourut, je me rappelle très bien son petit

soupir, son petit soupir si faible, le dernier. La garde dit: «Ah!» Je

compris, je compris!

Je n'ai plus rien su. Rien. Je vis un prêtre qui prononça ce mot: «Votre

maîtresse». Il me sembla qu'il l'insultait. Puisqu'elle était morte on

n'avait plus le droit de savoir cela. Je le chassai. Un autre vint qui

fut très bon, très doux. Je pleurai quand il me parla d'elle.

On me consulta sur mille choses pour l'enterrement. Je ne sais plus.

Je me rappelle cependant très bien le cercueil, le bruit des coups de

marteau quand on la cloua dedans. Ah! mon Dieu!

Elle fut enterrée! Enterrée! Elle! dans ce trou! Quelques personnes

étaient venues, des amies. Je me sauvai. Je courus. Je marchai longtemps

à travers des rues. Puis je rentrai chez moi. Le lendemain je partis

pour un voyage.

Hier, je suis rentré à Paris.

Quand je revis ma chambre, notre chambre, notre lit, nos meubles, toute

cette maison où était resté tout ce qui reste de la vie d'un être après

sa mort, je fus saisi par un retour de chagrin si violent que je faillis

ouvrir la fenêtre et me jeter dans la rue. Ne pouvant plus demeurer au

milieu de ces choses, de ces murs qui l'avaient enfermée, abritée, et

qui devaient garder dans leurs imperceptibles fissures mille atomes

d'elle, de sa chair et de son souffle, je pris mon chapeau, afin de me

sauver.

Tout à coup, au moment d'atteindre la porte, je passai devant la grande

glace du vestibule qu'elle avait fait poser là pour se voir, des pieds à

la tête, chaque jour, en sortant, pour voir si toute sa toilette allait

bien, était correcte et jolie, des bottines à la coiffure.

Et je m'arrêtai net en face de ce miroir qui l'avait si souvent

reflétée. Si souvent, si souvent, qu'il avait dû garder aussi son image.

J'étais là debout, frémissant, les yeux fixés sur le verre, sur le verre

plat, profond, vide, mais qui l'avait contenue tout entière, possédée

autant que moi, autant que mon regard passionné. Il me sembla que

j'aimais cette glace,--je la touchai,--elle était froide! Oh! le

souvenir! le souvenir! miroir douloureux, miroir brûlant, miroir vivant,

miroir horrible, qui fait souffrir toutes les tortures! Heureux les

hommes dont le coeur, comme une glace où glissent et s'effacent les

reflets, oublie tout ce qu'il a contenu, tout ce qui a passé devant lui,

tout ce qui s'est contemplé, miré, dans son affection, dans son amour!

Comme je souffre!

Je sortis et, malgré moi, sans savoir, sans le vouloir, j'allai vers le

cimetière. Je trouvai sa tombe toute simple, une croix de marbre avec

ces quelques mots: «Elle aima, fut aimée, et mourut».

Elle était là, là-dessous, pourrie! Quelle horreur! Je sanglotais, le

front sur le sol.

J'y restai longtemps, longtemps. Puis je m'aperçus que le soir venait.

Alors un désir bizarre, fou, un désir d'amant désespéré s'empara de moi.

Je voulus passer la nuit près d'elle, dernière nuit, à pleurer sur sa

tombe. Mais on me verrait, on me chasserait. Comment faire? Je fus rusé.

Je me levai et me mis à errer dans cette ville des disparus. J'allais,

j'allais. Comme elle est petite cette ville à côté de l'autre, celle où

l'on vit! Et pourtant comme ils sont plus nombreux que les vivants, ces

morts. Il nous faut de hautes maisons, des rues, tant de place, pour les

quatre générations qui regardent le jour en même temps, boivent l'eau

des sources, le vin des vignes et mangent le pain des plaines.

Et pour toutes les générations des morts, pour toute l'échelle de

l'humanité descendue jusqu'à nous, presque rien, un champ, presque rien!

La terre les reprend, l'oubli les efface. Adieu!

Au bout du cimetière habité, j'aperçus tout à coup le cimetière

abandonné, celui où les vieux défunts achèvent de se mêler au sol, où

les croix elles-mêmes pourrissent, où l'on mettra demain les derniers

venus. Il est plein de roses libres, de cyprès vigoureux et noirs, un

jardin triste et superbe, nourri de chair humaine.

J'étais seul, bien seul. Je me blottis dans un arbre vert. Je m'y cachai

tout entier, entre ces branches grasses et sombres.

Et j'attendis, cramponné au tronc comme un naufragé sur une épave.

Quand la nuit fut noire, très noire, je quittai mon refuge et me mis à

marcher doucement, à pas lents, à pas sourds, sur cette terre pleine de

morts.

J'errai longtemps, longtemps, longtemps. Je ne la retrouvais pas. Les

bras étendus, les yeux ouverts, heurtant des tombes avec mes mains, avec

mes pieds, avec mes genoux, avec ma poitrine, avec ma tête elle-même,

j'allais sans la trouver. Je touchais, je palpais comme un aveugle qui

cherche sa route, je palpais des pierres, des croix, des grilles de fer,

des couronnes de verre, des couronnes de fleurs fanées! Je lisais les

noms avec mes doigts, en les promenant sur les lettres. Quelle nuit!

quelle nuit! Je ne la retrouvais pas!

Pas de lune! Quelle nuit! j'avais peur, une peur affreuse dans ces

étroits sentiers, entre deux lignes de tombes! Des tombes! des tombes!

des tombes! Toujours des tombes! A droite, à gauche, devant moi, autour

de moi, partout, des tombes! Je m'assis sur une d'elles, car je ne

pouvais plus marcher tant mes genoux fléchissaient. J'entendais battre

mon coeur! Et j'entendais autre chose aussi! Quoi? un bruit confus

innommable! Était-ce dans ma tête affolée, dans la nuit impénétrable, ou

sous la terre mystérieuse, sous la terre ensemencée de cadavres humains,

ce bruit? Je regardais autour de moi!

Combien de temps suis-je resté là? Je ne sais pas. J'étais paralysé par

la terreur, j'étais ivre d'épouvante, prêt à hurler, prêt à mourir.

Et soudain il me sembla que la dalle de marbre sur laquelle j'étais

assis remuait. Certes, elle remuait, comme si on l'eût soulevée. D'un

bond je me jetai sur le tombeau voisin, et je vis, oui, je vis la pierre

que je venais de quitter se dresser toute droite; et le mort apparut, un

squelette nu qui, de son dos courbé la rejetait. Je voyais, je voyais

très bien, quoique la nuit fût profonde. Sur la croix je pus lire:

«Ici repose Jacques Olivant, décédé à l'âge de cinquante et un ans.

Il aimait les siens, fut honnête et bon, et mourut dans la paix du

Seigneur.»

Maintenant le mort aussi lisait les choses écrites sur son tombeau. Puis

il ramassa une pierre dans le chemin, une petite pierre aiguë, et se

mit à les gratter avec soin, ces choses. Il les effaça tout à fait,

lentement, regardant de ses yeux vides la place où tout à l'heure elles

étaient gravées; et, du bout de l'os qui avait été son index, il écrivit

en lettres lumineuses comme ces lignes qu'on trace aux murs avec le bout

d'une allumette:

«Ici repose Jacques Olivant, décédé à l'âge de cinquante et un ans. Il

hâta par ses duretés la mort de son père dont il désirait hériter, il

tortura sa femme, tourmenta ses enfants, trompa ses voisins, vola quand

il le put et mourut misérable.»

Quand il eût achevé d'écrire, le mort immobile contempla son oeuvre. Et

je m'aperçus, on me retournant, que toutes les tombes étaient ouvertes,

que tous les cadavres en étaient sortis, que tous avaient effacé les

mensonges inscrits par les parents sur la pierre funéraire, pour y

rétablir la vérité.

Et je voyais que tous avaient été les bourreaux de leurs proches,

haineux, déshonnêtes, hypocrites, menteurs, fourbes, calomniateurs,

envieux, qu'ils avaient volé, trompé, accompli tous les actes honteux,

tous les actes abominables, ces bons pères, ces épouses fidèles, ces

fils dévoués, ces jeunes filles chastes, ces commerçants probes, ces

hommes et ces femmes dits irréprochables.

Ils écrivaient tous en même temps, sur le seuil de leur demeure

éternelle, la cruelle, terrible et sainte vérité que tout le monde

ignore ou feint d'ignorer sur la terre.

Je pensai qu'\_elle\_ aussi avait dû la tracer sur sa tombe. Et sans peur

maintenant, courant au milieu des cercueils entr'ouverts, au milieu des

cadavres, au milieu des squelettes, j'allai vers elle, sûr que je la

trouverais aussitôt.

Je la reconnus de loin, sans voir le visage enveloppé du suaire.

Et sur la croix de marbre où tout à l'heure j'avais lu:

«Elle aima, fut aimée, et mourut.»

J'aperçus.

«Étant sortie un jour pour tromper son amant, elle eut froid sous la

pluie, et mourut.»

Il paraît qu'on, me ramassa, inanimé, au jour levant, auprès d'une

tombe.

TABLE DES MATIÈRES

ALLOUMA

HAUTOT PÈRE ET FILS

BOITELLE

L'ORDONNANCE

LE LAPIN

UN SOIR

LES ÉPINGLES

DUCROUX

LE RENDEZ-VOUS

LE PORT

LA MORTE

End of the Project Gutenberg EBook of La Main Gauche, by Guy de Maupassant

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA MAIN GAUCHE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 11495-8.txt or 11495-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/1/4/9/11495/

Produced by Miranda van de Heijning, Renald Levesque and PG Distributed

Proofreaders. This file was produced from images generously made

available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr.

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's

eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII,

compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over

the old filename and etext number. The replaced older file is renamed.

VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving

new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000,

are filed in directories based on their release date. If you want to

download any of these eBooks directly, rather than using the regular

search system you may utilize the following addresses and just

download by the etext year.

http://www.gutenberg.net/etext06

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,

98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are

filed in a different way. The year of a release date is no longer part

of the directory path. The path is based on the etext number (which is

identical to the filename). The path to the file is made up of single

digits corresponding to all but the last digit in the filename. For

example an eBook of filename 10234 would be found at:

http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234

or filename 24689 would be found at:

http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689

An alternative method of locating eBooks:

http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL